HISTORIENS

MODERNES

DE LA FRANCE.

V.

M. FAURIEL.

PREMIÈRE PARTIE.

Définition de son rôle et de son genre d'influence. — Sa jeunesse. — Sa science précoce. — Fauriel en 1800. — Relations avec Fouché, — avec Mme de Staël, — avec Benjamin Constant, — avec Charles Villers, — avec Cabanis, — avec Tracy. — *La Parthénéide* de Baggesen. — Vers de Manzoni à ce sujet. — Nombreux travaux de Fauriel et leur unité : Fauriel historien.

Le XVIIIe siècle finissait, et le XIXe s'annonçait par une éclatante rupture : les premiers soleils du Consulat inauguraient une ère nouvelle en littérature comme en politique, et ce changement à vue, cette réaction déclarée de toutes parts, qui naissait du fond des doctrines, s'affichait jusque dans la forme des talens. Ceux même qui revenaient au passé y tendaient par des sentiers imprévus, s'y lançaient avec feu,

avec éclairs, et comme on irait à la conquête de l'avenir. A côté et en face du groupe où se détachaient les noms de Chateaubriand, de Bonald, il s'en formait un, au sein même du parti philosophique, un autre groupe bien remarquable et bien fécond d'idées, qui, pour mieux continuer ce parti déjà vieux, méditait à son tour de faire divorce avec lui. Benjamin Constant et Mme de Staël, transformant ingénieusement le siècle accompli et s'essayant à le rajeunir, allaient semer les aperçus et pousser la découverte en bien des sens et sur bien des voies. Ces premiers essais, ces éclats brillans, un moment interrompus ou contrariés par le despotisme de l'Empire, devaient, quelques années après, porter fruit et donner en plein leurs conséquences. Dans toutes les branches de la pensée, dans toutes les directions de l'étude et de la connaissance humaine, on vit bientôt, aux premières heures de soleil propice et de liberté, des produits heureux, originaux, attester la fertilité du champ ouvert et l'efficacité de l'entreprise. MM. Guizot, Augustin Thierry, et d'autres après eux dans l'explication ou le tableau des époques reculées, M. Victor Cousin dans l'intelligence historique des philosophies, M. Raynouard dans le défrichement des littératures du moyen-âge, donnèrent le signal aux générations ardentes et dociles. Qu'est-il besoin de prolonger l'énumération de ce qui nous est si présent? on eut bientôt dans tous les sens une émulation d'études et un concert d'efforts qui constituèrent une époque littéraire tout-à-fait nouvelle et distincte par l'esprit comme par les résultats de ce qu'avait été et de ce qu'avait produit le XVIIIe siècle; on eut le XIXe siècle en un mot. Or, entre ces deux régimes intellectuels, sorti du cœur de l'un, tenant aux origines et à la formation première de l'autre, il y eut un esprit précoce, sagace, infatigablement laborieux, qui, sans faire éclat et rupture, sans solution apparente de continuité, mais par voie de développement et de progression paisible, silencieuse, résuma en lui presque tout ce travail intérieur et nous permet de l'étudier comme dans un profond exemple. M. Fauriel, car c'est de lui qu'il s'agit, nous représente le XVIIIe siècle devenant naturellement le XIXe, le devenant avec énergie, avec simplicité, avec originalité. Parti du XVIIIe en ce que ce siècle avait conservé de plus entier et de plus vital, il pénètre tout d'abord au XIXe en ce que celui-ci a de plus neuf, de plus particulier et de plus distinct. En parlant de la sorte, nous ne le surfaisons à l'avance en rien, et le lecteur va juger tout à l'heure par lui-même de l'exactitude de notre jugement. M. Fauriel, l'élève et le rejeton, ce semble, de la société d'Auteuil, l'ami filial de Cabanis, sera le devancier, l'ini-

tiateur secret, mais direct, l'*inoculateur* de la plupart des esprits distingués de ce temps-ci en histoire, en méthode littéraire, en critique. D'autres ont eu la notoriété, l'apparence, l'éclat; ils l'ont mérité et ils l'ont eu, je salue au front des talens la couronne. Lui modeste, tout entier aux choses, indifférent à l'effet, il a été (je suis obligé d'emprunter à la physiologie une image), il a été comme un organe profond intermédiaire entre des systèmes d'esprits différens. Pour qui veut étudier les origines du XIXe siècle dans toutes ses branches, et comme dans ses racines, il faut s'adresser de près à M. Fauriel. C'est ce que nous allons faire avec suite et avec profit, nous l'espérons. Lorsqu'on étudie des talens glorieux, brillans, on est volontiers ébloui; on se trouve obligé, si l'on veut rester exact, de faire avec eux comme en physique avec les rayons qu'on dépouille d'abord de leur vivacité d'éclat pour mieux apprécier leurs autres propriétés, et l'on n'y réussit pas toujours. Ici on n'a rien à redouter d'un semblable prestige; c'est le fond même, c'est la chose toute pure qu'on étudiera, et la valeur, la qualité de ce rare et fin esprit en ressortira non exagérée, mais bien entière.

Il est une disposition que la vue finale du XVIIIe siècle engendra en plus d'un jeune esprit, et qui avait été complètement étrangère à ce siècle lui-même, je veux dire l'*impartialité*, l'ouverture à tout comprendre, à ne rien sacrifier par passion dans les aspects différens de chaque objet. Pour se souvenir à quel point les érudits, à cette fin du siècle, en étaient loin, on n'a qu'à se rappeler Dupuis et Volney. Fréret, leur maître à tous, s'y rangeait mieux, ou il y avait en quelque sorte suppléé par la force d'un excellent esprit appliqué expressément à sa matière. Cette disposition récente, résultat final de tant de spectacles contradictoires, et qui se traduisait en indifférence chez les témoins blasés, méritait un noble nom chez les jeunes esprits curieux et désintéressés à la fois : elle mit tout d'abord son cachet à quelques essais distingués d'alors. L'impartialité fut une qualité essentielle et principale chez M. Fauriel, et d'autant plus méritoire en lui qu'elle trouvait un fonds de convictions philosophiques et politiques antérieures; mais, à un si haut degré qu'il la possédât, seule elle ne suffirait pas pour expliquer et caractériser tout ce qu'il y eut de nouveau et d'inventif dans les points de vue auxquels une étude continuelle le porta successivement. Il faut donc admettre qu'il y eut en lui, comme en tout esprit inventeur, une initiative originale, un germe inné de génie historique et critique que développa une infatigable application, et que l'impartialité favorisa, mais qu'elle n'eût point suscité. On en jugera d'ail-

leurs à le voir à l'œuvre, et par l'exposé même des faits où nous avons hâte d'entrer. Nous serons plus hardi à conclure sur ses mérites incontestables, après que nous aurons fourni les preuves surabondantes.

Claude Fauriel, né le 21 octobre 1772, à Saint-Étienne, d'une honnête famille d'artisans qui ne paraît pas avoir manqué d'aisance, fut élevé avec soin au collége des oratoriens de Tournon. On sait seulement qu'il eut pour maître, soit à Tournon, soit auparavant à Saint-Étienne, un M. Dagier, homme estimable, qui depuis a écrit l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon (1). Les qualités du cœur se déclarèrent de bonne heure chez le jeune Fauriel à l'égal de celles de l'esprit. Il était naturellement si bon que dans son enfance, s'étant fait au sourcil une brûlure grave qui lui laissa cicatrice, comme il en souffrait beaucoup, il dissimulait tout-à-fait cette douleur devant sa belle-mère, qu'il aimait tendrement; il triomphait sans trop d'effort de l'égoïsme si ordinaire à cet âge, et, dès que sa belle-mère s'approchait de son lit, *il ne sentait plus* son mal. Ce trait d'enfance qui s'est conservé est bien du même homme qui, savant et vieilli, a pourtant vécu jusqu'à la fin par la vie du cœur et par les affections : on s'apercevait, en le rencontrant, du retour de certains amis qui lui étaient chers, sans avoir besoin de lui en faire la question, et rien qu'à son visage plus éclairé. Tout en étudiant plus particulièrement en lui l'historien et le critique, nous ne nous interdisons pas d'y rencontrer l'homme.

Le jeune Fauriel achevait ses études à Tournon au moment où la révolution de 89 éclatait. Le souffle de la tempête généreuse courait par toute la France, et y enflammait les ames. Les écoliers, à ce qu'il paraît, jouaient entre eux à l'Assemblée nationale; on répétait à Saint-Étienne ou à Tournon, on parodiait avec sérieux le grand drame de Paris; l'un était Mirabeau, l'autre Barnave, un autre M. Necker: chacun avait son rôle et faisait sa motion. Un jour, que M. Fauriel racontait ce souvenir en présence de M. Guizot, son ami de tout temps, celui-ci, l'interrompant, lui dit : « Ah! vous, Fauriel, je ne suis pas embarrassé du rôle que vous avez eu, je le vois d'ici. — Et qu'y faisais-je donc? répliqua Fauriel. — Ce que vous avez fait? dit M. Guizot, vous avez donné votre démission. » C'est en effet ce que M. Fauriel était toujours tenté de faire, homme de pensée et nullement d'action, toujours pressé de sortir de la vie extérieure, pour se réfugier dans l'étude secrète, profonde et sans partage; nous le verrons, toutes les fois qu'il le pourra, donner sa démission.

(1) Voir les *Études sur les Historiens du Lyonnais*, par M. Collombet, seconde série, p. 30.

Il eut pourtant, en ces années de jeunesse, son ardeur de prosélytisme et son essor impétueux; la cause patriotique et philosophique l'enrôla du premier jour dans ses rangs. Il y avait, vers cette époque, dans le pays, une petite société dite de *Chambarans*, telle sans doute que les jeunes gens en forment d'ordinaire dans leur vue anticipée du monde et dans leurs rêves d'utopie première : « C'est là, lui écrivait après des années l'un des membres de cette petite coterie, c'est là que je sus vous apprécier et que vous m'apprîtes à lire *les Ruines* de Volney. Une conformité d'âge et de goûts m'attacha à votre personne, et une liaison s'établit entre nous malgré la supériorité que vous conserviez sur moi. » Il se mêlait à ces causeries ardentes des courses pleines de joie et de fraîcheur à travers la campagne; car Fauriel aimait la nature, et il l'étudiait comme toutes choses; la botanique fut d'abord et resta long-temps une de ses passions favorites. Lui si sobre de souvenirs, il aimait à se rappeler, après un bien long intervalle, ses excursions d'enfance dans les sites pittoresques et sauvages, voisins de son berceau :

« C'était sur les bords de la Loire, écrivait-il à un ami, très près des montagnes où elle prend sa source; je vois encore les deux énormes murailles de rochers entre lesquelles roule le fleuve naissant; je vois encore son eau limpide glisser sur des rochers qu'elle a pelés et dont elle laisse apercevoir toutes les veines; je vois flotter sur son cours des laves de volcans éteints qui y nagent comme feraient de grandes éponges noires. Je vous dis que vous trouverez cela très beau. J'aurai souvent l'occasion de faire ce voyage en idée, et de vous conduire ou de vous suivre à travers ces belles campagnes où le souvenir de trois civilisations différentes ajoute un nouveau charme aux beautés de la nature. »

Ce souvenir des trois civilisations différentes, gauloise, romaine et romane, s'ajoutait après coup, pour la compléter et la couronner dans sa pensée, à son impression première; l'érudition chez lui empruntait et rendait de la vie aux choses; mais tout cela, prenez-y garde, ne sautait point aux yeux et restait aussi discret que profond.

Il aimait en tout à étudier, à saisir les origines, les fleuves à leur source, les civilisations à leur naissance, les poésies sous leurs formes primitives, et de même en botanique, quand il herborisait, il cherchait de préférence les mousses.

Mais ces études pacifiques devaient s'ajourner encore; les dangers de la patrie le réclamaient. Une lettre du ministre de la guerre Beurnonville adressée *au Citoyen Fauriel*, *à Saint-Étienne*, à la date du 26 mars 1793, lui donnait avis qu'il était nommé à une sous-lieute-

nance vacante dans le 4e bataillon d'infanterie légère de la *légion des montagnes* en garnison à Perpignan, et il s'y rendit aussitôt. D'autres pièces qui indiquent que sa démission fut envoyée au ministre Bouchotte, successeur de Beurnonville, donneraient à croire qu'il ne resta à l'armée qu'une année environ; mais il put y retourner ou y demeurer indépendamment de cette démission du grade. Ce qui paraît certain, c'est qu'il fut attaché quelque temps à Dugommier comme secrétaire, et qu'il servit dans la compagnie dont La Tour d'Auvergne était capitaine. Bien qu'il revînt rarement, je l'ai dit, sur ses souvenirs, et qu'il eût pris l'habitude de les ensevelir plutôt en silence, il lui arrivait quelquefois de raconter des anecdotes de ce temps, à l'esprit duquel il était resté foncièrement fidèle. On parlait un jour du courage à la guerre, et l'on demandait si les braves fuyaient jamais. Fauriel en souriant raconta ce qu'il avait vu faire à La Tour d'Auvergne pour aguerrir ses jeunes recrues qui avaient plié : « J'ai fui autant que vous la première fois, leur disait le héros; mais faisons un marché : avançons jusque-là, jusqu'à cet arbre que vous voyez. Si la cavalerie espagnole, qui est encore loin, avance jusqu'à cet autre arbre, oh! alors vous fuirez, il sera encore temps; mais voici ce qui arrivera : si elle vous voit ne pas fuir, elle-même sera la première à tourner le dos. » Et ainsi de proche en proche, d'arbre en arbre, on avançait, et la compagnie entraînée faisait merveille. On s'en revenait maîtres du terrain et en vieux soldats. Pour ceux qui seraient tentés de s'étonner de la forme du conseil, moins héroïque que le résultat, nous ferons remarquer que Tyrtée en personne n'usait guère d'une autre méthode que La Tour d'Auvergne, lorsqu'il disait aux jeunes guerriers : « Tour à tour poursuivans ou poursuivis, ô jeunes gens, vous savez de reste ce qui en est : ceux qui tiennent ferme, s'appuyant les uns les autres, et qui marchent droit à l'ennemi, ceux-là meurent en moins grand nombre et ils sauvent les autres qui sont derrière; mais ceux qui fuient en tremblant ont toutes les chances contre eux. »

A l'un de ses retours de l'armée, Fauriel eut occasion, pour je ne sais quelle affaire, de visiter Robespierre, rue Saint-Honoré, en sa petite maison proche de l'Assomption; un jour qu'il passait par là, il en fit la remarque à un ami. Une note imprimée dans le *Bulletin de Saint-Étienne* (1), et dont le contenu prêterait à discussion, indique qu'il était rentré dans ses foyers pendant l'année 1794, et qu'il y remplissait des fonctions municipales, lorsqu'eut lieu l'épuration de la muni-

(1) XVIIe année (1839), p. 314.

cipalité aux environs du 9 thermidor : « Pignon (est-il dit dans la note du *Bulletin*), le plus chaud des républicains, le premier de la république, comme l'appelait un de ses partisans, fut même poursuivi, et l'officier municipal Fauriel en quitta son écharpe de dépit. » Cette seconde *démission* donnée par Fauriel lui ressemble trop pour que nous ne le reconnaissions pas à ce mouvement et comme à ce geste naturel. Quant à la qualification de *républicain exalté*, que le *Bulletin* attache à son nom, nous n'y pouvons voir qu'une expression exagérée de ce qui, à un certain jour, dut être en effet le vrai de ses sentimens. M. Fauriel était et (puisque nous sommes amené à le dire) resta toujours républicain au fond, sans trop entrer dans les nuances, et comme il convenait à un ancien sous-lieutenant de La Tour d'Auvergne. Sous la discrétion extrême de ses paroles en politique, sous l'aménité parfaite de ses manières, on aurait pu distinguer jusqu'à la fin en lui cette noble fibre persistante et la chaleur d'une conviction patriotique intime survivant même à toutes les étincelles. Nous sera-t-il permis, comme indice à cet égard, de noter son goût très vif pour Carrel? Qu'on veuille bien nous comprendre ni plus ni moins : il y avait tout au fond de la pensée de Fauriel en politique comme un certain coin réservé, nous n'entendons pas autre chose. Il disait d'ailleurs dans l'intimité et avec cet esprit libre d'illusions : « Je suis volontiers pour la république, à condition qu'il n'y ait pas de républicains. »

Que fit le jeune Fauriel durant les années du Directoire, de 1795 à 1799, époque où nous le retrouverons? Il disparaît pendant ce laps de temps, et il ne nous reste à supposer qu'une chose à peu près certaine, c'est qu'il vécut dans son pays, travaillant et étudiant sans relâche. Il faut bien qu'il en ait été ainsi, puisqu'on le rencontre, tout au sortir de là, sachant extrêmement bien le grec, l'italien, l'histoire, la littérature, déjà enfin un savant. *La Décade philosophique* n'aura pas de rédacteur plus compétent, plus avancé en tous les ordres de connaissances. Une lettre d'un de ses camarades de jeunesse nous montre qu'il avait même songé, durant ces années du Directoire, à étudier la langue turque, et il avait donné commission à cet ami qui partait pour Constantinople de lui envoyer grammaire et vocabulaire. Il écrivait dès-lors beaucoup, comme il fit toute sa vie, sans projet aucun de publication, sans autre but que de fixer ses idées, et il se contentait de lire à ses amis particuliers ses essais d'ouvrages. Un séjour de plusieurs mois qu'il fit à Paris, peu avant le 18 brumaire, dut le remettre en relation étroite avec quelques compatriotes, person-

nages influens d'alors. Français (de Nantes), qui était natif du Dauphiné, cet homme excellent dont on retrouve la trace bienfaisante à l'origine de tant de carrières littéraires, protégeait beaucoup le jeune Fauriel, et celui-ci lui dut peut-être de connaître Fouché, auprès duquel il avait d'ailleurs à présenter comme titre direct les souvenirs de son éducation oratorienne. Bref, après le 18 brumaire, Fauriel fut employé sous Fouché, alors ministre de la police, et il devint même son secrétaire particulier; en cette qualité, il logeait avec son patron à l'hôtel du ministère. Nous pourrions suivre son passage à la police durant ces deux années (depuis la fin de 1799 jusqu'au printemps de 1802) par une longue suite de bons offices rendus et de bienfaits. Une lettre touchante que nous trouvons à lui adressée et datée du 17 frimaire an VIII, c'est-à-dire des premiers temps de son entrée dans les bureaux, traduit mieux que nous ne saurions faire l'effusion de cœur d'un vieillard étonné et reconnaissant qui, sous le coup d'un bienfait reçu, s'en va presque admirer Fouché et appelle la police *la boîte de Pandore*. En lisant cette lettre émue et naïve, une larme d'attendrissement se mêle au sourire involontaire :

« Quel homme êtes-vous donc, citoyen? Quoi! vous faites pour la seule justice, pour l'humanité seule, ce qu'à peine on aurait attendu de la plus ardente amitié! Je vous suis étranger, à peu près inconnu, et vous embrassez mon affaire avec l'activité de l'intérêt propre; vous l'étudiez, vous avez la patience de dévorer les plus insipides papiers; vous la possédez mieux que moi-même; en un mot, vous êtes le seul, mais exactement le seul homme, qui ayez voulu m'entendre pour savoir au juste qui j'étais!

« Depuis trois mois je trouvais dans les bureaux de la police vingt personnes peut-être prêtes à écrire pour m'accuser, et depuis trois mois je n'en ai pas trouvé une seule capable de lire une page, une ligne pour ma justification. Sans vous, bon citoyen, condamné ou absous, je l'aurais été sans examen. Ah! quelle opinion vous me donnez du ministre qui sait choisir, employer et écouter un homme tel que vous! Il sera donc vrai que ces bureaux de la police ont été pour nous la boîte à Pandore; tous les maux en sont sortis en foule jusqu'aujourd'hui; et maintenant l'espérance cachée au fond de la boîte paraît enfin, et c'est vous qui l'accompagnez.

« Je vous le dis encore : quel homme êtes-vous donc? Je relis vos deux lettres, elles font honneur à votre esprit; je pense à vos procédés, ils prouvent l'ame la plus belle. Si j'étais plus jeune, si la Providence m'avait placé près de vous, je n'oublierais rien pour obtenir, pour cultiver votre amitié. Je vous dirai bien que ma reconnaissance pour un trait si rare durera autant que ma vie; mais, hélas! c'est vous dire qu'elle finira dans quatre jours, et je mourrai, bon et généreux citoyen, avec le regret de n'avoir point vu, de

n'avoir point connu un homme à qui je dois autant d'attachement que d'estime. Recevez du moins l'assurance de ces sentimens. — Servan aîné, à Roussan par Saint-Remi, département des Bouches-du-Rhône, 17 frimaire an VIII.

« *P. S.* On a trompé le citoyen Cantwel et le séquestre n'a point été mis sur mes biens. Cette erreur m'a attiré un acte de bienfaisance de plus de votre part et vous avez porté votre attention sur tout. Il est bien vrai que j'étais vivement menacé de ce séquestre, etc... » (Suivent des détails sans intérêt).

Et dans une lettre écrite deux jours après, craignant que la précédente ne soit point parvenue, le bon vieillard ajoute :

« Cette lettre, citoyen, contient la plus importante, la plus pressante de mes affaires : celle de ma vive reconnaissance pour vos procédés à mon égard. Je les raconte, je les répands sur tout ce qui m'environne, et je retrouve partout le même étonnement de cette activité de bienfaisance envers un étranger, un inconnu, à qui son âge et sa situation ne permettent plus, ni d'empêcher le mal, ni de reconnaître le bien qu'on voudrait lui faire. Si vous n'aviez pas reçu la lettre où j'ai tâché de vous exprimer les sentimens ou plutôt les premiers mouvemens de mon cœur, que penseriez-vous de moi? Tourmenté de cette idée, j'ai écrit au citoyen Cantwel pour lui demander, comme une grace, de m'éviter le malheur de paraître ingrat; je le supplie de vous voir et de vous dire, s'il est possible, à quel point je suis touché de votre singulier mérite. J'aurais gardé votre lettre comme celle d'un homme de beaucoup d'esprit, mais je la garde bien plus précieusement comme la preuve d'un cœur admirable. Jeune et bon citoyen, puissiez-vous être heureux dans toute la carrière que vous avez à parcourir !... »

Quand nous disons que Fauriel a été secrétaire de Fouché à la police, nous savons maintenant ce que cela signifie. Comme circonstance piquante ayant trait à cette même époque, il racontait qu'il avait été chargé pendant quelque temps de faire le rapport sur le marquis de Sade. La santé de Fauriel s'accommodait mal de ces occupations administratives auxquelles il ne voulait pas sacrifier l'étude, et il ne pouvait suffire aux deux objets à la fois. Dans l'été de 1801, il dut faire, pour se rétablir, un voyage dans le Midi. Ce fut sans doute une des raisons qui le déterminèrent bientôt à sortir d'une situation, incompatible d'ailleurs à la longue avec ses goûts et avec son extrême délicatesse. Il donna donc pour une troisième fois sa démission, comme il l'avait déjà donnée de sous-lieutenant d'abord, puis d'officier municipal. Il quitta Fouché dans le temps précisément où il faisait bon de s'attacher de plus près à ce régime de toutes parts affermi et à ces fortunes grandissantes : « — Mais vous êtes fou, lui disait

Fouché, qui avait de l'affection pour lui; c'est le moment plutôt de rester, nous arrivons (1). — Non, répondait Fauriel, ce n'est pas ainsi que je l'ai entendu. Quoi! se mettre pour toute politique à la place des autres (*on était à la veille du Consulat à vie*), c'est toujours à recommencer. J'avais d'autres idées et d'autres espérances. » Fauriel était sincèrement attaché aux principes de la révolution, et il ne pouvait se faire à l'idée de continuer de servir, alors qu'il voyait cette cause décidément abandonnée. Mais, dans le cas présent, les principes républicains fournissaient plutôt un prétexte à ses goûts littéraires indépendans et à son amour de retraite studieuse qui l'emportait. Nous le trouvons, au printemps de 1802, établi à *la Maisonnette*, dans le voisinage de Meulan, auprès de sa noble et digne amie la belle Mme de Condorcet. Il eut d'abord quelque velléité d'en sortir pour tenter la carrière diplomatique; une lettre de Français de Nantes (thermidor an x) semble l'indiquer. Mais bientôt l'étude, l'amitié, le charme d'une société choisie, les plus doux liens l'enchaînèrent, et pendant des années il se contenta d'être heureux et de devenir de plus en plus savant, sans ambition, sans éclat, en silence :

Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu!

Fauriel, en 1802, est âgé de trente ans : s'il a au dedans toute la maturité de la jeunesse, sa figure en conserve encore les graces délicates. C'est un philosophe, ou plutôt un sage; c'est un stoïcien aimable et sensible, c'est en même temps un investigateur sérieux et curieux de toute vérité. Mais, avant de nous mettre à dénombrer la suite et les objets de ses travaux si divers au sein de sa fortunée retraite, nous avons à revenir un peu sur ses relations antérieures durant ces deux premières années de séjour à Paris, et sur les premières productions littéraires de sa plume que nous avons pu ressaisir.

Mme de Staël venait de publier son livre *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales;* elle connaissait peu Fauriel et depuis très peu de temps seulement. L'ayant vu auprès de Fouché, elle usait de lui pour obtenir journellement de ces services, alors si réclamés, et le savait assez vaguement un jeune homme de mérite. Elle lui envoya son livre un matin d'avril (1800), avant de quitter Paris (2), et bientôt une lettre de remerciemens, qu'elle eut à

(1) Fouché pourtant dut quelques mois après se retirer, le ministère de la police générale ayant été momentanément supprimé. Fauriel n'avait fait que prendre les devans.

(2) Voici le petit billet d'envoi : « Vous avez promis de vous occuper de l'affaire

lui adresser de Coppet, nous apprend l'usage qu'il en avait su faire. Dans tout ce qui suit, nous ne craindrons pas de nous étendre à plaisir sur les relations avoisinantes de Fauriel, et d'y introduire le lecteur à son sujet. Nous serons en cela fidèle à l'esprit même de l'homme dont presque toute la vie se passa à répandre ses lumières et à verser ses idées au sein de l'amitié. L'action de Fauriel sur le public se fit long-temps et surtout à travers ses amis. Il faut revenir par eux à lui, pour le connaître tout entier.

Coppet par Genève, ce 12 thermidor (an VIII).

« Vous avez fait un extrait de mon ouvrage, monsieur (lui écrivait Mme de Staël), qui est un ouvrage lui-même; et ce que vous dites en particulier sur la manière dont j'aurais dû traiter le chapitre de la philosophie est plein d'esprit et de justesse. Je ferai quelques changemens dans la seconde édition qui va paraître, et je répondrai, dans les notes et dans une courte préface, à quelques objections de Fontanes, laissant de côté les insinuations personnelles, ces jouissances de l'esprit de parti. Si vous pouvez naturellement faire annoncer dans un journal que je me propose de réfuter, dans les notes de ma seconde édition, quelques objections de fait en littérature par d'autres faits avérés, j'en serai bien aise, mais seulement si cela se peut sans vous donner trop de peine. Que pense-t-on de ce *Mercure* en général? Vaut-il la peine de le citer dans un ouvrage? Vous voyez avec quelle confiance je vous adresse toutes ces questions; mais j'espère que vous prenez quelque intérêt à ma réputation depuis que vous avez si efficacement contribué à l'augmenter. — Nous espérons la paix ici, et nous admirons beaucoup Bonaparte (1); mais nous sommes un peu fâchés, nous autres protestans, de ce qu'il appelle les Anglais des hérétiques. Avez-vous pensé de même à Paris? L'adresse ne peut être généralement approuvée dans un empire de trente millions d'hommes; on regarde de partout, il faut bien qu'on aperçoive tout; mais le succès est une parfaite réponse. — Je me fais un grand plaisir de vous voir beaucoup cet hiver, monsieur; il me semble qu'en écrivant vous m'avez fait encore mieux sentir tout le charme de votre esprit; votre timidité en voilait quelques parties. — Je vais bientôt, à mon grand regret, vous renvoyer Benjamin; vous avez bien voulu lui promettre de lui envoyer *la Clef du Cabinet*, où il est question de moi. J'attends l'arrivée de ces deux numéros pour remercier Daunou (2). — Me permettez-vous

de M. de Narbonne, monsieur, car vous êtes inépuisable en bonté. — Je vous envoie mon livre. — Venez me voir un moment ce soir, vous me ferez un sensible plaisir. Mille complimens et remerciemens. — Ce 7 floréal. »

(1) Mme de Staël était sous cette impression entièrement vraie à ce moment (juillet 1800).

(2) La lettre de Mme de Staël à M. Daunou se trouve imprimée dans les *Documens biographiques sur Daunou* publiés par M. Taillandier.

aussi de vous prier de dire à votre ministre quelques mots obligeans de ma part? Je n'oublierai jamais la manière dont il s'est conduit pour moi. — Comment sont les ministres ensemble? Je vous importune de questions, mais les solitaires sont très curieux; et vous, quoique habitant de la ville, vous écrivez de longues et de jolies lettres.

« Agréez, monsieur, l'assurance des sentimens que je vous ai voués. »

Cette lettre ne nous indique que le premier degré d'une liaison qui se resserra au prochain retour de Mme de Staël à Paris, et qui devint tout-à-fait de l'amitié. Les articles pour lesquels Mme de Staël remerciait Fauriel avec tant de grace étaient trois extraits, en effet très remarquables, publiés dans *la Décade* des 10, 20 et 30 prairial an VIII. Lorsqu'il y a une dizaine d'années j'écrivais dans cette *Revue* même sur Mme de Staël, j'avais rencontré en chemin ces trois extraits anonymes, et j'avais dû en rechercher curieusement l'auteur, car ils expriment des opinions et décèlent des résultats qui ne pouvaient alors appartenir qu'à très peu d'esprits en France. Ossian, Shakspeare, Homère, y sont présentés, en passant, sous un jour vrai et sans vague lueur; on sent un esprit au courant de tous les systèmes et les jugeant sans s'y livrer; on devine quelqu'un qui a lu Wolf et qui sait à quoi s'en tenir sur Ossian. Il n'y avait, encore une fois, qu'infiniment peu d'hommes en France capables à cette date de penser ainsi : il n'y en avait que trois tout au plus peut-être, Benjamin Constant, Charles de Villers et Fauriel. Dans mon désir extrême de découvrir l'auteur anonyme de ces articles, je m'étais adressé à l'ancien rédacteur en chef de *la Décade*, alors encore existant, M. Amaury Duval, dont la mémoire ne put me fournir rien de précis (1). Je cherchais bien loin celui qui était alors tout près de nous, et qui semblait avoir oublié ses premiers essais de jeunesse.

Les remarques du critique sont d'abord aussi justes que fines sur la littérature grecque, dont Mme de Staël traite avec étendue et soin, mais avec moins de connaissance immédiate qu'elle ne le fait pour les autres littératures. Il montre très bien qu'elle n'a pas résolu les problèmes qui se rapportent à la perfection de cette poésie merveilleuse et de cette langue déjà si magnifique à son berceau. Lorsqu'il arrive à l'époque de la décadence du monde antique et à l'invasion des barbares, il semble moins disposé qu'elle à faire exclusivement honneur au christianisme d'une certaine action civilisatrice et de résultats qui lui semblent, à lui, provenir de plusieurs causes combinées : on entre-

(1) Voir l'article sur Mme de Staël, *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1835, p. 291, et dans le volume des *Portraits de Femmes* (1844), p. 89.

voit dans une sorte d'arrière-pensée l'historien futur de cette époque intermédiaire, sur laquelle il avait déjà certainement médité. Il relève encore chez M[me] de Staël quelques inexactitudes de détail sur la littérature et la langue italienne; il croit que les Italiens pourraient avec raison réclamer contre le jugement un peu rapide qu'elle porte sur quelques productions célèbres de leur littérature, entre autres sur l'*Aminta;* à la façon discrète et sûre dont Fauriel touche ces questions relatives à la langue italienne, on sent le Français qui peut-être la possédait le mieux dans ses nuances, celui que Manzoni, jeune, allait connaître et adopter pour son arbitre chéri, celui que Monti lui-même, arrivé au faîte de la gloire, devait consulter. Lorsqu'il en vient à la seconde partie de l'ouvrage de M[me] de Staël, à la partie plus directement philosophique, Fauriel laisse percer, à travers la réserve de son analyse, ses convictions de philosophe et son culte assez fervent d'ami de la vérité. Le jeune secrétaire de Fouché, qui cite avec prédilection M[me] de Staël parlant du beau moral, ne craint pas non plus de mettre le doigt sur d'autres points périlleux : « M[me] de Staël, dit-il à propos du chapitre qu'elle consacre à la philosophie, paraît avoir bien senti les difficultés réelles de son sujet; peut-être en a-t-elle senti plus vivement encore les inconvéniens, relativement aux circonstances actuelles. » Et dans les pages qui suivent, il prend en main la cause de la philosophie moyennant des considérations qui ne sont nullement vulgaires et qui répondaient à merveille aux attaques du moment. Il voudrait faire comprendre aux détracteurs de la philosophie, à ceux qui sont amis du pouvoir nouveau (et il y en avait beaucoup dans ce cas), que peut-être ils vont contre leur but dans cette proscription un peu aveugle.

« Au surplus, dit-il à leur adresse, que gagneraient les ennemis de la philosophie à comprendre exclusivement sous cette dénomination les idées qui répugnent à leurs préjugés ou à leurs intérêts? Rien; car ils ne pourraient manquer de s'apercevoir alors que plusieurs opinions, essentiellement philosophiques, sont aujourd'hui consacrées par quelques institutions sociales; que plusieurs idées journellement attaquées comme des abstractions vides de réalité ne sont que des conséquences plus ou moins immédiates de quelques principes de philosophie devenus des principes de politique. Dès-lors, s'en prendre à certaines idées serait attaquer certaines institutions; se permettre certaines discussions, ne serait plus argumenter contre des philosophes, mais bien contre des gouvernemens...

« S'ensuit-il de là que nous regardions la garantie de la puissance comme une condition de la vérité? Non, sans doute. Nous pensons seulement que la

vérité consacrée par le pouvoir doit avoir moins d'ennemis que la vérité de pure spéculation; car, pour un assez grand nombre d'hommes, l'autorité des faits représente suffisamment celle de la raison.

« Nous ne nous sommes permis ces observations que pour faire sentir quelques-uns des inconvéniens qu'il pourrrait y avoir pour les adversaires de la philosophie à préciser davantage leurs griefs contre elle. Nous conviendrons maintenant de l'habileté avec laquelle plusieurs d'entre eux se mettent à l'abri de ces inconvéniens. Contredire des opinions qui, naguère encore, n'étaient que philosophiques, mais qui, tous les jours, deviennent plus nationales, leur semblerait téméraire. Que font-ils? Ils adoptent ces opinions, mais ils s'en font une arme contre des idées qui ne sont encore que celles de plusieurs hommes supérieurs. Ils cherchent dans les victoires mêmes de la philosophie des obstacles à ses progrès futurs. »

Ces opinions, si fermement et si prudemment exprimées par l'écrivain de vingt-huit ans, nous paraissent être demeurées toujours les siennes; et c'est sur cette base primitive, sur ce fond recouvert, mais subsistant, que son impartialité historique et critique si étendue, si nourrie d'études, se vint superposer année par année, comme une riche terre végétale, en couches successives.

Mme de Staël, à son prochain retour à Paris, dans l'hiver de 1800-1801, attira beaucoup le jeune critique qu'elle n'avait que légèrement distingué jusqu'alors. Cette timidité qui voilait, comme elle le lui disait agréablement, certaines parties de son esprit, se leva par degrés sous un regard accueillant; elle put l'apprécier dans cette nuance affectueuse et cette originalité simple qui se confondaient en lui et qui demandaient à être observées de près. « Ce n'est pas assurément que votre esprit aussi ne me plaise, lui écrivait-elle un jour, mais il me semble qu'il tire surtout son originalité de vos sentimens. » Fauriel, à cet âge, était doué de toutes les qualités que nous lui avons connues, mais de ces qualités en leur fleur; sa physionomie, qui ne fut jamais très vive, était aimable; cette physionomie sensible, expressive, inquiétait même parfois sur la délicatesse de sa santé. Il avait une teinte de pensée douce et triste tout à la fois, qui se gravait au cœur de l'amitié au lieu de s'effacer. Lorsqu'on a connu les hommes dans la seconde moitié seulement de leur vie, déjà un peu vieux et tout-à-fait savans de renom, enveloppés de cette seconde écorce qu'on ne perce plus, on a peine à se les représenter tels qu'ils furent une fois, eux aussi, pendant les saisons de jeunesse et de grace. Nous retrouverons du moins quelques-uns de ces traits intéressans du Fauriel jeune dans les lettres suivantes, qui sont si honorables pour lui, puis-

qu'elles montrent combien il fut goûté d'une femme, la première de toutes en esprit et en bonté, de celle qui, selon une expression heureuse, sut avoir *la supériorité si charmante*. J'ai dit que la santé de Fauriel, un peu altérée par la fatigue de la vie administrative et par l'excès du travail, l'avait décidé à un voyage dans le Midi pendant l'été de 1801; il y accompagna son protecteur Français de Nantes, qui allait en tournée de conseiller d'état. M[me] de Staël était repartie de bonne heure pour la Suisse cette même année; elle comptait un peu y attirer le jeune voyageur qui passait à la frontière, et lui faire les honneurs de Coppet en causant avec lui de toutes choses. Fauriel lui avait écrit en route des lettres qu'elle n'avait pas toutes reçues. Elle lui répondait de ce ton d'exigence aimable qui est la flatterie du cœur, et avec cet attrait naissant de bienveillance qui jette comme des rayons dans les perspectives de l'amitié.

Coppet, ce 17 prairial (1801).

« Je n'ai point reçu votre lettre écrite sur le Rhône, et je la regrette; il me semble qu'elle devait exprimer une douce disposition pour moi. Benjamin avait reçu une lettre de vous. Il vous a écrit à Aix; j'ai mis un petit mot dans cette lettre-là. Je reçois votre lettre de Toulon; elle est datée du 6. J'y réponds le jour même; arrivera-t-elle à temps chez votre ami? Cette incertitude me gêne. Est-ce à vous que je parle? est-ce à je ne sais quel individu qui lira une fois cette lettre (1)? Je trouve vos raisons bien mauvaises pour ne pas venir ici, ou plutôt je voudrais que rien ne pût vous en empêcher. Si vous ne venez pas, jamais au milieu de Paris nous n'aurons l'un pour l'autre la confiance qu'inspirent la solitude et les Alpes. Vous pourriez venir ici et rejoindre Français à Lyon. Enfin, vous le savez, les excuses ne sont bonnes que dans la proportion du désir; et, quoi que vous me disiez, je croirai toujours qu'un mouvement de plus vous aurait conduit vers moi. — J'avais dit à mon père votre projet, et il se faisait plaisir de vous recevoir. Auguste vous appelle à grands cris. Négligerez-vous ces affections diverses qui, combinées ainsi, ne se retrouveront peut-être jamais? Francais n'est-il pas homme à comprendre qu'on peut venir voir M. N. (*Necker*) et sa fille? Et s'il ne le comprenait pas, ne vous suffit-il pas de votre ministre, à qui je l'ai dit, et qui vous en estimera davantage? J'insiste trop, car je me prépare une peine de plus si vous ne venez pas, l'inutilité de mon insistance. — Je suis bien aise que votre santé soit rétablie; j'étais inquiète de vous la veille de votre départ, et j'ai été triste de votre silence. Vous vous étiez montré à moi

(1) Le secret des lettres était très peu respecté à cette époque, et l'on s'écrivait le plus souvent sous le couvert d'autres personnes; d'ailleurs, Fauriel étant en voyage, cette précaution devenait presque nécessaire.

sous un aspect sensible qui m'avait intéressée, et j'ai été fâchée de voir s'évanouir l'image que je m'étais faite de vous. — Pictet m'a demandé de vos nouvelles. Ici, j'ai interrogé M. Dillers, un Marseillais, sur la route et les projets de Français de Nantes. Il m'a crue très amie de ce conseiller d'état; j'ai pourtant eu soin de lui dire que son jeune compagnon, sans crédit et sans dignité, était l'objet de mes questions. — Je suis ici dans la plus parfaite solitude, car ceux qui la troublent m'importunent, et je les écarte volontiers. Je m'occupe de mon père, de l'éducation de mes enfans, et de mon roman (*Delphine*) qui vous intéressera, je l'espère. Vous aimez les sentimens exaltés, et, quoique vous n'ayez pas, du moins je le crois, un caractère passionné, comme votre ame est pure, elle jouit de tout ce qui est noble avec délices (1). — J'ai vu beaucoup l'auteur d'*Atala* depuis votre départ; c'est certainement un homme d'un talent distingué. Je le crois encore plus sombre que sensible; mais il suffit de n'être pas heureux, de n'être pas satisfait de la vie, pour concevoir des idées d'une plus haute nature et qui plaisent aux ames tendres (2). — Adieu, mon cher Fauriel; j'attends votre décision pour vous aimer davantage si elle vous amène ici. Néanmoins, écrivez-moi si vous continuez votre route; j'aurai une illusion de moins, mais il me restera cependant encore une amitié sincère pour vous. »

Fauriel eut le regret de ne pouvoir se rendre à un si engageant et si affectueux appel; il écrivit, en reprenant la route de Paris, une lettre touchée, mais une lettre d'excuses; il ne désespérait pourtant pas d'obtenir de Fouché une permission de départ avant la fin de la

(1) On ne saurait, ce me semble, donner de l'ame de Fauriel une plus juste et plus intime définition.

(2) Mme de Staël manifesta dès l'abord, et malgré les dissidences de plus d'un genre qui avaient déjà éclaté, un vif intérêt pour la personne et pour les écrits de M. de Chateaubriand; il faut noter qu'à la date de cette lettre, le *Génie du Christianisme* n'avait point encore paru : M. de Chateaubriand était simplement l'auteur d'*Atala*. Ai-je besoin aussi de faire remarquer que cette expression, *talent distingué*, voulait dire alors plus qu'aujourd'hui? On a abusé de toutes les formules. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette phrase sur M. de Chateaubriand, jetée dans une lettre familière et presque intime, jetée là à la fin et comme une pensée à laquelle on revient, témoigne, même sous sa réserve, un intérêt réel et senti, une préoccupation tout aimable. — Puis, quand le *Génie du Christianisme* parut, Mme de Staël fut à la fois surprise en un double sens : elle y trouva plus de vigueur encore et de hautes qualités qu'elle n'avait attendu, comme dans l'épisode de René, par exemple, qu'elle admirait extrêmement; et, d'autre part, elle était fort choquée de certaines considérations qui lui paraissaient un défi porté à l'esprit du temps; elle méconnaissait le merveilleux rapport qui liait l'ensemble de l'œuvre à l'époque elle-même : ce qui précisément fait dire à M. Thiers en son histoire : « Le *Génie du Christianisme* vivra comme ces frises sculptées sur le marbre d'un édifice vivent avec le monument qui les porte. »

saison; à quoi on se hâtait de lui répondre avec cette grace suprême où se mêlait une bonté attentive :

« Vos excuses sont inutiles; elles sont plus que suffisantes pour un certain degré d'amitié, elles ne valent rien pour un degré de plus. Avez-vous besoin que je vous explique cela? Je ne le veux pas. Il ne faut pas que vous veniez ici à présent, vous vous hasarderiez à perdre votre place, et nous serions moins sûrs de passer l'hiver ensemble. Ne venez donc pas, à moins que votre ministre ne vous le dise cordialement. »

Et quelques jours après, reprenant plus en détail cette distinction dans les divers degrés d'amitié, Mme de Staël lui écrivait en des termes charmans, qui sont l'expression comme ingénue de sa nature, et qui nous rendent un peu le mouvement de sa conversation même :

Ce vendredi soir (fin d'été de 1801).

« J'ai donné ce matin une lettre pour vous à Girod de l'Ain, notre député, qui doit vous recommander un descendant de Corneille. Faites honneur au crédit que je me suis donné l'air d'avoir sur vous. — Vous m'avez écrit une lettre où il y a des phrases charmantes; mais nous ne nous entendons pas. Il y a une amitié qui passe à 25 lieues de vous sans venir vous voir, qui est *paresseuse* d'écrire, comme vous le dites vous-même de vous, qui vous envoie une lettre tous les mois, et n'en est pas moins très dévouée dans les occasions importantes de la vie; cette amitié, je crois avec plaisir que vous l'avez pour moi; mais celle qui ne s'excuse de rien que de son empressement, qui est beaucoup plutôt insistante que négligente, celle qui se retient d'écrire au lieu de s'exciter, cette amitié-là est beaucoup plus aimable, et je vous l'ai crue pour moi; mais à présent j'en doute, et j'ai raison d'en douter. Ce qui fait donc que si nous parlons sérieusement, solidement, comme deux bons vieux hommes, je suis très reconnaissante de ce que vous êtes pour moi; mais, si je reviens à ma nature de femme encore jeune et toujours un peu romanesque, même en amitié, j'ai un nuage sur votre souvenir que vos argumens ne dissiperont pas. Écrivez-moi, c'est ce qui vous obtiendra mon sincère pardon; ce n'est jamais dans l'excuse qu'est la justification, croyez-moi.—Benjamin est arrivé; je suis bien moins au fait de ce qui se passe.—N'oubliez pas mon ministre protestant (1) et moi en même temps sur l'adresse seconde, car je n'ai pas compris comment vous pouviez penser que je vous proposais de mettre un tiers entre vous et moi; cette idée ne me serait jamais venue.—Notre Suisse va assez mal; on a fait les élections tout de travers; on a choisi les municipalités pour électeurs, on évite les choix populaires, et l'on veut cependant avoir l'air de faire émaner les pouvoirs du peuple; c'est une subtilité qui

(1) Fauriel devait adresser ses lettres sous le couvert d'un ministre protestant, M. Gerlach.

n'aboutit à rien qu'à éviter à la fois les avantages de la démocratie et de l'aristocratie.—Je ne finis point parce que je suis fâchée; mais j'attends plusieurs lettres de vous qui remettent mon affection bien à l'aise, afin d'écrire de longues pages qui ne pourront contenir, dans ma solitude, que des détails sur mes impressions, mes occupations, mes enfans; et il faut que je sache tout de vous pour vous parler de moi. Auguste vous écrira; il dit que vous êtes ce qu'il aime le mieux à Paris. Pictet parle de vous aussi avec beaucoup d'intérêt. Tout ce qui m'entoure vous aime; me laisserai-je gagner par l'exemple ? »

L'hiver suivant (1801-1802), Fauriel, encore attaché au cabinet de Fouché, était déjà très produit dans le monde; il vit beaucoup Mme de Staël durant cette saison, il avait quelque chose envers elle à réparer. Il voyait aussi le monde philosophique proprement dit, il était initié au groupe d'Auteuil, et commençait à cultiver Mme de Condorcet. Il avait rencontré celle-ci pour la première fois un matin au Jardin des Plantes, où leur goût commun de la botanique les avait conduits. Du côté de Mme de Condorcet et de Cabanis, Fauriel entrevoyait plutôt la retraite, la méditation suivie, l'étude habituelle et profonde partagée entre les livres et la nature. Quant au cercle de Mme de Staël, c'était autre chose, c'était la vie sociale dans toute sa diversité et son mélange, le jaillissement et la fertilité des idées dans tout leur éclat. Nous pourrions le suivre cet hiver-là d'assez près. Les détails imprévus de société, quand on les peut ressaisir à distance, intéressent comme une découverte; on est toujours tenté de s'étonner que d'autres aient vécu comme nous vivons, et qu'il y ait eu tant de vivacité, tant de mouvement, dans ce qui est loin, dans ce qui n'est plus. Alors, tout comme aujourd'hui, on se hâtait en bien des sens, on s'écrivait en courant au moment de partir pour une loge aux Bouffons, au moment d'aller à la *Lodoiska* de Chérubini ou à l'*Henri VIII* de Chénier. L'amitié, le cœur, l'intérêt sérieux avaient des instans, le monde avait les heures. Il y avait de ces rencontres qui font envie. Un jour, Mme de Staël arrangeait pour Fauriel un petit dîner avec M. de Chateaubriand, et celui-ci lui envoyait son *Génie du Christianisme,* tout frais de l'impression, par les mains de Mme de Staël elle-même. Mais surtout, grace à sa position auprès de Fouché, Fauriel était inépuisable en bons procédés, en services à rendre, comme l'atteste ce petit billet entre vingt autres. Il est de Mme de Staël encore, et dénonce la bienveillance active de tous deux :

« Un homme des amis de Mathieu (1), M. de La Trémouille, est arrêté de

(1) Mathieu de Montmorency.

ce matin; faites-moi le plaisir avant dîner, mon cher Fauriel, de savoir, sans vous compromettre, tout ce qui peut être relatif à lui. Venez un peu de bonne heure, car je vais à *Henri VIII*. Mille amitiés. Vous ne vous lasserez pas de faire tout le bien que vous pourrez (1). »

Pour clore cet épisode si honorable à Fauriel, et qui ne saurait être indifférent au lecteur, pour achever de couronner le souvenir de cette iaison avec M[me] de Staël, je ne veux plus citer d'elle à lui que deux petites lettres encore, l'une de 1803, quelques mois après la publication de *Delphine*, l'autre de février 1804, lorsque, dans les commencemens de son exil, elle était en train de faire son premier voyage d'Allemagne. On voit dans la première de ces lettres en quels termes affectueux et pleins d'une tendre estime M[me] de Staël renoue une correspondance interrompue, et passe outre à une négligence :

Ce 8 avril (1803).

« Quoique votre long silence m'ait fait beaucoup de peine, mon cher Fauriel, je n'ai pu me persuader que *Delphine* ne vous eût pas intéressé, ni que vous eussiez entièrement oublié son auteur. Il me semble que nous sommes faits pour être amis, et je l'attends, votre amitié, comme cette moitié d'une lettre déchirée qui peut seule expliquer l'autre.—Vous ne m'invitez pas beaucoup à revenir; mais j'ai un tel dégoût du pays que j'habite, que je ne puis suivre ce conseil, et j'espère une fois, quand nous nous reverrons, vous expliquer un peu cette disposition. Si j'ai une campagne près de Paris, vous m'y donnerez quelques jours; nous lirons, nous causerons, nous nous promènerons ensemble, et je croirai moins de mal de la nature humaine, quand votre ame noble et pure me fera sentir au moins tout le charme et tout le mérite des êtres privilégiés.— Adieu, mon cher Fauriel; à présent que je ne saurai plus de vos nouvelles par Benjamin, vous devriez m'écrire directement. »

Dans la dernière lettre qu'on va lire, et qu'elle lui écrit d'Allemagne, elle lui jette de loin ces noms de Goethe et de Schiller, comme à celui qui, presque seul alors en France (2), savait les comprendre :

(1) Et le lendemain : « Voilà la lettre de Mathieu. Je vous prie de tâcher de lui avoir son rendez-vous pour demain. Réponse ou non, venez me voir à quatre heures. Je dîne en ville; je vous mènerai où vous allez. Avez-vous ouï dire qu'on fût bien en colère contre le Tribunat?... »

(2) Joignez-y, si vous voulez, Villers, Vanderbourg; je cherche en vain d'autres noms.

Weimar, ce 29 février (1804).

« Voulez-vous vous charger, mon cher Fauriel, de ce petit mot pour Brown? Nous venons de passer, Benjamin et moi, deux mois et demi assez doux entre Goethe et Schiller, et un prince homme de beaucoup d'esprit, ce qui n'est pas commun maintenant. Je vais maintenant terminer mon voyage d'Allemagne par deux mois à Berlin, et Benjamin retourne en France; mais il a pris tant de goût pour l'Allemagne, qu'il n'y voyage pas rapidement. Quand on aime comme moi l'esprit de société, quand on a pris l'habitude de se laisser distraire par ce genre d'amusement, la France seule peut plaire; mais toute conversation qui a pour but l'instruction et une analyse singulièrement fine et ingénieuse des idées et des sentimens solitaires, il faut la chercher ici.— Schiller va donner une nouvelle pièce, *Guillaume Tell*, où il y a des beautés bien orignales. Je vous rapporterai tout cela si j'ai le bonheur de vous revoir et si nous causons jamais quelque part à loisir. — Adieu, mon cher Fauriel. Voyez-vous quelquefois Villers? que devient-il? je l'ai trouvé fort aimable à Metz. — Si vous avez le bon mouvement de m'écrire, c'est chez M. Schickler, banquier à Berlin, qu'il faut m'adresser votre lettre. Mille amitiés. »

Durant toute cette relation amicale comme dans la plupart de celles même qui lui étaient le plus chères, on peut le remarquer, Fauriel, occupé au travail, enchaîné par les habitudes, et plus fidèle qu'actif aux souvenirs, Fauriel écrivait peu et laissait bientôt tomber, sans le vouloir, une des extrémités de la chaîne que l'autre correspondant, à son tour, finissait par ne plus soutenir que faiblement. Il revit plus tard Mme de Staël à Acosta (1806) lorsqu'elle y terminait *Corinne; la Maisonnette*, cette habitation de Mme de Condorcet, était dans le voisinage. Les entretiens de près reprirent avec vivacité, avec abondance. Est-ce là, était-ce à Paris, à une époque antérieure, qu'eurent lieu certains déjeuners en tiers avec Frédéric Schlegel? car Mme de Staël se plaisait à les mettre aux prises sur l'Allemagne, Fauriel et lui, les faisant jouter bon gré mal gré sous ses yeux. Mais ce qu'il importait de constater, c'est que, bien jeune et dès 1800, Fauriel eut, l'un des premiers, sur Mme de Staël une action intellectuelle. Même avant les deux Schlegel, avant Guillaume de Humboldt, ou du moins en même temps qu'eux, il eut l'honneur d'influer sur ce grand et libre esprit, de l'assister de sa science, et de lui faire pressentir quelques-unes des directions où, une fois lancé, son talent plein d'ame devait ouvrir des sillons si lumineux.

Fauriel eut également, dès l'origine, d'étroits rapports avec Ben-

jamin Constant, des rapports littéraires et autres, et les preuves de cette liaison particulière sont trop marquantes pour que nous puissions entièrement les négliger ici. Il eut l'occasion de rendre à Benjamin Constant un important service dans l'été et l'automne de 1802. Benjamin Constant, très en vue par son opposition au sein du Tribunat, était parti brusquement de Paris en floréal an x (mai 1802), accompagnant ou suivant de très près Mme de Staël et son mari mortellement malade. Ce départ avait été imputé à des motifs politiques; le Premier Consul était très indisposé contre Constant, et, un jour que Fouché avait rencontré Fauriel, le ministre lui avait fait entendre que son ami, puisqu'il était parti, ferait aussi bien de ne pas revenir, s'il ne voulait s'exposer à de graves inconvéniens. L'avis fut aussitôt transmis par Fauriel à Benjamin Constant, alors en Suisse, et de là toute une négociation à mots couverts, qui montre à quel point le secret des lettres et la liberté individuelle étaient peu respectés à cette époque glorieuse. Benjamin Constant brûlait de revenir en France depuis qu'on lui en contestait la permission; il voulait revenir, sinon à Paris, du moins à sa campagne de Luzarche, où des affaires d'intérêt l'appelaient. Il soupçonnait Fouché d'exagérer le mécontentement du Consul, et les raisons qu'il donnait à l'appui de sa conjecture sont caractéristiques des hommes et du moment. De tels détails touchent d'assez près au Suétone; mais un biographe a droit d'entrer dans quelques-unes de ces coulisses que s'interdit l'historien :

« J'ai de fortes raisons de penser, écrivait Benjamin Constant, que toute cette affaire ne tient point à une disposition du Premier Consul. Il a eu un accès d'humeur, à l'époque de mon départ, d'après d'autres soupçons très mal fondés; mais ceci n'a rien de commun avec ses colères antérieures. Voici le fait, j'en ai la conviction la plus forte : F. (*Fouché*), durant cet hiver, a dîné deux ou trois fois avec moi dans une maison que vous connaissez (*chez madame de Staël*). Il avait cru prudent de ne point parler de ces dîners. Mais la personne chez qui nous dînions, ayant, par erreur, supposé qu'ils étaient connus, en a dit, avec bonne intention, et avec le désir de servir F. (*Fouché*), un mot qui est revenu au Premier Consul. Celui-ci, fidèle à son système de semer la défiance, a dit à F. (*Fouché*) : « Vous dînez chez....; je sais tout ce que vous y dites. » F. (*Fouché*) s'est cru compromis; il n'y avait pas le moindre fondement. Outre qu'il n'y avait rien à savoir, le Premier Consul ne savait que le fait matériel d'un dîner dans telle maison. Cela a eu lieu huit ou dix jours avant mon départ. G. (*Garat*) m'en a averti; mais le sort a fait que je n'ai plus revu F. (*Fouché*), de sorte que je n'ai jamais pu lui expliquer cette tracasserie. Je n'y suis, moi, pour rien de personnel. Ce n'est ni chez moi que la chose s'est passée, ni contre moi que

F. (*Fouché*) a de l'humeur. Mais, mes liaisons connues, mon départ simultané, et l'accident qui a retardé sa lettre d'invitation, de manière que je n'ai pu m'y rendre, tout cela, joint à ce que je suis à cent cinquante lieues de Paris, lui fait trouver simple que j'y reste. »

Ainsi Fouché, qui craignait de s'être un peu compromis en voyant trop Constant cet hiver, n'était pas fâché de se débarrasser de lui et de reprendre ostensiblement à son égard un air de rigueur, en même temps qu'il lui faisait insinuer le conseil à demi hostile comme un avis officieux; mais il cessa, cet été même, d'être ministre de la police. — La correspondance de Fauriel et de Benjamin Constant, en cette année et dans les suivantes, est remplie d'autant de détails que le permet la crainte d'être lu peut-être par des intermédiaires trop curieux; elle abonde d'ailleurs en confidences sur leurs impressions personnelles, en jugemens sur leurs lectures, sur leurs projets de travaux. Nous sommes accoutumé dans cette *Revue* même (1) à entendre converser familièrement Benjamin Constant. Si nous avons pu paraître sévère une fois envers lui, il est juste de dire que, dans toute cette relation avec Fauriel, il se montre tout-à-fait à son avantage, non plus sceptique absolu, mais sceptique regrettant le bien, cœur triste, appréciant le bonheur sans l'espérer, ami affectueux du moins et reconnaissant. Fauriel pensait de Benjamin Constant, comme de La Rochefoucauld, que c'étaient ses relations premières avec les hommes qui l'avaient conduit à des résultats si désolans, et qu'il valait mieux que ses maximes.

« Si je vous entretenais de ce que j'éprouve, écrivait Constant à Fauriel (2), et du dégoût profond que m'inspire la vie, je vous ennuierais beaucoup, vous qui êtes au sein du calme et du bonheur. Je suis loin de l'un et de l'autre, et je crois que j'achète la peine au prix de l'agitation. Cela arrive à beaucoup de gens qui ne s'en doutent pas, et même, comme vous voyez, à ceux qui s'en doutent. Il y a une complication de destinée qu'il est impossible de débrouiller, et avec laquelle on roule en souffrant, sans jamais prendre terre pour regarder autour de soi. Peut-être au reste le bonheur est-il presque impossible, du moins à moi, puisque je ne le trouve pas auprès de la meilleure et de la plus spirituelle des femmes. Je m'aperçois que le superlatif est malhonnête, et je le rétracte pour l'habitante de *la Maisonnette*....

« Je veux cesser mes tristes exclamations, et vous parler de vous qui êtes heureux et qui, au milieu des nuages de toute espèce qui couvrent notre ho-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1844, article *Benjamin Constant et Madame de Charrière.*

(2) 19 floréal an x (9 mai 1802), de Vitteaux (Côte-d'Or).

rizon, m'offrez un point de vue consolant et doux. *Oh! soignez bien cette plante rare qu'on nomme le bonheur! c'est si difficile à acquérir, et c'est peut-être impossible à retrouver!* »

Voilà de ces accens comme on les aime, et qui rachètent bien des aridités. Un autre passage vient tout-à-fait comme preuve nouvelle à l'appui de la haute et sérieuse estime, de l'affection que Mme de Staël portait à Fauriel, et elle nous montre aussi Constant dans l'un de ses meilleurs jours :

« J'ai annoncé votre lettre à une dame que je vois souvent. Elle n'avait point attribué votre silence à des motifs *défavorables pour vous*, comme vous le dites, mais tristes pour elle. C'est une des personnes qui vous aiment et vous apprécient le mieux, et que je voudrais le plus voir heureuse; et je sais combien des preuves de votre amitié y contribueraient. Il y a dans mon cœur trop de découragement, dans mon ame trop de sentimens divers, mon imagination est trop décolorée pour que je puisse, moi, faire le bonheur de personne, et je rassemble avec inquiétude, pour les objets de mon amitié, tous les moyens de bonheur que je découvre ou que j'imagine. »

Constant ne pouvait manquer d'entretenir Fauriel de cet ouvrage *sur les Religions* qui subissait en ce moment une métamorphose essentielle, et dans lequel l'auteur introduisait enfin le sentiment, le souffle religieux :

« Pour la quatrième fois, lui écrivait-il (26 messidor an x), j'ai recommencé mon ouvrage. Je crois qu'il gagnera à la refonte à laquelle je me suis déterminé. Je désire le rendre le moins imparfait possible; il faut qu'il ait assez de mérite pour se soutenir durant cette époque de dégoût pour les sujets dont je traite, de manière à se retrouver lorsque ce dégoût sera passé. »

Ce dégoût du public pour les sujets religieux n'était pas si absolu que Constant le supposait, et le succès du *Génie du Christianisme* lui aurait pu fournir une mesure meilleure de l'état vrai des esprits. Il est vrai qu'à son point de vue philosophique il considérait ce succès plutôt en adversaire, et qu'il en passait volontiers à cet égard par les jugemens amers que portait Ginguené dans *la Décade*. Constant accueillait plus indulgemment le livre de Cabanis (*Traité du Physique et du Moral*), qui paraissait à cette fin de 1802, et qu'il recevait de Paris en même temps que Fauriel recevait *Delphine*. Ce jugement sur Cabanis confine de trop près aux opinions et aux affections de Fauriel à cette époque, et il exprime trop bien aussi le fond des pensées de Constant sur ces sujets délicats pour être dérobé au lecteur :

« (Genève, ce 3 frimaire an XI). Je lis, autant que mon impuissance de

méditation me le permet, le livre de Cabanis, et j'en suis enchanté. Il y a une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, une fierté contenue dans le style, un calme dans la marche de l'ouvrage, qui en font, selon moi, une des plus belles productions du siècle. Le fond du système a toujours été ce qui m'a paru le plus probable, mais j'avoue que je n'ai pas une grande envie que cela me soit démontré. J'ai besoin d'en appeler à l'avenir contre le présent, et, surtout à une époque où toutes les pensées qui sont recueillies dans les têtes éclairées n'osent en sortir, je répugne à croire que, le moule étant brisé, tout ce qu'il contient serait détruit. Je pense avec Cabanis qu'on ne peut rien faire des idées de ce genre comme institutions. Je ne les crois pas même nécessaires à la morale. Je suis convaincu que ceux qui s'en servent sont le plus souvent des fourbes, et que ceux qui ne sont pas des fourbes, jouent le jeu de ces derniers, et préparent leur triomphe. Mais il y a une partie mystérieuse de la nature que j'aime à conserver comme le domaine de mes conjectures, de mes espérances, et même de mes imprécations contre quelques hommes. »

Il y aurait bien à épiloguer sur ce jugement; l'idée la plus choquante, du moins de la part d'un homme politique, est celle-ci : *qu'il n'y a rien à faire des idées spiritualistes et religieuses à titre d'institutions;* mais l'espèce de protestation *quand même* qui termine, cette réserve expresse en faveur de la partie mystérieuse de notre être est noble autant que sincère; elle honore Constant, et elle va le caractériser de plus en plus dans cette seconde moitié de sa vie (1).

(1) Lisant l'*Histoire du Consulat* de M. Thiers en même temps que ces lettres de Constant, je trouve à chaque pas dans ces dernières des sentimens en contraste et en lutte avec la marche des choses; on y surprendrait dans ses mouvemens intimes, dans ses aveux, et jusque dans ses frémissemens, la pensée de cette minorité politique comprimée pour laquelle l'historien a pu être sévère, mais qui, vue de près, intéresse par ses convictions anticipées, par ses ardeurs et par la déception de ses espérances. Ainsi, Camille Jordan avait fait imprimer, dans l'été de 1802, une brochure où il plaidait la cause de la monarchie constitutionnelle. Benjamin Constant en écrivait à Fauriel (de Suisse, 26 messidor an X) : « On m'écrit de Paris de grands éloges sur la brochure de Camille. Je trouve qu'elle les mérite. C'est une action courageuse, et un écrit de talent; *et la manière dont elle a été lue subrepticement me paraît l'indice d'une époque nouvelle dans l'opinion.* Je m'arrête, parce que je n'aime pas les dissertations par lettres. Quel plaisir j'aurai à causer cette automne avec vous! » — Et quelques mois après, un jour qu'il était plus souffrant des nerfs que de coutume, il laissait échapper ces mots irrités, dont l'allusion est assez sensible : « Lorsque les maux physiques surviennent, on a peine à concevoir avec quel acharnement les hommes se créent des maux d'une autre espèce; et l'on éprouve surtout une indignation vive de ce que la nature, si féconde en douleurs, ne les dirige pas contre les ennemis de l'humanité. Je vois ici une quantité d'êtres innocens, *harmless creatures*, qui souffrent des douleurs qui mettraient tels esprits tracassiers et violens que je connais, hors d'état de remuer et de tourmenter le monde. C'est un scandale que de voir la douleur si mal appliquée. »

Il ne cessa point, à diverses reprises, et malgré les interruptions de Fauriel qui était plus prompt à servir ses amis qu'à leur écrire, de lui faire part de ses travaux, de le consulter en mainte occasion et de recourir à ses lumières. Chaque fois qu'il revenait après des années à son grand ouvrage, c'était à Fauriel bien vite qu'il s'adressait pour se remettre au courant de la science et apprendre de lui ce qui, dans l'intervalle, avait paru tant en Allemagne qu'en Angleterre sur l'Inde et sur Buddha. En 1809, lorsqu'il publia son imitation de *Walstein*, il réclama et reçut de lui des observations détaillées pour en faire son profit en vue d'une seconde édition; c'était le moment même où Fauriel allait publier de son côté sa traduction de *la Parthénéide* de Baggesen. On en a assez pour bien voir déjà comment tous deux furent précurseurs en littérature dès les années de l'Empire, et Fauriel tout aussi précoce que Constant.

Avant de nous engager dans la succession des travaux qui font de notre auteur un des maîtres les plus originaux du temps présent, un de ceux qui ont avancé d'au moins vingt ans sur les idées courantes et, à vrai dire, le premier critique français *qui soit sorti de chez soi*, nous avons à noter encore quelques essais qu'on n'est guère disposé à attendre de sa plume, et qui le montrent s'occupant simplement de la littérature nationale et domestique, comme on pouvait le faire à cette date. Les petites notices anonymes qui se lisent en tête des poésies de Chaulieu et de La Fare dans les stéréotypes d'Herhan, et qui parurent en 1803, sont de Fauriel. Il y a loin d'une appréciation de Chaulieu au recueil des chants grecs populaires; pourtant, même dans ce petit nombre de pages sur une matière qui peut sembler si légère, on devine un esprit qui en tout va droit aux choses et sait naturellement s'affranchir du lieu-commun et des formules convenues. Les quelques lignes finales de la notice sur Chaulieu portent avec elles ce cachet de pensée qui, simple et peu saillant aux yeux, équivaut néanmoins déjà à une signature.

« On a comparé Chaulieu, dit-il, tantôt à Horace, tantôt à Anacréon. Heureusement, il n'est pas nécessaire, pour sa gloire, que ces comparaisons soient justes. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque analogie entre ces trois poètes, mais elle existe beaucoup plus dans le sujet général de leurs vers que dans le caractère de leur talent. On a trop souvent jugé Anacréon d'après des traductions qui ne permettent pas même de soupçonner la grace parfaite, l'originalité piquante, l'inimitable légèreté de son style. *Quant à Horace, il est peut-être plus difficile encore d'être son semblable que son égal, et Chaulieu n'a été ni l'un ni l'autre.* »

Qu'on essaie de lire après cette petite notice, celle de Lemontey sur Chaulieu également, et l'on sentira aussitôt la distance qui sépare le goût substantiel et sain de Fauriel et tout ce qui est apprêt littéraire, académique. Dans son aversion de l'apprêt, il restait même assez volontiers en deçà de l'ornement.

Un autre travail plus considérable, qui date du même temps, est une Notice sur La Rochefoucauld; elle n'a jamais été publiée. Destinée peut-être dans l'origine aux stéréotypes d'Herhan, et n'y ayant pu être employée à cause de son étendue, elle passa, dans tous les cas, aux mains du savant libraire, M. Renouard, qui se proposait sans doute de la joindre à une édition du moraliste. Nous devons à son obligeance d'en avoir sous les yeux une copie. Même après tout ce qu'on a écrit depuis sur La Rochefoucauld, le travail de M. Fauriel mériterait d'être imprimé; une première partie traite à fond des diverses éditions antérieures à 1803; une seconde partie est toute biographique et littéraire. Grouvelle, l'estimable éditeur de Mme de Sévigné, avait raison d'en écrire à Fauriel, le 2 prairial an XIII (1805):

« Madame de C., monsieur, en vous remettant le manuscrit que vous avez bien voulu me confier, n'a pu vous dire tout le plaisir que j'ai eu à le lire. On ne peut mieux apprécier l'homme et son temps que vous l'avez fait. Le morceau dans lequel vous montrez comment ses principes ou plutôt son système sortit du fond même de la vie qu'il avait menée, est très habilement développé. M. Suard n'avait indiqué cette vue que pour la faire avorter, au lieu que vous l'avez fécondée et développée d'une manière qui ne laisse rien à désirer. J'aime bien votre tableau de la Fronde; j'aime la distinction entre les *Maximes* et les *Réflexions;* j'aime le parallèle entre La Rochefoucauld et Vauvenargues; j'aime en vérité tout. Votre style est élégant et nerveux, clair et concis; on voit que vous voulez réconcilier la langue avec certaines formes périodiques, et vous avez bien raison (1). Mais il faut de l'habileté, de la force de tête, et une profonde connaissance de la langue, pour organiser ces périodes, de façon que leurs combinaisons resserrent les idées accessoires sans nuire à la clarté du sens principal. Peu de gens savent comme vous que la brièveté veut souvent une phrase longue, et que la méthode des phrases courtes est souvent celle de la prolixité. Ce style, par sa dignité et par sa plénitude, convient surtout à l'histoire; et vous êtes destiné à l'écrire sous ce rapport, comme sous celui de l'instruction et de l'esprit philosophique. »

Ce jugement fait honneur à Grouvelle, qui ajoutait d'ailleurs à ses

(1) A cet endroit des formes périodiques, Grouvelle prête, je le crois, à M. Fauriel plus de dessein qu'il n'en avait en effet. La phrase de ce dernier était tout simplement abondante, parce que sa pensée l'était aussi.

éloges quelques critiques de détail, quelques coups de crayon en marge du manuscrit : il demandait en retour à Fauriel service pour service, et de *mettre en pension* chez lui pour une quinzaine sa *Notice sur Madame de Sévigné et ses amis.*

Le côté neuf de ce travail sur La Rochefoucauld, c'est d'expliquer, d'éclairer, par l'exposé successif des faits, la manière dont les *Maximes* durent naître dans la pensée de leur auteur : « Plus on étudiera l'esprit du temps où il a vécu, dit Fauriel, plus il nous semble qu'on trouvera de rapport entre sa doctrine et son expérience, entre ses principes et ses souvenirs. » Dans le tableau qu'il trace de la liaison de M. de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette, on croit sentir un cœur formé lui-même pour les longues et constantes amitiés, et qui en goûtera jusqu'à la fin la régulière douceur. Citant ce mot de Mme de Sévigné trois jours après la mort de M. de La Rochefoucauld : *Il est enfin mercredi, ma fille, et M. de La Rochefoucauld est toujours mort!* — « Expression, dit Fauriel, d'une mélancolie naïve et profonde, et qui semble marquer, dans l'ame à laquelle elle échappe, l'instant où finit cette surprise accablante dont notre imagination est d'abord frappée, lorsque la mort vient de nous ravir un être nécessaire à notre bonheur, et où commence la conviction douloureuse d'une perte éternelle! »

Le style des *Maximes* et des *Réflexions* est très finement apprécié. Dans les *Réflexions diverses*, qui sont distinctes des *Maximes* et plus développées, et qu'on pourrait convenablement intituler, dit-il, *Essai sur l'art de plaire en société* (1), il loue « une élégance simple et facile qui ne frappe pas, mais qui plaît. On y reconnaît constamment un goût attentif à ne point se servir de paroles plus grandes que les choses. » M. Fauriel insiste remarquablement cette fois sur ces qua-

(1) Ces *Réflexions diverses* n'ont pas été peut-être assez remarquées; elles développent certaines maximes, mais elles en diffèrent par le ton : « l'auteur y exprime surtout, dit Fauriel, des vues fines et vraies sur le moyen et la nécessité de mettre notre esprit et notre humeur en harmonie avec l'humeur et l'esprit des autres. » Le secret du succès de La Rochefoucauld dans le monde est là renfermé; c'est l'art d'Ulysse, ce sont ces insinuations et ces paroles *de miel* dont il est si souvent question dans le poète. Et à ce propos on me permettra encore une remarque assez générale : ces hommes fins et rusés, tels que La Rochefoucauld, Talleyrand, ont souvent une grande douceur de commerce, et, comme dit Homère en parlant d'Ulysse, une *suavité d'ame,* ἀγανοφροσύνη (c'est la mère d'Ulysse qui lui dit cela en le revoyant aux Enfers, *Odyssée,* livre XI). Cette douceur habituelle se lie de près au tact exquis de ces hommes; rien ne leur échappe de ce qui peut agréer aux autres.

lités françaises du style qu'il semble avoir eu, dans la suite, moins d'occasions directes de considérer. « Même avec les ressources d'une langue très cultivée, même avec un talent réel, bien écrire est nécessairement un art très difficile, si du moins par cet art on entend celui d'exprimer avec force et clarté des idées qui soient autre chose qu'une réminiscence, plus ou moins déguisée, de ces idées devenues, par une longue circulation, celles de la société tout entière, et qui forment, pour ainsi dire, *la surface de tous les esprits.* » Et il part de là pour établir le mérite tout particulier à La Rochefoucauld, comme écrivain, mérite original et qui ne consistait pas simplement à se servir d'une langue déjà perfectionnée, mais qui allait à fixer pour sa part une prose encore flottante. La comparaison entre La Rochefoucauld et Vauvenargues n'est pas un de ces parallèles à effet dont les contrastes sautent aux yeux; elle touche d'abord au fond et atteint le ressort même de leur doctrine :

« Le premier voit partout le vice et la vanité transformés en vertus; le second représente le vice et la vertu sous des traits exclusivement propres à chacun d'eux, et qui ne permettent pas de les confondre ni même de les rapprocher. Pour l'un, l'amour-propre est une tache originelle imprimée à toutes les actions humaines, un point de contact inévitable entre celles qui sont en apparence les plus opposées, et qui établit entre elles non-seulement une communauté d'origine, mais une sorte d'égalité morale. Pour l'autre, l'amour-propre n'est qu'un attribut général et nécessaire de notre nature, qui ne devient un bien ou un mal que par ses déterminations particulières. »

Fauriel termine par cette conclusion aussi délicate qu'ingénieuse :

« On n'estimerait peut-être pas assez La Rochefoucauld, si l'on jugeait de ses sentimens par ses principes; et l'on ne pourrait faire un plus grand tort à Vauvenargues que de supposer son talent étranger à son caractère. »

En regrettant que ce morceau sur La Rochefoucauld n'ait pas été imprimé, nous en dirons autant d'un grand nombre des écrits de Fauriel à cette époque. Il écrivit long-temps pour lui seul et pour le cercle de ses amis particuliers, en présence des sujets qu'il approfondissait et sans se préoccuper du public. Il est peut-être l'homme qui, dans sa vie, a le moins songé à l'effet; il ne visait qu'à bien voir et à savoir. Oserai-je noter un inconvénient de cette manière si calme, si désintéressée et si profonde? L'habitude prise de bonne heure de ne pas se placer du tout en face du public, mais seulement en face des choses, induit l'écrivain à des lenteurs d'expression qui tiennent au scrupule même de la conscience et au respect le plus honorable de la vérité. Je

ne sais qui l'a remarqué spirituellement, il faut que l'auteur ait quelquefois de l'impatience pour que le lecteur n'en ait pas. Cela est vrai, surtout du lecteur francais, le plus impatient de tous. Ce qui a toujours manqué à Fauriel, comme écrivain, même dans sa jeunesse, ç'a été le quart d'heure final d'empressement et de verve, le *fervet opus*, un certain feu d'exécution', et, comme on dit vulgairement, *battre le fer quand il est chaud*. Ajoutez ceci encore : chaque écrivain, en avançant, encourt plus ou moins les inconvéniens de sa manière; celui qui visait tout d'abord au trait, tend à s'aiguiser de plus en plus; celui qui n'y visait pas du tout, est sujet dans la forme à l'abandon. En faisant pressentir quelque chose de ce défaut chez l'auteur distingué que nous étudions, nous sommes très loin, au reste, de penser que Fauriel, à l'exemple de tant d'érudits, fût indifférent au style, à l'expression; une telle lacune serait trop inexplicable chez un homme d'une sensibilité littéraire si vive et si exquise, d'un goût si fin et, pour tout dire, si *toscan*. Nous aurons occasion surtout de le remarquer lorsqu'il abordera l'histoire; il eut son procédé à lui et sa manière. Il ne vise pas à l'effet, mais il l'atteint, si l'on consent à le suivre. Il aspire à faire passer son lecteur par les mêmes préparations que lui et à ne rien lui en épargner. Il n'a pas ce *coup d'état* du talent qui dispose d'autorité les choses pour le lecteur et les impose à quelque degré, ou qui du moins les ordonne et les ménage dans un jour approprié à la scène. Il compte davantage sur l'esprit des autres et aime à les supposer de la même famille que lui.

Étranger aux couleurs et à leur emploi, Fauriel ne l'était pas à un certain dessin correct, délicat et patient. J'ai entendu comparer quelques-uns des morceaux qu'il a soignés à des esquisses très bien faites, tracées avec le crayon de mine; et quand il avait fini et qu'il revoyait l'ensemble, il craignait tant le prestige, qu'il était tenté encore de passer la main dessus pour effacer et pour éteindre. S'il y avait de l'excès dans ce scrupule, il y avait au moins du scrupule, c'est-à-dire le contraire de l'indifférence, ce que je tenais une fois pour toutes à constater.

Fauriel connut beaucoup Villers dans les premières années du siècle, et cette relation a laissé des traces. Villers, homme de beaucoup d'esprit, le premier Français qui ait bien su l'Allemagne et qui ait parlé pertinemment de Kant, Villers, déjà muni d'une science ingénieuse et plein de vues neuves, était venu à Paris sous le Consulat; il devait finir par être professeur à Gottingue, combinant, ainsi que Chamisso, dans une mesure heureuse les qualités des deux nations : « Il

est (écrivait de lui Benjamin Constant), il est doublement aimable au fond de l'Allemagne, où il est rare de rencontrer ce que nous sommes accoutumés à trouver à Paris, en fait de gaieté et d'esprit, et Villers, qui est distingué sous ce rapport, à Paris même, l'est encore bien plus parmi les érudits de Gottingue. » — Fauriel rendit compte, dans *la Décade* (10 floréal an XII, 1804), de l'*Essai*, de Villers, *sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation*, que l'Institut venait de couronner. En appréciant et faisant valoir les mérites et les vues de l'ouvrage qu'il examine, le critique se permettait différentes remarques dont quelques-unes donnent jour dans ses propres opinions. Villers, comme plus tard Benjamin Constant, établissait pour cause générale de la corruption de l'*esprit* religieux la surcharge et la grossièreté des *formes* qui servent d'*organes* à cet esprit. Selon lui, la préférence accordée à la forme sur l'esprit constitue la *superstition*, tandis que la préférence inverse constitue le *mysticisme*. Mais Fauriel, dans une suite de questions très fermement posées, lui demandait :

« Les dogmes extravagans, les fables ridicules n'appartiennent-ils pas à l'esprit plus qu'à la forme d'une religion, ou du moins ne peuvent-ils pas agir sur cet esprit et le corrompre sans le secours d'aucune forme extérieure; et dès-lors n'y a-t-il pas lieu à réformation dans un cas inverse à celui admis exclusivement par l'auteur? Un système religieux ne peut-il pas être très absurde avec des formes extérieures très simples?..... L'attachement exclusif au matériel des religions caractérise-t-il exactement la superstition, et peut-il y avoir superstition sans l'influence des opinions, des idées et des sentimens? La mysticité, que le C. Villers regarde comme l'opposé de la superstition, est-elle autre chose que la superstition raffinée des imaginations vives auxquelles manque le contre-poids du jugement? »

Villers, pour mieux démontrer les bienfaits de la Réformation, s'était posé à lui-même la question suivante : Que serait-il arrivé en Europe et en quel sens auraient marché les choses et les esprits, si la Réformation n'avait pas eu lieu et si Rome avait triomphé de Luther? Et il avait répondu que l'Europe aurait très probablement rétrogradé vers le moyen-âge. Mais Fauriel trouve que la question était susceptible d'une solution contraire; il lui semble « que toutes les causes de la Réformation, renforcées et multipliées par quelques excès de plus dans l'exercice de l'autorité papale, et surtout par un degré de plus d'instruction et de lumières, degré que, d'après les données essentielles de la question, nul obstacle ne pouvait empêcher, il lui semble, dit-il, que toutes ces causes, pour avoir agi un peu plus tard, n'en eussent agi que d'une manière plus générale et plus complète. » En un mot,

l'esprit humain irrité du retard eût très bien pu, selon lui, sauter à pieds joints sur la Réformation pour arriver d'emblée en pleine philosophie. On voit Fauriel, dans cet article, attribuer à la Réformation beaucoup moins d'effets *directs* que Villers n'en suppose; elle lui paraît avoir été le moyen et l'occasion, plutôt que le motif et la cause d'une grande partie du mouvement européen à cette époque; son influence aurait surtout agi à titre d'*auxiliaire*.

Villers, malgré la part d'éloges qu'il recevait, ne se montra pas entièrement satisfait de l'article, et une discussion s'engagea entre les deux amis sur quelques endroits. Cette discussion, au reste, sort assez des mesquines tracasseries d'amour-propre, et porte assez sur le fond même des choses pour mériter de trouver place ici. Elle éclaire l'histoire intellectuelle du temps et découvre les points précis de division entre les esprits les plus avancés d'alors. Fauriel écrivit donc à Villers la lettre suivante :

« J'ai appris, mon cher Villers, que vous étiez mécontent, sinon de ce que j'ai dit de votre ouvrage, du moins de mes dispositions à votre égard. J'en ai été affligé et surpris. Il y a dans votre livre des choses très bonnes, très utiles, et qui doivent en faire aimer et estimer l'auteur; je les ai louées sincèrement. J'ai cru y trouver aussi des inexactitudes de raisonnement et de fait; j'en avais parlé avec modération, avec réserve, et j'aurais tâché de continuer à en parler de même. Il est vrai que, comme plusieurs autres personnes qui d'ailleurs vous rendent justice, et dont le suffrage ne devrait pas vous être indifférent (1), j'ai été blessé de quelques traits d'une partialité qui me semble peu philosophique; je m'en suis expliqué avec vous-même, avec une franchise qui, si j'en juge d'après ma manière de sentir, ne devrait être regardée que comme une marque d'estime. Si je trouvais votre projet de faire connaître en France tout ce qui tient à la littérature et au génie de l'Allemagne, moins intéressant et moins digne des travaux d'un homme de talent, zélé pour le progrès des lumières, je vous assure que j'aurais été beaucoup moins frappé de ce qui me paraît capable d'en diminuer l'intérêt et le succès. Si je n'avais eu ni estime ni amitié pour vous, j'aurais gardé froidement pour moi ou pour les autres ce que je vous ai dit à vous-même. Je n'ai voulu ni vous blesser ni vous déplaire, et si, contre mon intention, cela m'est arrivé, je vous en témoigne sincèrement mes regrets.

« Quoique pressé par d'autres travaux, j'avais commencé un deuxième extrait que M. Amaury Duval attendait probablement pour le prochain numéro de *la Décade*. Le ton de la critique y eût été plus prononcé que dans le premier; mais il eût été également dicté par un sentiment dont j'étais loin de supposer que vous eussiez à vous plaindre. Puisque je me suis trompé, je

(1) Notamment M. de Tracy.

n'ai plus aucun motif de continuer, je n'en ai plus que de me taire; et je vous serais obligé si vous vouliez en prévenir M. Amaury (1).

« Acceptez mes excuses et mes regrets d'avoir si mal rempli votre attente; et croyez qu'à tout évènement, et malgré toutes les apparences, je ne cesserai de vous rendre justice, et d'avoir pour vous une affection dont j'aurais aimé que vous ne doutassiez pas, mais qui est indépendante même de votre manière de sentir à mon égard. »

A cette lettre de Fauriel, Villers répondit aussitôt :

« Ce n'est point de votre bienveillance et de l'amitié personnelle que vous m'accordez, mon cher Fauriel, que j'ai jamais douté; mais j'avoue que j'ai été affecté, dans l'explication que nous eûmes chez vous, un matin, de vous voir m'accuser, avec une très grande vivacité, de déprécier gratuitement la France, de relever outre-mesure l'Allemagne, etc. Ce n'est pas, comme vous le dites, une *partialité peu philosophique* qui me fait incliner pour la culture *morale et intellectuelle* de l'Allemagne protestante. C'est, j'ose le dire, un sentiment de préférence très motivé, fondé sur dix ans d'études et d'observations. Si vous connaissiez mieux les bases de ma conviction, si nous avions vécu davantage ensemble, vous y trouveriez peut-être quelque chose de plus noble et de plus raisonnable que ce qu'on a coutume de désigner par l'odieux nom de partialité. Convenez qu'il a dû être pénible pour moi de les voir ainsi méconnaître par vous, que j'avais cru plus capable que personne de les apprécier.

« Quant à l'extrait que vous avez commencé de mon ouvrage dans *la Décade*, et dont je suis très loin d'être mécontent, je vous prie sincèrement de vouloir bien le continuer. Je vous ai fait une observation sur le code *prussien*, au sujet duquel vous aviez pris le change, — une autre au sujet de l'orientalisme des théologiens protestans, sur lequel vous preniez aussi le change (2). Mais que cela ne change rien au reste de votre travail. — Vous m'avez dit, il est vrai, en termes fort clairs, que vous croyez beaucoup moins que moi à l'influence de la Réformation. J'y croyais aussi beaucoup moins, quand j'ai commencé à l'étudier sérieusement, et j'imagine qu'alors j'aurais nié et traité de chimère ce qu'on m'aurait dit à ce sujet. Ce n'est qu'en y regardant de très près, et en remontant à toutes les sources, que s'est découverte à mes yeux toute la fertilité de ce grand évènement, qui a occupé presque exclusivement les cabinets et les têtes pensantes de l'Europe entière, depuis 1520 jusqu'en 1648. — Il se fait de la besogne, pendant cent vingt-huit ans

(1) Ce second article, en effet, n'a pas été imprimé. Ce ne fut que plusieurs mois après, à la fin du quatrième trimestre de *la Décade* de l'an XII, page 538, qu'on inséra sur l'ouvrage de Villers un second extrait qui n'est pas de Fauriel.

(2) Fauriel, dans son article, tint compte de ces deux observations et retira les critiques qui s'y rapportaient.

d'activité; mais, deux ou trois siècles après, on le perd de vue. — Adieu. — Ne pensez pas qu'il y ait rien de changé dans mon attachement et mon estime pour vous. »

Villers, dans cette discussion, n'était pas en reste, on le voit, de raisons plausibles : il avait vu de près l'Allemagne, et, s'il en était très préoccupé comme de ce qu'on sait bien, il avait, pour appuyer ses conclusions favorables, une série de faits positifs. Fauriel se tenait au point de vue plus général et plus philosophique; Villers entrait davantage dans la donnée protestante et la croyait fertile en résultats de tout genre, comme elle l'a été en effet au-delà du Rhin. Il avait été très frappé de la force des études religieuses, et de ce que produisait de lumières historiques cette critique circonscrite et profonde, appliquée aux textes sacrés. C'est en ce sens qu'il attribuait à l'orientalisme biblique des théologiens protestans plus de portée et plus d'effet que Fauriel n'avait consenti d'abord à en reconnaître :

« Dévoiler par la plus savante critique les secrets de l'histoire, de la chronologie, de la culture, de l'état politique, moral, religieux, des peuples et des lieux où s'est passée la scène des évènemens de l'Ancien Testament, voilà, lui disait Villers, la tâche qu'ils ont remplie, et qui est un peu plus intéressante que vous ne semblez le croire. Vous en penseriez, sans nul doute, autrement si vous aviez, par exemple, sous les yeux l'*Introduction à l'Étude de l'Ancien Testament,* par Michaëlis de Gottingue, ou les travaux d'Eichhorn sur le même objet, ou les dix volumes de sa *Bibliothèque orientale,* ou que vous eussiez assisté à un cours de critique sur Jérémie par le vieux Schnurrer de Tubingue.... »

Villers était initié à cette forme de doctrine et à cette méthode d'outre-Rhin qui, pour arriver à des résultats purement philosophiques, tels que les a vus sortir notre siècle, devait passer graduellement par les lentes stations d'une exégèse successive; il appréciait ce mélange indéfinissable de rationalisme et de foi, de hardiesse scientifique et de réserve sincère, qui s'est maintenue si long-temps en équilibre dans ces têtes pensantes, qui n'aurait pas subsisté un quart d'heure chez nous, et dont l'exemple le plus élevé s'est rencontré avec une admirable mesure dans la personne de Schleiermacher.

Fauriel, dans cette discussion avec Villers, reprend d'ailleurs ses avantages par la justesse et la précision des critiques qu'il dirige aux endroits essentiels. En même temps nous le saisissons bien exactement dans son progrès d'esprit, dans sa marche propre, tenant encore par ses racines au XVIIIe siècle, et lui qui va devenir si *historique* de méthode, et qui l'est déjà, nous le surprenons quelque peu *idéologue*

encore jusque dans l'appréciation de l'histoire. Fauriel a eu cela de particulier et d'original, nous ne saurions assez le rappeler, qu'issu du pur XVIIIe siècle et comme en le prolongeant, il a rencontré et entamé presque toutes les recherches neuves du XIXe, sans avoir dit à aucun jour : *Je romps*. Assez d'autres, sur le devant de la scène, se hâtent d'emboucher la trompette en ces heures de renouvellement, et s'écrient avec fanfares à la face du soleil :

> Alter ab integro sæclorum nascitur ordo!

Fauriel disait moins, tout en faisant beaucoup. En lui les extrémités, les terminaisons de l'âge précédent se confondent, se combinent à petit bruit avec les origines de l'autre; il y a de ces intermédiaires cachés, qui font qu'ainsi deux époques, en divorce et en rupture à la surface, se tiennent comme par les entrailles.

Dans le critique de Villers, il nous a été possible de reconnaître l'ami de Cabanis. Fauriel eut, en effet, avec Cabanis une de ces liaisons étroites, de ces amitiés uniques, qui font également honneur à l'une et à l'autre des deux ames. On peut dire que les deux hommes peut-être que Fauriel a le plus tendrement aimés furent Cabanis et Manzoni : il y a bien à rêver, comme dirait Mme de Sévigné, sur le rapprochement de ces deux noms.

Cabanis (et je n'entends hasarder ici que mon opinion personnelle) n'est pas encore bien jugé de nos jours; malgré un retour impartial, on ne me paraît pas complètement équitable. Les plus justes à son égard font l'éloge de l'homme et traitent un peu légèrement le philosophe. Cabanis l'était pourtant, si je m'en forme une exacte idée, autant qu'aucun de son temps et du nôtre; il l'était dans le sens le plus élevé, le plus honorable et le plus moral, — un amateur éclairé et passionné de la sagesse. Je ne prétends pas le moins du monde, en m'exprimant de la sorte, m'engager de près ni de loin dans l'appréciation d'un système qui a peu de faveur, qui n'en mérite aucune à le juger par certains de ses résultats apparens, et dans lequel on est heureux de surprendre à la fin les doutes raisonnés de Cabanis lui-même : mais ces doutes vraiment supérieurs ne sont-ils pas plus sérieusement enchaînés et peut-être plus considérables qu'on ne l'a dit (1)? Quoi qu'il en soit, nous devons en toucher quelque chose en passant. Il est un seul aspect par

(1) Dans un éloquent et savant morceau sur *la Philosophie de Cabanis*, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1844, M. de Rémusat en a prononcé avec plus de rigueur; c'est l'adversaire le plus équitable, le plus généreux, le plus indulgent, mais c'est un adversaire.

où Cabanis nous importe et nous revient ici, c'est le côté sur lequel nous retrouvons Fauriel agissant, et agissant jusqu'au point de modifier son ami; car le même esprit qui a exercé de près tant d'action sur les débuts de beaucoup d'hommes distingués de l'âge nouveau a eu l'honneur non moindre d'influer sur l'un des personnages les plus caractéristiques du vieux siècle : il a comme inspiré le dernier mot de Cabanis finissant.

Fauriel avait entrepris une *Histoire du Stoïcisme;* il avait amassé dans ce but une quantité de matériaux, et avait sans doute poussé assez avant la rédaction de certaines parties. Il ne nous est resté de son projet que des cadres très généraux, des listes de noms et des notes bibliographiques, la masse des autres papiers ayant péri pour avoir été enterrée dans un jardin à la campagne, lors des évènemens de 1814 (1). La *Lettre* de Cabanis à Fauriel, publiée pour la première fois en 1824 et composée vers 1806, nous apprend quelque chose de

(1) Il est pourtant quelques-unes de ces notes de Fauriel qui expriment des faits généraux et des résultats, par exemple :

« Une inexactitude considérable dans l'histoire de la philosophie, c'est de croire que les anciens philosophes-physiciens ne se sont occupés que d'hypothèses sur les causes premières. Cela n'est pas : presque tous avaient étudié la nature dans ses phénomènes visibles et réguliers ou dans ses productions. Seulement ils observaient très mal, par plusieurs causes qu'il est possible et important d'assigner. »

— « Expliquer les causes de la grande influence de la philosophie de Pythagore en Grèce durant près d'un siècle, depuis la destruction et la dispersion de l'école de Pythagore jusqu'après la mort d'Épaminondas.

« La principale cause paraît avoir été dans les peintures poétiques que cette philosophie faisait de la vie des hommes vertueux après la mort. »

— « C'est une observation capitale dans l'histoire de la philosophie que, dans la philosophie spéculative, toutes les erreurs ou toutes les découvertes postérieures viennent toutes se rattacher à des systèmes antérieurs, comme à leur occasion ou comme à leur cause. Dans la philosophie morale, les faits particuliers, les circonstances de temps et de lieu sont ce qui influe le plus sur les opinions. »

— « Un évènement de grande importance dans l'histoire de la philosophie grecque, c'est l'invasion de l'Asie mineure par Crésus et puis par Cyrus. Milet, jusque-là la ville la plus riche et la plus florissante de cette belle contrée, fut entièrement ruinée; elle cessa d'être le siége des écoles de philosophie. Anaxagore, qui tenait l'école de Thalès au moment où cette guerre eut lieu, se réfugia à Athènes et y porta la philosophie.

« Il n'avait à cette époque que vingt ans. Archélaus, son disciple, fut celui par lequel la philosophie ionienne s'établit pleinement à Athènes, où il devint le maître de Socrate.

« L'apparition d'Anaxagore à Athènes est un évènement très analogue à l'ambassade de Carnéade à Rome, par ses conséquences pour la culture de l'un et l'autre de ces peuples. »

plus sur l'esprit généreux de cette entreprise et sur le lien qui la rattachait à la philosophie d'alors. Fauriel, au fond, n'était pas très porté directement à la philosophie pure, à l'idéologie, comme on disait; il avait le goût du beau, du délicat, surtout des choses primitives; il avait le sens historique, sa vocation propre était là; il n'aimait la philosophie que comme une noble curiosité, et il y fut conduit naturellement par ses relations d'Auteuil. Destiné, sans y songer, à être neuf et original en toute recherche, dès qu'il s'occupa de philosophie, il la prit par un côté qu'avaient négligé ses amis et ses premiers maîtres; il s'adressa historiquement à la plus noble des sectes antiques, l'envisageant comme un acheminement à la sagesse moderne : son idée première était probablement de revenir par l'histoire à la doctrine, à une doctrine plus élevée, impartiale, élargie.

Les philosophes du XVIII[e] siècle ignoraient trop en général l'histoire des philosophies, ou ils ne s'en servaient que comme d'un arsenal au besoin, pour y saisir quelque arme immédiate dans l'intérêt de leur propre idée. L'honneur de la philosophie moderne et du mouvement dirigé par M. Cousin, c'est d'avoir suscité, d'avoir vivifié cette histoire des philosophies, d'y avoir fait circuler un esprit supérieur d'impartialité et d'intelligence. Cette gloire-là survivra, selon moi, à l'effort, d'ailleurs très noble, du dogmatisme mitigé sous le nom d'éclectisme, ou plutôt l'éclectisme, à le bien prendre, ne serait qu'une méthode et une clé appropriée à ce genre d'histoire. Or, placé entre M. Cousin qui allait venir et Cabanis qui touchait au terme, Fauriel fit là ce que nous le verrons faire en toute chose; il devina et devança le prochain mouvement à sa manière, servant comme de *trait d'union* avec ce qui précédait; il tenta d'introduire l'histoire de la philosophie au sein de l'idéologie.

Cabanis eut le mérite de comprendre dans toute sa portée première cette noble tentative et de la favoriser. Homme très instruit, versé dans les langues, lisant le grec et l'allemand, médecin aimant la poésie, et *pas trop enfoncé dans la casse et la rhubarbe*, comme il le disait de lui-même avec grace, n'étant étranger à aucune branche des connaissances humaines, et de plus sympathique par nature aux meilleures, aux plus douces affections, il répandait sur les matières qu'il traitait une sorte de lumière agréable dans laquelle, indépendamment de l'idée, se combinaient le coloris du talent et le reflet de la bienveillance. Sa *Lettre* à Fauriel *sur les Causes finales* respire les plus admirables sentimens et agite les conjectures les plus consciencieuses. Cabanis s'y montre beaucoup plus disposé à l'étude des systèmes an-

térieurs qu'on ne l'était généralement au XVIIIe siècle et autour de lui; il est loin de prendre en pitié ces tâtonnemens de l'esprit humain, il semble qu'en cela l'esprit historique de Fauriel l'ait déjà gagné :

« Vous savez mieux que moi, mon ami, lui dit-il, combien de lumières jette sur l'histoire des nations et de l'esprit humain l'étude philosophique des cosmogonies et des théogonies. Il ne serait même pas déraisonnable d'affirmer que l'histoire proprement dite des différentes époques est moins instructive que leurs fables.... Gardons-nous de croire avec les esprits chagrins que l'homme aime et embrasse l'erreur pour l'erreur elle-même; *il n'y a pas, et même il ne peut y avoir de folie qui n'ait son coin de vérité, qui ne tienne à des idées justes sous quelques rapports, mais mal circonscrites et mal liées à leurs conséquences* (1). »

En ce qui concerne le stoïcisme, Cabanis ne fait en quelque sorte, dans cette lettre, que poser la doctrine d'un stoïcisme moderne plus perfectionné, et traduire, interpréter dans le langage direct de la science, et sous forme de conjectures plus ou moins probables, les conceptions antiques de cette *respectable* école sur Dieu, sur l'ame, sur l'ordre du monde, sur la vertu. Dans ce portrait idéal du sage, tel qu'il le présente, les stoïciens modernes différeraient pourtant des anciens, dit-il, sur quelques points :

« Par exemple, ils ne regarderaient pas toutes les fautes comme également graves, tous les vices comme également odieux. Ils croiraient seulement que les vices sont très souvent bien voisins l'un de l'autre, et que l'habitude des fautes dans un genre nous conduit presque inévitablement à d'autres fautes, qui ne paraissent pas, au premier coup d'œil, avoir de liaison avec elles. »

Mais il s'élève à une éloquence véritable, à celle où le cœur et la pensée se confondent, lorsqu'il ajoute dans le ton de Jean-Jacques :

« Il n'est pas possible de dire avec les stoïciens *que la douleur n'est point un mal*. La douleur n'est pas sans doute toujours nuisible dans ses effets; elle donne souvent des avertissemens utiles, elle fortifie même quelquefois

(1) C'est déjà le principe éclectique moderne dans son application historique. M. de Tracy n'était pas si indulgent à l'histoire des philosophies lorsqu'il écrivait à Fauriel, au printemps de 1804 : « Le tableau des folies humaines que Degérando vient de tracer avec tant de complaisance me fait naître la tentation de m'occuper de nouveau de ces rêveries. Je vois toujours plus que qui en sait trois ou quatre en sait mille. » M. de Tracy était plus précis et plus ferme d'analyse, plus rigoureux de méthode que Cabanis; celui-ci était bien plus ouvert dans ses horizons, plus accessible aux vues diverses. Encore une fois, nous sentons là, chez Cabanis, le point juste où Fauriel a dû agir. C'est comme le *bouton d'inoculation* que la nouvelle école communique à l'ancienne.

les organes physiques, comme elle imprime plus d'énergie et de force d'action au système moral; mais elle est si bien un mal réel par elle-même, qu'elle est contraire à l'ordre de la nature, qu'elle annonce une altération de cet ordre, et souvent son entière destruction dans les êtres organisés. Si la douleur n'était point un mal, elle ne le serait pas plus pour les autres que pour nous-mêmes; nous devrions la compter pour rien dans eux comme dans nous; pourquoi donc cette tendre humanité qui caractérise les plus grands des stoïciens, bien mieux peut-être que la fermeté et la constance de leurs vertus? O Caton! pourquoi te vois-je quitter ta monture, y placer ton familier malade, et poursuivre à pied, sous le soleil ardent de la Sicile, une route longue et montueuse? O Brutus! pourquoi dans les rigueurs d'une nuit glaciale, sous la toile d'une tente mal fermée, dépouilles-tu le manteau qui te garantit à peine du froid pour couvrir ton esclave frissonnant de la fièvre à tes côtés? Ames sublimes et adorables, vos vertus elles-mêmes démentent ces opinions exagérées, contraires à la nature, à cet ordre éternel que vous avez toujours regardé comme la source de toutes les idées saines, comme l'oracle de l'homme sage et vertueux, comme le seul guide sûr de toutes nos actions! »

Une telle page en apprend beaucoup, ce me semble, sur Cabanis et sur Fauriel; elle nous montre en quel sens celui-ci, lors même qu'il eut abandonné ces recherches de sa jeunesse, put demeurer toujours stoïcien au fond, mais stoïcien compatissant et sensible, un stoïcien orné de bienveillance, voilé de scepticisme, et d'une teinte très adoucie.

J'aime à me figurer, pour tout comprendre, que, presque au même moment où il interrogeait son ami Cabanis sur la grande question des causes premières, il était ou il allait être lui-même discrètement touché par son ami Manzoni à cet endroit délicat de la croyance religieuse. Mais n'anticipons point ici sur cette autre liaison si à part et qui viendra en son lieu.

La *Lettre* de Cabanis à Fauriel *sur les Causes finales* peut être signalée comme le premier symptôme d'un changement prochain dans la manière d'envisager ces hautes questions : une ère nouvelle se prépare; un germe d'impartialité vient de naître jusqu'au cœur même de la doctrine rigoureuse; au lieu de l'aigreur habituelle et de la sécheresse négative qui accueillaient trop souvent ces mystérieux problèmes, voilà qu'il arrive des allées d'Auteuil comme un souffle plus calme et bienfaisant; c'est une parole lente et circonspecte, révérente jusque dans ses doutes, et qui monte autant qu'elle peut, d'un effort sincère. Honneur à Fauriel pour avoir provoqué l'effort!

Fauriel, lorsqu'on l'interrogeait sur Cabanis, n'en parlait jamais que comme de l'homme le plus parfait moralement qu'il eût connu. Dans

les derniers temps de sa vie, Cabanis avait quitté Auteuil pour habiter la campagne près de Meulan, c'est-à-dire non loin de *la Maisonnette;* ce voisinage resserra encore les liens. Avant même de s'établir au hameau de Rueil, Cabanis était souvent à Villette, chez son beau-père, M. de Grouchy : « Oui, venez voir nos riches prairies, écrivait-il de là à Fauriel au printemps de 1804, nos blés admirables, notre verdure aussi riche que fraîche et riante. Les insectes qui bourdonnent appellent la rêverie et invitent à un calme heureux. Ceux qui carillonnent ailleurs ne produisent pas toujours le même effet. » Lorsque Cabanis mourut en mai 1808, ce fut une profonde douleur pour Fauriel; il avait d'abord eu le projet de payer à son ami sa dette dans une notice étendue, mais *ce trop grand désir de la perfection* qu'il portait en toutes choses, qu'il eût porté surtout en un sujet si cher à son cœur, et aussi l'excès de sa sensibilité, s'y opposèrent; il finit même par se détourner peu à peu des études philosophiques auxquelles le souvenir de cette perte se mêlait trop étroitement. Bien des années après, M. Daunou, au moment de sa mort, préparait une biographie développée de Cabanis, qu'il n'a pas eu le temps d'écrire. Cette lacune n'a donc pas été remplie, et la tradition s'est rompue avant que l'esprit en ait pu être fixé par un héritier fidèle dans le portrait du sage. Benjamin Constant écrivait de Suisse à Fauriel, le 22 juillet 1808 :

« Je me suis informé souvent de vous cet hiver. J'ai espéré plusieurs fois, d'après ce qu'on me disait, que vous viendriez à Paris, et je comptais au moins vous rencontrer à une triste cérémonie, où j'aurais bien sincèrement mêlé mes regrets aux vôtres. Je conçois que la perte de Cabanis, qui aurait été dans tous les temps une juste cause d'affliction pour ses amis, vous ait été doublement sensible, dans un moment où les hommes de cette espèce semblent disparaître de la terre. A peine aperçoit-on encore quelques débris de cette classe qu'assurément la génération qu'on forme et qu'on veut former ne remplacera pas. »

Pour exprimer cette fleur de bonté, de douceur et d'affection qu'il avait reconnue dans l'ami de son ami, Manzoni ne trouvait rien de mieux qu'un mot qui dit tout et plus que tout : parlant de lui avec Fauriel, il l'appelait *cet angélique Cabanis.*

Beaucoup moins intimement et moins tendrement uni à M. de Tracy qu'à son cher Cabanis, Fauriel entretint pourtant avec l'éminent auteur des *Élémens d'Idéologie* de sérieux et fréquens rapports, très cimentés de confiance et d'estime. Je n'oserais affirmer que la *Lettre* de Cabanis *sur les Causes finales* n'ait pas un peu mécontenté M. de Tracy, comme une excursion beaucoup trop indulgente et pres-

que compromettante dans la région de la conjecture. Dans sa dissidence avec Villers, Fauriel se tint plus strictement rapproché de la droite ligne idéologique et de l'ordre d'objections qui s'y appuyaient; il dut satisfaire M. de Tracy. Celui-ci montra de tout temps une grande confiance dans les lumières et les conseils du jeune ami de Cabanis, et il y recourut plus d'une fois; il prenait un grand intérêt aussi à l'achèvement de cette histoire des stoïciens qui ne devait jamais voir le jour, et que ce *démon de la procrastination* (1), trop cher à l'auteur, se réservait finalement de nous dérober. Ayant confié à Fauriel le manuscrit de son traité d'économie politique ou *de la Volonté*, M. de Tracy lui écrivait ces lignes bien honorables pour tous deux :

« .... Avant de me remettre à travailler, j'ai besoin de savoir positivement si je dois tout jeter au feu et m'y reprendre d'une autre manière, moins méthodique peut-être, mais plus pratique. C'est de vous, monsieur, et de vous seul, que je puis espérer ce bon avis, et cela me fera risquer de vous envoyer ce fatras à la première occasion. Au reste, usez-en bien à votre aise et commodité. Prenez-le, laissez-le; dites-moi sincèrement si vous n'avez pu l'achever. C'est ce que je crains; car je ne crains pas trop que vous ne trouviez pas qu'au fond cela est vrai. Sur toutes choses que ce soit absolument à vos momens perdus. S'ils n'y suffisent pas, cela ne vaut rien; car vos momens perdus valent mieux que ceux employés par bien d'autres. Et surtout encore que cela ne dérobe pas un seul instant à vos chers stoïciens. J'en suis bien plus empressé que de tout ce que je peux jamais rêver. Oh! que c'est un beau cadre! et que ce sera un beau tableau, quand vous y aurez mis vos idées! Cela fera bien du bien; à qui? A un monde qui n'en vaut guère la peine, d'accord; mais nous n'en avons pas d'autre; et il n'y a moyen d'y exister qu'en rêvant à le rendre meilleur. Il n'y a que quelques êtres comme vous qui me raccommodent avec lui. — (Et en post scriptum :) Ma tête est bien mauvaise; c'est par elle que je commence à médire de tout ce que je vois. »

M. de Tracy, le *solitaire d'Auteuil*, comme il s'intitulait volontiers depuis le départ de Cabanis, éprouvé en ces années par des pertes cruelles, était lui-même sujet à de longs accès de découragement; on aime à surprendre ces natures philosophiques sous un jour affectueux et attendri. Annonçant à Fauriel son *Commentaire* sur Montesquieu, qui n'était qu'une occasion pour lui, disait-il, d'agiter une foule de questions, il écrivait encore avec une grace aimable, mais cette fois avec une certaine verdeur d'espérance :

« Je voudrais surtout ne pas me croiser avec vous; mais, puisque vous dé-

(1) Le mot est de Benjamin Constant.

pendez d'évènemens lointains, je pense toujours que le mieux est de vous aller chercher. Je risquerai de vous parler beaucoup de Montesquieu; car dans un gîte on rêve, et vous m'y avez encouragé. C'est pour moi le voyage de Rome. J'y profite peu; mais c'est une façon de jouir que de voir combien les hommes ordinaires de notre temps, tant maudit et même avec justice, voient nettement de bonnes choses que les hommes supérieurs d'un temps très peu ancien ne voyaient que très obscurément. Cela me fait enrager d'être vieux. Il vaudrait mieux s'en consoler; mais chacun tire de ses méditations le fruit qu'il peut; et cela dépend de l'arbre sur lequel elles sont greffées. Le mien est bien sauvageon; celui de l'amitié est le seul qui porte des fruits toujours doux, disent les Orientaux, et ils ont raison. »

Ne croit-on pas sentir sous ce ton un peu bref, un peu saccadé, et à travers ce sourire du grondeur, le contraste d'un esprit ferme et même rigoureux qui s'allie avec la sensibilité de l'ame?

Au sein de tant de relations si fructueuses pour l'intelligence comme pour le cœur, au milieu des profonds travaux de divers genres que Fauriel poursuivait et qui bientôt vinrent tous concourir et aboutir dans sa pensée à l'histoire, un premier épisode littéraire se détache, la traduction de *la Parthénéide* de Baggesen, qu'il publia en 1810. Pour l'ensemble de ses études secrètes, Fauriel n'avait à suivre que sa pente naturelle et l'inspiration même qui lui venait, lente et puissante, en présence des choses; mais, pour se décider à mettre la dernière main et à publier, il lui fallait presque toujours le stimulant de circonstances accidentelles et le désir surtout de complaire à l'amitié. C'est ainsi qu'il fit plus tard en introduisant parmi nous les deux tragédies de Manzoni; c'est ainsi qu'il fit d'abord pour *la Parthénéide* de Baggesen.

Cette traduction, précédée d'un Discours préliminaire très remarquable, parut, après bien des retards et des ajournemens, dans l'été de 1810; c'est le seul ouvrage proprement dit que Fauriel ait publié avant l'époque de la restauration, et, fidèle à son rôle modeste, il le publia sans même se nommer. L'introduction pourtant mérite de compter dans l'histoire de la critique littéraire en France.

L'auteur de cette *Parthénéide* ou *Parthénaïs*, Baggesen, poète danois des plus distingués, l'avait composée en allemand et avait su heureusement lutter en cette langue étrangère avec la *Louise* de Voss, avec l'*Hermann et Dorothée* de Goethe; son charmant poème donnait la main aux leurs pour compléter le groupe pastoral. Baggesen était personnellement un caractère plein de saillie, d'imprévu, et d'une bizarrerie qui ne devait pas déplaire; il avait parfois dans l'esprit une

gaieté très originale qui contrastait avec ses tourmens perpétuels et ses mésaventures réelles ou imaginaires. Il passait volontiers de l'exaltation au découragement; tantôt les calamités de son pays, tantôt ses gênes domestiques, ou même des riens et ce qu'on appelle les mille petites misères de la vie humaine, le jetaient dans des abattemens extrêmes, d'où il se relevait tout d'un coup avec vivacité. Il aimait beaucoup la France, et sa femme était Française ou du moins Génevoise. Il était venu à Paris dans sa première jeunesse, il y revint à l'époque du Consulat et fut accueilli avec cordialité dans les cercles d'Auteuil et de *la Maisonnette*. Un jour qu'il se lamentait de n'avoir pu se loger l'été à Saint-Germain à portée de Meulan, il écrivait à Fauriel, après une page toute de doléances, ce correctif aimable qui nous le peint naïvement :

« N'allez pourtant pas croire, mon bien aimable ami, que ces maux soient sans remède, et ne vous attristez point trop, en oubliant de rabattre tout ce que mon imagination fiévreuse ajoute au mal réel. *Je suis toujours plus à plaindre que je ne suis malheureux* (1); mais cela doit consoler l'ami qui voit plus loin, car, sachant une fois pour toutes que je mesure tout avec une aune essentiellement fausse, il doit se défier de mon calcul. En vérité je ne l'ai jamais trouvé juste que pour moi-même. Plaignez-moi donc, mais ne vous inquiétez pas... Jouissez, excellent homme! jouissez doublement de la campagne cet été, prenez-en ma part afin que je puisse me dire qu'elle n'est pas perdue. »

Baggesen avait fini pourtant par trouver à se loger près de Marly; du premier jour il avait baptisé son habitation nouvelle du nom de *Violette*, et il s'était hâté de donner cette adresse de son invention à ses amis; mais les lettres qu'on lui adressait (c'était tout simple) ne lui parvenaient pas :

« Je ne comprends point (écrivait-il à Fauriel d'un ton qui fait bien sentir son genre d'*humour*) comment les lettres dont vous me parlez ne me sont pas parvenues. Le facteur de Marly m'en a trop apporté dès le commencement pour ne pas me connaître... Le nom de *Violette* n'y fait rien; c'est *Marly-la-Machine* qui décide, qui depuis long-temps ne s'appelle plus *Marly-le-Roi*, et qui n'est pas encore appelé *Marly-l'Empereur*. Continuez toutefois d'omettre *la Violette* pour l'avenir; ce n'était naturellement qu'un badinage de ma part de vous donner cette adresse, une mauvaise plaisanterie, si

(1) Ce mot de Baggesen pourrait servir de devise à toutes ces sensibilités de poètes et de rêveurs qui se dévorent comme Jean-Jacques, et à toutes les ames douloureuses.

vous voulez, en pensant à *Villette* (1), d'où je m'imaginais que vous pourriez de temps en temps dater vos lettres. J'aime d'ailleurs les noms propres; j'ai toujours été bien aise de porter un nom à moi, et je ne saurais vous dire combien de plaisir il me fait que personne ne s'appelle Fauriel, hors mon ami... Pour ce qui regarde ma *Violette*, j'y renonce dès à présent dans tous les actes publics, mais rien au monde ne m'y fera renoncer dans les cas privés. Je dirai là-dessus comme disait certain évêque : « En public, madame, « vous serez obligée de m'appeler *monsieur*, mais en particulier vous pouvez « m'appeler *monseigneur*. » N'ai-je pas fait planter une quantité innombrable de violettes au pied de la butte que je viens de faire moi-même dans le jardin, uniquement pour justifier ce nom? Et n'ai-je pas daté toutes les lettres que j'ai écrites depuis un mois, de *Violette*, par cette même raison? Il est vrai que jusqu'à présent il n'y a que vous, Mme de C..., ma femme et moi, qui sachions ce nom; mais mes trois fils grandissent et le sauront un jour, mon meilleur ami M.... le saura, et puis la postérité; c'est tout ce qu'il me faut. Les violettes craignent le grand jour; c'est au sein de l'amour, de l'amitié et de la poésie qu'elles se cachent. »

Fauriel s'était épris tout d'abord du poème de *la Parthéneide*, et s'était dit de le traduire; mais il y avait des difficultés plus grandes qu'on ne le supposerait aujourd'hui, à risquer cette traduction devant un public très dédaigneux de goût et très en garde sur le chapitre des admirations étrangères. Fauriel fit là ce qu'on le vit renouveler depuis en d'autres circonstances : il s'associa à l'auteur même qu'il interprétait, entra intimement dans l'esprit du poème, dans le goût inhérent aux deux poésies et aux deux langues qu'il s'agissait de concilier, provoqua des changemens dans l'ouvrage original pour une future édition, et se fit pardonner auprès du poète ami, qu'il voulait avant tout servir, ses conseils judicieux de remaniement, ou, qui plus est, ses propres *retouches* exquises et délicates. Mais qu'ai-je dit *pardonner?* L'excellent Baggesen n'en était pas là avec lui, et il le suppliait, bien au contraire, d'en agir de la sorte, il le lui répétait chaque jour avec une vivacité et une sincérité intelligente, qui prouve autant pour son esprit que pour son cœur :

« Mais que je vous dise au moins à la hâte (lui écrivait-il) un petit mot sur l'extrême plaisir que m'a fait votre annonce de la traduction du premier, deuxième et quatrième chant de *la Parthénaïs*, et surtout votre raisonnement sur la méthode que vous avez adoptée, et sur la manière dont vous pensez continuer ce travail généreux. Je brûle d'impatience de lire ce commencement, sûr de la satisfaction la plus complète. Je ne doute nullement,

(1) C'était la terre de M. de Grouchy.

mon cher Fauriel, que votre traduction, en vous permettant toutes les libertés que vous demandez, ne devienne la meilleure possible, et que, si l'original est un ouvrage manqué, la traduction au moins ne soit un chef-d'œuvre. Rendez-moi comme vous me sentez, c'est-à-dire bien plus beau que je ne suis... »

Et encore :

« Moi, mon cher ami, je ne vous demande qu'une chose, comme à mon traducteur, c'est de ne pas l'être dans le sens ordinaire, mais dans le sens réel, c'est-à-dire de rendre l'ame et non pas le corps de mon ouvrage. Dites les choses, non pas comme je les ai dites, mais comme vous auriez voulu les dire, pour qu'elles deviennent effectivement, non pas les mêmes, mais plus belles. En un mot, *coulez ma matière, fondue par la chaleur de votre sentiment, dans la forme de votre goût* (1). Plus vous me changerez, pour ce qui regarde la façon, plus je serai charmé, car vous ne me donnerez par là que plus de graces. Ce n'est pas moi qui parle, c'est la petite *Parthénaïs*, jalouse de paraître un peu comme il faut dans le beau monde de Paris. »

Il y avait même des momens où la reconnaissance exaltée de Baggesen allait plus loin, et où, ravi des conseils si appropriés de son ami, il voyait déjà en lui un poète, que sais-je? un poète épique, un des maîtres et des rois prochains de l'idéal; mais il suffisait à Fauriel, pour remplir ici tout son office, d'être un critique éminent, le plus ingénieux et le plus sagace.

Son Discours préliminaire tranche nettement sur tous les livres de rhétorique antérieurs et sur les traités jusqu'alors connus en France. Il se montre d'abord philosophe dans la classification des divers genres poétiques; il les distingue et les range, non d'après la considération de leur forme extérieure, mais d'après une analyse directe de la nature des choses qu'ils expriment, et de l'impression surtout qu'ils produisent. C'est, on le sent, un critique littéraire né d'une école philosophique, d'une école déjà plus psychologique qu'idéologique, c'est un critique au vrai sens d'Aristote, qui parle chez nous pour la première fois. En même temps, à la définition délicate qu'il donne de l'idylle, à la peinture complaisante et suave qu'il en retrace, je crois retrouver, à travers l'écrivain didactique, l'homme heureux et sensible, l'hôte de *la Maisonnette* et l'amant de la nature. Il poursuit ingénieusement l'identité de l'idylle sous la diversité des formes; il se plaît

(1) N'oublions pas que c'est un étranger qui écrit; l'image d'ailleurs est parfaitement exacte, et elle vient rappeler à propos combien en effet le goût des nations diffère.

même à la ressaisir, agrandie et ennoblie, jusque dans le cadre des épopées. A certains traits mâles dont il la relève, à ces horizons plus étendus qu'il lui ouvre, à cet *âge d'or*, domaine du genre, qu'il reporterait volontiers en avant, et *qui peut-être*, dit-il, *est plus chimérique encore dans le passé que dans un avenir indéfini*, on croit reconnaître comme de loin l'ami de Cabanis et le partisan, celui qui l'a été ou qui voudrait l'être, du système de la perfectibilité. Les analyses détaillées de la *Louise* de Voss et de l'*Hermann et Dorothée* de Goethe respirent la douceur des modèles et sont de gracieux tableaux. On voudrait seulement plus de rapidité dans l'ensemble du discours, et hâter par momens la marche de l'écrivain circonspect, qui ne fait grace d'aucun des préparatifs et des appareils de sa pensée. Même lorsqu'on a pour soi la raison, il y a tout lieu d'aller plus vite en France.

Le critique-traducteur peut nous paraître indulgent pour certaines fictions de la *Parthénéide*, pour cet emploi de la mythologie grecque et des formes homériques dans un sujet tout moderne et tout bourgeois; mais, s'il plaide par des raisons plus ingénieuses que persuasives en faveur de quelques singularités trop évidentes de son auteur, il n'exagère en rien du moins la valeur générale de l'œuvre; il fait bien ressortir à l'avance le caractère tout aimable et *virginal* du poème, la fraîcheur d'imagination qu'il suppose, même de la part du lecteur. Et puis il y a dans l'épopée idyllique de Baggesen plus que de la grace, plus que des images riantes; il y a par momens de la grandeur. Le sujet n'est autre, comme on sait, que le pélerinage de trois jeunes filles, de trois sœurs, à travers l'Oberland jusqu'à la *montagne de la Vierge*, ou l'*Iung-Frau*. Elles ont pour guide dans cette tournée un jeune étranger, Norfrank, à qui leur père les a confiées. Or, entre autres conceptions plus ou moins heureuses dans leur singularité, le poète a imaginé à un certain moment de personnifier et de figurer le *Dieu du Vertige*, gardien des hautes cimes. Cette fiction remplit tout le chant VII du poème; elle est d'une énergique et sauvage beauté. Ginguené, peu suspect de germanisme, déclare « qu'on ne balancera sans doute pas à la nommer *admirable* quand elle aura quelques siècles de plus (1). » Fauriel la compare très justement à celle du géant Adamastor chez Camoëns. — La peinture du *Dieu de l'Hiver*, dont Baggesen place le trône au-dessus de tous les glaciers des Alpes, offre aussi de ces traits de vigueur austère qui n'appartiennent qu'aux poètes supérieurs.

(1) *Mercure de France*, décembre 1810, page 411.

Lorsqu'après des années on mettait Fauriel sur le compte de la *Parthénéide* et sur ce que la fable de Baggesen avait d'étrange, de bizarre même et de difficilement admissible pour l'imagination, il en convenait volontiers, mais il ajoutait : « Le premier il m'a donné le sentiment des Alpes. »

Le succès de cette publication ne laissa pas d'être assez vif dans le public d'élite auquel s'adressait le traducteur. On vient de voir ce qu'en a dit Ginguené. Quelques Italiens surtout se montrèrent charmés de cette poésie du Nord qui se présentait, cette fois, si brillante, si nette de contours et si fraîchement dessinée. Charles Botta écrivait de Paris à Fauriel qui jouissait du lendemain de son idylle aux champs :

« 6 juin 1810. J'ai été très occupé, malade, et par-dessus tout cela bien inquiété par des tracasseries de ce bas monde. Heureusement que je me réfugiais avec M. Baggesen et vous sur le *Mont de la Vierge*, et là, oubliant tous les soucis terrestres, j'éprouvais un bonheur inespéré et pour ainsi dire céleste. C'est pour le coup que je crois aux affinités : vous avez rencontré des beautés pures et presque angéliques, vous avez été attiré vers elles, vous les avez saisies, vous en avez été pénétré et nous les avez rendues avec le ton et le style qui leur conviennent. Que vous êtes heureux d'avoir conservé intacte, et j'allais presque dire *rugiadosa*, cette fleur de l'imagination (1) ! »

Monti, en retour de *la Parthénéide*, envoyait de Milan à Fauriel le second volume de son *Iliade*, et lui faisait demander son jugement de connaisseur expert en toscan. Manzoni enfin, qui avait passé avec sa mère plusieurs saisons en France dans l'intimité de Fauriel et des hôtes de *la Maisonnette*, l'aimable Manzoni, réinstallé à Milan, adressait *A Parteneide* une pièce de vers allégoriques dans le genre de son *Urania*, et il semblait se promettre de faire en italien ou une traduction, ou quelque poème analogue sur ses montagnes. Voici un passage dans lequel il exprime l'impression vive qu'il ressentit lorsque la belle *Vierge* lui fut présentée par son second guide, par ce cher Fauriel, qui la lui amenait par la main. Manzoni nous pardonnera d'arracher à l'oubli ces quelques vers de sa jeunesse, ce premier jet

(1) *Rugiadosa*, tout humide de rosée. — Botta aimait à revenir avec Fauriel aux pures sources de la langue italienne, à ressaisir l'idiome dans sa saveur inaltérée; il avait l'aversion philologique de l'*italien francisé*, comme autrefois Henri Estienne pouvait l'avoir du *français italianisé*. Il consultait de plus Fauriel sur ses histoires, sur ses poèmes, sur ses divers travaux : on trouverait dans les *Annales encyclopédiques* de Millin (année 1817, t. IV, p. 353, et t. V, p. 106) des articles de Fauriel sur le poème épique : *il Camillo*, de Botta.

non corrigé (*non corretto*, est-il dit en marge), il nous le pardonnera en faveur du témoignage qu'il y rend à son ami :

. . . . . Col tuo secondo duca
Te vidi io prima, e de le sacre danze
O dimentica o schiva; e pur si franco,
Si numeroso il portamento, e tanto
Di rosea luce ti fioriva il volto,
Che Diva io ti conobbi, e t'adorai.
Ed ei si lieto ti ridea, si lieta
D'amor primiero ti porgea la destra,
Di si fidata compagnia, che primo
Giurato avrei che per trovarti ei l'erta
Superasse de l'Alpe, ei le tempeste
Affrontasse del Tuna, e tremebondo
Da la mobil Vertigo e da l'ardente
Confusion battuto in sul petroso
Orlo giacesse. Entro il mio cor fean lite
Quegli avversarj che van sempre insieme
Riverenza ed Amor : ma pur si pio
Aprivi il riso, e non so che di noto
Mi splendea ne' tuoi guardi, che Amor vinse,
E m'appressai securo. E quel cortese
Di cui cara l'immago ed onorata
Sarammi, infin che la purpurea vita
M'irrigherà le vene, a me rivolto,
Con gentil piglio la tua man levando,
Fea d'offrirmela cenno. Ond' io piu baldo
La man ti stesi. . . . .

« La première fois que je te vis, c'était avec ton second guide, tu avais oublié ou tu dédaignais les danses sacrées, et pourtant ta démarche était si aisée et si pleine de nombre, ton visage rayonnait d'une si rose lueur, que je te reconnus aussitôt déesse, et que je t'adorai. Et lui, il te souriait avec tant de joie et de bonne grace, il te tendait, comme en gage du premier amour, une main si tendre et si fidèle, que j'aurais juré que c'était lui d'abord qui, pour te trouver, avait gravi la rampe escarpée de l'Alpe, lui qui avait affronté la tempête du lac de Thoun, et qui, tout tremblant du vertige et le front battu de l'ardent tourbillon, était tombé à la renverse sans connaissance au bord de l'abîme (1). Au dedans de mon cœur, en te voyant, je sentais aux prises ces deux adversaires qui vont toujours ensemble, le Respect et l'Amour; mais pourtant ton sourire était si clément, et je ne sais quoi de connu me

(1) Allusion à diverses scènes du poème.

luisait si doucement dans tes regards, que l'Amour l'emporta, et que je m'approchai plein de confiance. Et cet aimable guide, ce courtois ami, dont l'image me sera toujours chère et honorée tant que la vie à flots de pourpre arrosera mes veines, se tournant vers moi, et soulevant gracieusement ta main qu'il tenait, faisait le geste de me l'offrir. Je m'enhardis alors, et je tendis la main... »

L'amitié, avec les ans, restera toujours la même; elle continuera de mûrir entre les deux amis, et acquerra plutôt, en vieillissant, des saveurs croissantes, des qualités plus consommées. Mais il n'est qu'un âge où il lui soit donné de se montrer, pour ainsi dire, dans cette grace pudique et avec cette noble rougeur au front, âge aimable et rapide, véritablement le seul où, selon le beau mot du poète, *la vie à flots de pourpre arrose nos veines!*

Nous aurions trop à dire si nous voulions épuiser, ou simplement énumérer en détail les autres travaux et les autres relations de Fauriel durant ces années de l'Empire qui furent pour lui si remplies et si fécondes. Il n'est presque aucune voie d'études et de connaissances dans laquelle nous ne puissions saisir sa trace cachée, mais profonde, mais certaine. On vient de l'entrevoir un maître plein d'autorité en littérature et en diction italienne; il s'exerçait à composer dans cet idiome des sonnets dont Manzoni était le confident; il remontait aux plus anciens auteurs toscans, Fra Guittone, Guido Cavalcanti, Cino di Pistoia, et autres devanciers ou contemporains du Dante, et en ramassait les pièces rares. Ginguené, qui publiait vers cette époque son *Histoire littéraire d'Italie*, recevait de lui des indications érudites et ne pouvait espérer de juge plus compétent ni plus bienveillant (1). Micali, dans le même temps (1813), s'en remettait à lui pour qu'il voulût bien surveiller et annoter la traduction française de son ouvrage (*l'Italie avant les Romains* (2)) — La langue et la littérature grecque lui étaient familières; ses travaux sur le stoïcisme l'y avaient introduit très directement, et il devait, avant de publier ses *Chants populaires* de la Grèce moderne, s'y perfectionner encore. On le trouve, dès 1803, reconnu helléniste par Boissonade, et surtout en relation étroite avec les Grecs modernes les plus instruits, Mustoxidi, Basili; ce dernier lui

(1) Les trois articles du *Mercure de France* (décembre 1812 et janvier 1813) sur les tomes IV et V de Ginguené sont de Fauriel.

(2) Les évènemens politiques apportèrent de grands retards à cette publication. Micali eut le temps de donner dans l'intervalle sa seconde édition, et ce fut M. Raoul-Rochette qui, en 1821, se chargea de revoir pour la dernière moitié et de mener à bonne fin la traduction française.

parlait de « notre bon ami Coray qui vous aime et vous estime infiniment. » — L'étude du sanscrit l'avait de bonne heure tenté; il s'y était appliqué l'un des premiers en France. M. Hamilton, Anglais qui avait long-temps résidé dans l'Inde, et que la rupture de la paix d'Amiens retenait prisonnier chez nous, était peut-être le seul homme alors sur le continent qui sût le sanscrit : il l'enseigna d'abord à M. de Chézy, à Frédéric Schlegel et à Fauriel lui-même. L'étude de l'arabe sous M. de Sacy n'en souffrait pas; Fauriel était arrivé à lire avec sûreté la poésie dans ces deux langues. N'est-il pas piquant d'ajouter encore qu'il profitait de son séjour aux champs pour cultiver la botanique, amasser des collections de plantes, et qu'il faisait volontiers, en compagnie de son ami, M. Dupont, « des excursions *cryptogamiques* à Meudon, *lieu chéri des mousses?* » La même sagacité qui le dirigeait dans les recherches historiques primitives, il la portait dans ces investigations d'histoire naturelle; nous pourrions, si l'on nous pressait, fournir des preuves. Mais ce qu'il devient essentiel de bien saisir et d'indiquer pour ne pas nous perdre dans cette multiplicité de détails et de diversions, dont peut-être il n'a pas triomphé toujours au dehors, c'est que, dès 1810 ou même auparavant, toutes ses études secrètes, ses prédilections croissantes, se rapportaient de plus en plus dans sa pensée à l'histoire, aux origines de l'histoire moderne sur le sol du Midi et au berceau de la civilisation provençale. M. Guizot, en juin 1811, lui écrivant de Nismes, où il était retourné passer quelque temps, lui demandait des nouvelles de son Dante et de ses troubadours comme d'un travail déjà fort entamé, et le pressait avec intérêt d'entrer avec lui dans quelques développemens là-dessus.

Avant de clore cette première partie, tâchons de bien fixer nous-même notre idée, de bien dégager celle de Fauriel, d'atteindre à l'unité profonde et définitive qui était en lui, et que son œuvre, en effet, ne semble pas accuser suffisamment. Fauriel fut amené, par l'étude des littératures, des philosophies, des langues, par l'étude de l'arabe comme par la lecture du Dante, par tous les points à la fois, à sentir la différence qu'il y a entre la société moderne et l'ancienne. Savant original et sagace, érudit philosophe comme il n'y en avait pas eu encore de semblable en France, remettant tout en question et reprenant les racines de toutes choses, il passe des années à préparer, à fouiller, à creuser; il sonde les sources; d'autres s'y abreuveront, ou même y donneront leur nom. Ce qu'on a ainsi retrouvé de lui en fait de travaux considérables et silencieux, de matériaux d'études et de masses d'écritures, de glossaires en toute langue (langue basque, dialectes

celtiques), est prodigieux; il étendait en tous sens ses fondations. Mais bientôt, pour qui l'observe de près, tout aboutit manifestement ou du moins converge dans son esprit aux origines de la civilisation moderne. Il attachait à ce mouvement de renaissance première la plus grande importance, comme à ce qui avait produit quelque chose de tout-à-fait distinct de l'antiquité, à savoir par exemple, l'amour moderne, la chevalerie. Il recherche donc curieusement les origines de ces créations si chères à son ame délicate; il les recherche en germe chez les Arabes, chez les Vascons, chez les Aquitains et Gallo-Romains, pétris et repétris durant des siècles; il épie sur ce sol tant remué les réveils d'une végétation vivace partout où il les voit poindre, et il ne met tant de prix à ses chers Provençaux que parce qu'il découvre véritablement en eux la première *fleur* de l'arbre moderne.

C'est à l'observer dans cet esprit qu'on le découvre lui-même tirant tout de son fonds, ses idées, ses aperçus; il entreprend l'histoire des troubadours, non en philologue, ni par esprit de patriotisme local, mais dans une vue intimement philosophique, et, je le répète, parce que cette époque lui paraît offrir la première fleur originale, le premier *Avril* en fleur de la civilisation moderne. Il pensait que c'est de là qu'il faut dater l'histoire des littératures et des sociétés modernes; car, si court et si brusquement interrompu qu'ait été ce premier printemps, elles lui doivent leur vraie couleur. — J'exprime ici ces choses plus vivement qu'il ne les exprimait peut-être, mais non pas plus vivement qu'il ne les sentait.

Tel est le vrai Fauriel; c'est l'histoire qui a l'immense prédominance en lui, même lorsqu'il se présente à titre de critique. De fait, il ne s'occupait de littérature proprement dite que quand son intérêt pour un ami l'y poussait, comme il le fit pour Baggesen et pour Manzoni, et comme il fut poussé encore aux *Chants grecs*, indépendamment des autres affinités, par de nobles motifs de circonstance. Son but, d'ailleurs, demeurait toujours historique, ses travaux, depuis 1815, se rapportaient entièrement à cette fin, et tout le reste de sa part n'était que moyen ou hors-d'œuvre.

Nous continuerons de le suivre. Qu'on nous pardonne ces développemens dont il est bien digne. En nous occupant de Fauriel, nous n'avons pas dû craindre de faire un peu comme lui, d'insister sur les fondations même de notre sujet, et de procéder avec une lenteur consciencieuse, propice aux choses.

SAINTE-BEUVE.

FERMAT.

On sait combien Cicéron se glorifie, dans les *Tusculanes*, d'avoir, lui étranger (*arpinas homo*), retrouvé devant les Syracusains étonnés le tombeau d'Archimède, de cet homme incomparable dont le génie sut aider également aux progrès des sciences et à la défense de sa patrie. En peu d'années, cette gloire si pure, ce patriotisme si dévoué, étaient tombés dans l'oubli. Depuis lors, le nom d'Archimède a retenti partout, sa mémoire a été vengée d'un injuste dédain, et, si le grand orateur romain revenait au monde, il ne pourrait plus appeler un *homme assez obscur* l'immortel défenseur de Syracuse.

Ce que durant sa questure Cicéron fit pour Archimède, M. Villemain, pendant qu'il était au pouvoir, a voulu le faire pour Fermat. Frappé par la découverte récente de quelques écrits inconnus du rival heureux de Descartes, M. Villemain, dont l'esprit sait apprécier toutes les gloires, jugea qu'il fallait élever un monument national à la mémoire d'un homme qui honore la France, et dont cependant le nom est à peine prononcé hors des académies. Il pensa qu'après avoir rendu un juste hommage au génie de Laplace, ce serait accroître le patrimoine public que de réunir et de faire imprimer aux frais de l'état les œuvres éparses et devenues aujourd'hui si rares de l'illustre magistrat de Toulouse : il sentit que, dans un pays où les noms des savans de l'antiquité sont dans toutes les bouches, on ne devait pas laisser aux

géomètres seuls le soin de rendre honneur à la mémoire d'un des plus grands esprits que la France ait enfantés. La surprise qu'à la chambre des députés excita le projet de loi présenté dans ce dessein par M. Villemain a dû prouver, mieux que tout ce qu'on pourrait en dire, l'opportunité d'une telle détermination.

La vie de Fermat est à peine connue. M. Maurice, habile mathématicien, auquel on doit une notice fort intéressante sur les travaux de Fermat, a fait laconiquement sa biographie en ces termes : « Pierre de « Fermat naquit à Toulouse vers l'an 1595 et y mourut en janvier 1665, « âgé de soixante-dix ans. Il paraît qu'il quitta fort peu sa patrie (1), où « il était pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il y laissa « la réputation d'un magistrat intègre et dévoué à ses devoirs, et qu'il « passa même pour un des plus grands jurisconsultes de son temps. « C'est là tout ce qu'on sait aujourd'hui des évènemens de sa vie. » En annonçant la mort de Fermat, le *Journal des Savans* du 9 février 1665 n'en dit guère davantage, et l'on doit ajouter que, quoique très succincte, la biographie donnée par M. Maurice est loin d'être établie d'une manière incontestable. Ainsi, tandis que Genty, dans un discours couronné en 1783 par l'Académie de Toulouse, et qui a pour titre : *l'Influence de Fermat sur son siècle*, fait naître en 1590 et mourir en 1664 ce grand géomètre, l'inscription placée en 1782 sur le tombeau qui était dans l'église des Augustins à Toulouse, et qui fut profané en 1794, porte que Fermat mourut le 12 janvier 1665, à l'âge de cinquante-sept ans. Cette inscription existe encore; nous l'avons vue récemment au musée de Toulouse.

Ces doutes, ces incertitudes, paraissent enfin devoir se dissiper. Des recherches entreprises à l'occasion de la loi concernant la publication des œuvres de Fermat ont fait découvrir à Beaumont-de-Lomagne des actes authentiques qui semblent prouver que Fermat n'est pas né à Toulouse et qu'il a vu le jour à Beaumont, dans le mois d'août 1601. Bien que, dans l'esprit de certaines personnes, il puisse rester encore à

(1) On ignore si Fermat vint jamais à Paris. Dans une de ses lettres, il propose à Pascal de faire chacun la moitié du voyage et de se rencontrer entre Clermont et Toulouse, pour converser quelques jours ensemble. Dans sa *Vie du père Mersenne*, le père Hilarion Coste cite Fermat parmi les personnes qui *visitaient* Mersenne; mais ce fait est-il bien avéré, et ne se rapporte-t-il pas d'ailleurs à une époque où Mersenne aurait été en voyage? Dans la même lettre, qui est du 25 juillet 1660, Fermat écrit à Pascal : *Ma santé n'est guère plus forte que la vôtre*. Il souffrait peut-être encore des suites de la peste qui désola le Languedoc vers le milieu du XVIIe siècle, et dont une lettre de Bernard Medon, publiée par Burmann, nous apprend que cet illustre géomètre fut atteint.

cet égard quelques doutes, que probablement de nouvelles recherches dissiperont tout-à-fait, les probabilités sont désormais acquises à cette nouvelle opinion, et les nombreux documens compulsés patiemment à Beaumont par M. Taupiac établissent du moins que Fermat avait des propriétés considérables dans cette ville, qu'il s'y rendait souvent, qu'à plusieurs reprises il y présida le conseil de la commune, qu'il y fit baptiser ses enfans, et qu'il aimait à multiplier ses relations avec les habitans de ce pays. Ces documens font connaître bien des détails intimes, touchans, de la vie de Fermat. On aime à voir celui auquel Pascal, saisi d'admiration, écrivait : *Je vous tiens pour le plus grand géomètre de toute l'Europe...... vos enfans portent le nom du premier homme du monde*, prendre la défense des pauvres habitans de Beaumont, soutenir leurs priviléges et assister à leurs délibérations. Un jour, il rédige des remercîmens pour le prince de Conti, qui a donné l'ordre à une compagnie de chevau-légers de ne plus loger chez les habitans; une autre fois, il prend soin d'expliquer à de pauvres paysans qui ne les comprenaient pas leurs vieilles *coutumes* écrites en latin. A notre avis, cette affectueuse sollicitude, qui honore et fait aimer un grand esprit, est un des plus solides argumens propres à démontrer que Fermat naquit à Beaumont.

Le caractère spécial des sciences exactes, c'est de s'agrandir et de se perfectionner sans cesse, soit par la découverte de vérités nouvelles, soit par l'invention de nouvelles méthodes ou par la généralisation de celles qui étaient déjà connues. Transmises successivement de peuple en peuple, les connaissances scientifiques des Grecs sont arrivées jusqu'à nous par l'intermédiaire des mahométans, qui en ont gardé le dépôt pendant que l'Europe était dans l'ignorance, et qui ne les ont rendues à l'Occident qu'enrichies de quelques vérités inconnues à leurs devanciers. Après le moyen-âge, le progrès des sciences a été si rapide en Europe, que les plus beaux théorèmes d'Archimède s'exposent aujourd'hui dans des cours élémentaires, et qu'actuellement un licencié ès-sciences est tenu d'en savoir plus sur l'analyse infinitésimale que n'en surent jamais Leibnitz et Newton. Les nouvelles méthodes ont produit des résultats bien extraordinaires; elles ont pu en quelque sorte se substituer au génie et y suppléer.

Depuis deux siècles surtout, le progrès des mathématiques a été si rapide, que peu d'années ont suffi généralement pour ne laisser qu'un intérêt historique aux sublimes conceptions des plus illustres géomètres. Jamais la science n'est restée stationnaire; jamais la perte d'un savant, quelque éminent qu'il fût, n'a pu arrêter ce progrès. Une

seule exception se présente à cette loi générale. Dans une branche des mathématiques, un homme, au XVIIe siècle, était plus avancé qu'on ne l'est aujourd'hui. Cet homme savait des choses que nous ignorons; pour l'atteindre, il faudrait des méthodes plus perfectionnées que celles qu'on a inventées depuis. En vain les plus beaux génies s'y sont exercés; en vain Euler, Lagrange, ont redoublé d'efforts; un seul homme jouit du privilége unique de s'être avancé plus loin que ses successeurs, et cet homme, c'est Fermat.

Un tel fait suffirait pour établir sa gloire, mais il ne suffit pas pour montrer l'importance de ses travaux. Ce grand géomètre ne s'est pas borné, sur un point particulier, à pénétrer dans des régions où nul jusqu'ici n'a pu le suivre; il a contribué activement aux plus mémorables découvertes mathématiques des temps modernes, et les juges les plus compétens ont déclaré que Fermat était le véritable inventeur de ces nouveaux calculs qui ont changé la face de la science.

Il n'est pas nécessaire d'être un profond mathématicien pour savoir que Newton et Leibnitz sont deux des plus puissans esprits qui aient honoré l'humanité. L'un, l'orgueil de l'Angleterre, a su dérober à la nature le plus imposant de ses secrets, et faire connaître aux hommes les lois éternelles qui règlent le cours des astres et qui établissent l'équilibre du monde; l'autre, s'emparant de tous les sujets et les fécondant tour à tour, a laissé dans la philosophie, dans l'histoire, dans les mathématiques, dans la philologie, l'empreinte de son génie prodigieux. On ne connaît que trop la rivalité qui divisa deux hommes si dignes de s'admirer mutuellement. Ils se disputèrent la découverte du calcul infinitésimal, instrument puissant, source des plus brillans progrès que les mathématiques aient faits dans les derniers temps, de ce calcul sans lequel Newton n'eût pu expliquer le système du monde, et qui fit pendant si long-temps la force de l'école de Leibnitz. Chacun d'eux avait fait probablement cette découverte, mais les savans anglais ne voulurent pas reconnaître les droits du grand géomètre allemand. Un jugement de la Société royale de Londres (jugement que la postérité n'a pas ratifié) essaya de porter atteinte à l'honneur de Leibnitz, et le taxa de plagiat. Toute l'Europe prit part dans cette querelle, et Leibnitz répondit à cette injuste sentence en fondant une école qui pendant un siècle éclipsa celle de Newton.

De tels hommes ne sauraient combattre que pour la plus glorieuse des couronnes, et cette lutte, qui devint celle du continent contre l'Angleterre, doit faire comprendre, même aux personnes le plus étrangères aux sciences, quelle est l'importance de ce calcul différen-

tiel dont on revendiquait avec un tel acharnement l'invention. Eh bien! quand on examine avec impartialité les pièces originales, on trouve que l'auteur réel de cette découverte est Fermat. Au premier coup d'œil, une telle assertion doit paraître si extraordinaire, tranchons le mot, si incroyable, que, ne pouvant donner ici les développemens techniques ni les preuves tirées des œuvres mathématiques de Fermat, nous croyons devoir la placer sous la garantie de d'Alembert, de Lagrange et de Laplace, qui ont tous reconnu les droits de l'illustre magistrat de Toulouse.

Lorsque d'Alembert réclama en faveur de Fermat, il avait sur ce point à combattre l'opinion de tous les géomètres de l'Europe, qui attribuaient, les uns à Newton, les autres à Leibnitz, l'invention des nouveaux calculs. Il doit donc s'exprimer avec beaucoup de réserve, et il se borna, dans l'*Encyclopédie*, à déclarer qu'on devait à Fermat « la « première application du calcul aux quantités différentielles pour « trouver les tangentes. » Quoiqu'une opinion plus explicite fût ensuite défendue avec beaucoup de talent par Genty dans son discours sur l'influence de Fermat, elle ne semblait pas suffisamment motivée et trouvait peu de partisans, lorsque Lagrange, qui avait fait une étude approfondie des principes du calcul infinitésimal et qui s'appliquait avec un soin particulier aux questions historiques, affirma dans ses *Leçons sur le calcul des Fonctions* « qu'on peut regarder Fermat comme « le premier inventeur des nouveaux calculs. » Ce témoignage d'un géomètre supérieur qui ne défendait pas un concitoyen dans Fermat est ici d'un poids immense. A mesure que la question a été étudiée, elle a paru s'éclaircir davantage, et à une époque plus rapprochée de nous, Laplace, dans son introduction à la *Théorie analytique des probabilités*, a déclaré positivement que Fermat doit être considéré « comme le véritable inventeur du calcul différentiel. »

Il faut être placé à une très grande hauteur pour juger des questions de cet ordre, et pour attribuer à chacun avec autorité la part qui lui revient dans une semblable découverte. Le calcul infinitésimal, comme toutes les grandes inventions, est le résultat des efforts de plusieurs esprits éminens, et Lagrange, dans l'ouvrage déjà cité, a fait la part de chacun. L'influence de Fermat sur la découverte des nouveaux calculs n'a pas été acceptée sans contestation par les savans anglais, qui, après avoir repoussé d'abord si outrageusement les droits de Leibnitz, n'ont admis le grand géomètre allemand à partager la gloire de Newton qu'afin de mieux masquer leur opposition contre Fermat. Un article fort remarquable d'ailleurs, inséré

en 1814 dans l'*Edinburgh Review*, au sujet de la *Théorie analytique des Probabilités*, par Laplace, donne le mot de ce changement de tactique. Tant qu'on n'avait à discuter que les droits de Leibnitz, on pouvait les méconnaître; mais, dès qu'un concurrent français se présente avec des titres incontestables, Newton et Leibnitz s'embrassent, et l'Angleterre se ligue avec l'Allemagne contre la France. De l'autre côté du détroit, on a toujours mis habilement en pratique le système des coalitions.

C'est par incident seulement que, dans sa *Théorie des Probabilités*, Laplace a rendu ce jugement si honorable pour Fermat. Dans cet ouvrage, l'illustre auteur de la *Mécanique céleste* a dû plus particulièrement s'arrêter aux recherches de Fermat sur le calcul des probabilités, dont on peut dire qu'il a été avec Pascal l'un des inventeurs. Depuis long-temps on s'était appliqué à déterminer, soit par les combinaisons, soit en prenant les moyennes d'un grand nombre d'observations, quelques élémens qui dépendent de la théorie des probabilités. Une loi du Digeste relative à une question alimentaire prouve que les Romains avaient recherché quelle est, à différens âges, la durée moyenne de la vie humaine. Nous dirons en passant que, quoique nécessairement imparfaites, quand on les compare aux résultats obtenus par la statistique moderne, ces premières données numériques consignées dans le Digeste annoncent que la durée moyenne de la vie des hommes a diminué (dans certaines parties du moins de l'Europe) depuis les Romains jusqu'au moyen-âge, et qu'elle a augmenté de nouveau dans les derniers siècles, de manière à suivre assez régulièrement la marche de la civilisation. Les compagnies d'assurances maritimes établies dans les républiques italiennes du moyen-âge font supposer aussi qu'on avait déterminé, d'une manière approximative du moins, la probabilité que le bâtiment assuré se perdrait ou arriverait au port. L'instinct des joueurs habiles dut les porter de tout temps à rechercher dans les jeux de hasard quels sont les coups plus ou moins probables, et l'on trouve des traces de ce genre de recherches dans des ouvrages où l'on ne devrait pas s'attendre à voir traiter des questions relatives au calcul des probabilités. *La Vieille* (*de Vetula*), poème en latin barbare, qu'on a eu l'audace d'attribuer à Ovide, renferme à côté des obscénités les plus révoltantes des problèmes relatifs aux combinaisons qu'offrent certains jeux. Dans un ancien commentaire sur la *Divine Comédie*, on lit à propos de ce vers :

Quando si parte il gioco della zara,

que Dante a placé au commencement de son admirable chant de *Sordello*, une dissertation sur la probabilité d'amener certains points en jouant aux dés; mais ces recherches, qu'on peut rattacher à ce que la théorie des combinaisons offre de plus simple, ne constituaient pas encore le calcul des probabilités. Galilée, qui de près ou de loin a touché à toutes les questions que les sciences physiques et mathématiques pouvaient présenter de son temps, s'est occupé d'un problème qui forme à lui seul un chapitre important de la théorie des probabilités, savoir de la détermination et de l'influence des erreurs dans les observations. A propos du prix d'un cheval, ce grand esprit s'est demandé s'il fallait estimer l'influence de l'erreur d'après la différence arithmétique ou d'après le rapport géométrique, et si par exemple un homme qui estimerait cinquante écus un cheval qui en vaudrait réellement cent se tromperait autant que celui qui l'estimerait cent cinquante, ou qu'un autre qui en porterait le prix à deux cents écus. Galilée se prononce pour la progression géométrique : un homme qui évalue une chose la moitié de ce qu'elle vaut se trompe, dit-il, autant que celui qui l'estime le double de sa véritable valeur. C'est là une question très délicate : ordinairement, en prenant la moyenne d'un nombre considérable d'observations, on suppose que les erreurs doivent être rangées en progression arithmétique; mais il est très vraisemblable que cette pratique est parfois inexacte, et que, du moins dans certains cas, Galilée avait raison.

Ces problèmes, résolus seulement par quelques personnes, n'avaient guère excité l'attention des géomètres : les solutions étaient peu connues, et chaque fois il fallait les recommencer. Aussi voit-on Pascal et Fermat, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, s'occuper d'abord de ces questions relatives aux combinaisons que Galilée aussi avait déjà traitées; bientôt, cependant, un problème proposé à Pascal par le chevalier de Meré, joueur fort adroit, porta l'illustre auteur des *Provinciales* à établir la *règle des partis*, d'après laquelle il faut partager l'enjeu entre différentes personnes qui, n'ayant pas le même nombre de points, veulent quitter le jeu avant que la partie soit terminée. Voici la question la plus simple résolue à ce sujet par Pascal.

Si deux personnes jouent à un jeu quelconque, de manière que les chances soient égales des deux côtés, et avec la condition que celui qui gagne le premier trois parties prend tout l'argent qui est au jeu, comment faut-il partager cet argent, en supposant que la mise de chacun soit de trente-deux pistoles, et qu'on veuille quitter le jeu lorsque l'un des joueurs a une partie et l'autre deux?

Pascal trouva que celui qui avait gagné une seule partie ne devait recevoir que seize pistoles, et que les quarante-huit autres revenaient à celui qui avait déjà deux parties; et, comme il ne connaissait personne à Paris qui pût résoudre des questions de cette nature, il proposa ce problème à Fermat, qui trouva immédiatement une solution générale contre laquelle Pascal fit d'abord différentes objections, mais dont il dut plus tard reconnaître l'exactitude. C'est ainsi que Fermat s'associa, dès l'origine, à l'établissement de la théorie analytique des probabilités, science dont l'auteur de la *Mécanique céleste* a placé la découverte parmi les plus remarquables qu'ait enfantées le XVII[e] siècle, et qui, cultivée de tout temps avec prédilection par les plus célèbres géomètres français, a fait de nos jours de notables progrès par les efforts de Laplace et de Poisson. Il serait à désirer que les principes philosophiques du calcul des probabilités fussent plus répandus et mieux appréciés dans la société. Lorsqu'on les applique surtout à un grand nombre de faits semblables ou à la discussion de phénomènes auxquels se rattachent des chances nombreuses et qui dépendent de causes connues, ces principes conduisent infailliblement à la découverte de la vérité.

Il serait impossible d'exposer ici avec clarté toutes les recherches mathématiques de Fermat. Nous nous bornerons à rappeler qu'il doit partager avec Descartes la gloire d'avoir créé l'application de l'algèbre à la géométrie : il paraît même que sur ce point, qui forme le principal titre mathématique de Descartes, Fermat avait devancé cet illustre philosophe. A une époque où la mécanique rationnelle venait à peine de naître entre les mains de Galilée, Fermat sut tirer d'un principe métaphysique une belle solution du problème de la réfraction de la lumière, et il dut, à cette occasion, soutenir une longue lutte avec Descartes et avec ses principaux adhérens. Également habile dans la synthèse et dans l'algèbre, il savait résoudre des problèmes de géométrie qui eussent embarrassé Apollonius, et proposer à Descartes des questions sur les quantités irrationnelles, que non-seulement celui-ci ne résolvait pas, mais dont il ne semblait même pas saisir toute la difficulté.

Un homme qui a coopéré aux plus belles découvertes du XVII[e] siècle, un mathématicien qui dispute à Descartes le mérite d'avoir créé la géométrie analytique, et à Pascal l'invention du calcul des probabilités, un analyste qui, de l'avis des juges les plus compétens, aurait devancé Newton et Leibnitz dans leurs plus mémorables découvertes, mériterait certes l'hommage de la postérité; cependant, nous l'avons dit,

Fermat a un autre titre à notre admiration. Il est le seul qui, dans une branche importante et difficile des mathématiques, ait su à certains égards aller plus loin que ses successeurs.

Tout homme qui a étudié un peu d'arithmétique sait ce que sont les nombres entiers et les nombres fractionnaires. Dans les élémens des mathématiques, on rencontre ces nombres qui sont d'un emploi continuel pour tous les usages de la vie, et qu'on abandonne bientôt dès qu'on pénètre plus avant dans l'algèbre. Après avoir étudié les diverses branches des mathématiques, on retrouve de nouveau, aux limites, pour ainsi dire, de la science, les nombres entiers et les fractions, dont certaines propriétés, fort difficiles à découvrir, constituent une sorte d'arithmétique transcendante, qu'on appelle *théorie des nombres*. Cette théorie a de tous temps occupé les géomètres; elle paraît même avoir précédé partout l'algèbre proprement dite. Les Grecs s'y appliquèrent de bonne heure. Pythagore résolut des questions de cette nature, et tout semble indiquer qu'Archimède lui-même cultiva ce genre d'arithmétique. Le génie curieux et subtil des Grecs devait se plaire dans ces recherches, qui devinrent presque populaires chez eux, et qui exercèrent même l'imagination des poètes, comme le prouvent certaines épigrammes de l'*Anthologie*. L'*Arithmétique* de Diophante, géomètre alexandrin qui vivait probablement vers le milieu du IVe siècle de l'ère chrétienne, renferme une foule de problèmes difficiles résolus avec une sagacité d'autant plus remarquable, que les méthodes algébriques étaient alors tout-à-fait dans l'enfance

A une époque reculée, d'autres peuples paraissent avoir cultivé avec une grande prédilection cette haute arithmétique, et l'on sait que Brahmegupta, qui vécut dans l'Inde un siècle avant Charlemagne, avait résolu des questions relatives à la théorie des nombres, qu'on n'a traitées en Europe avec le même succès qu'après la mort de Newton. Les Indiens, dans cette science, avaient fait un tel progrès que si, lorsque les Portugais allèrent s'établir en Orient, ils eussent traduit certains poèmes mathématiques composés en sanscrit depuis longtemps, cette branche de l'algèbre aurait reçu en Europe un notable accroissement. Les Arabes ne négligèrent pas la théorie des nombres, et les premiers Européens qui transportèrent l'algèbre chez nous cultivèrent avec succès cette théorie. Quelques fragmens d'un ouvrage composé au commencement du XIIIe siècle par Léonard de Pise sur cette matière prouvent que, dès cette époque, les chrétiens s'appliquaient avec succès à la théorie des nombres. Plus tard, Diophante fut traduit et commenté par différens géomètres qui cultivèrent l'arith-

métique transcendante, et, en particulier, par Bachet de Meziriac. Dans la seconde édition d'un ouvrage intitulé : *Problèmes plaisans et délectables*, et imprimé à Lyon en 1624, il donna une méthode pour résoudre généralement certaines équations qu'on appelle indéterminées du premier degré, et fit faire ainsi à cette branche des mathématiques un progrès digne d'être signalé. Par une rencontre singulière, cette méthode coïncide avec celle qu'Aryabhatta, géomètre hindou très ancien, avait trouvée.

Quoique fort intéressans, les travaux de tant de mathématiciens divers sur la théorie des nombres furent complètement éclipsés par les découvertes de Fermat, qui, à l'aide de méthodes aussi nouvelles que fécondes, changea complètement la face de cette branche si difficile des mathématiques. Il paraît que les recherches de Frenicle, qui résolvait sans le secours de l'algèbre et avec une grande adresse les questions les plus difficiles sur les nombres entiers, excitèrent l'émulation de Fermat. En effet, dans une lettre que celui-ci écrivait au père Mersenne, et dans laquelle il disait : *Je ne fais que commencer*, il lui parlait de Frenicle comme d'un homme très habile dans cette branche des mathématiques. Cette lettre contient le théorème important qui a gardé le nom de Fermat, et qui semblait à l'inventeur devoir le conduire à des résultats remarquables. *Mi par di veder un gran lume!* ajoutait-il à ce propos en italien au père Mersenne. Son instinct de géomètre ne le trompait pas; il avait vu effectivement une *grande lumière*, et, à partir de ce jour, il ne cessa de cultiver, avec une prédilection marquée, cette théorie des nombres à laquelle il attacha indissolublement son nom.

De toutes les branches des mathématiques, la théorie des nombres est celle dont il est peut-être le moins difficile de donner quelque idée aux personnes du monde. Les énoncés des questions les plus simples relatives à cette théorie peuvent souvent s'expliquer assez clairement et ont été parfois compris dans ce qu'on appelle les *jeux de société*. Supposons, par exemple, qu'une maîtresse de maison, ayant du monde à dîner, dise à sa cuisinière qu'elle veut dépenser soixante francs, ni plus ni moins, pour son rôti, et qu'il faut que ce rôti se compose à la fois de bécasses, de perdreaux et de mauviettes, de manière qu'il y ait soixante en tout de ces animaux. La cuisinière se rend au marché, et là elle trouve que les bécasses valent trois francs pièce, qu'un perdreau vaut deux francs, et qu'on lui donne cinq mauviettes pour un franc. Le prix est invariable, il n'y a rien à rabattre. Voilà notre cuisinière bien embarrassée : l'ordre qu'elle a reçu est positif; elle ne

peut acheter ni la moitié d'un perdreau ni le tiers d'une bécasse; il lui faut soixante pièces pour soixante francs. Une telle question est du ressort de la théorie des nombres. Aryabhatta dans l'Inde et Bachet en France ont donné chacun la même méthode pour traiter tous les problèmes du même genre, qu'habituellement on résolvait autrefois par tâtonnement. Cette cuisinière n'a que deux manières de contenter sa maîtresse : ou elle doit acheter vingt-deux perdreaux, trois bécasses et trente-cinq mauviettes, ou bien huit perdreaux, douze bécasses et quarante mauviettes. Hors de là, ou elle n'aura pas soixante pièces, ou elle dépensera plus ou moins de soixante francs.

Les problèmes de cette nature semblent, à raison de leur apparente facilité, offrir un attrait tout particulier, et Legendre a fait depuis long-temps cette remarque, que ceux qui s'appliquent à la théorie des nombres paraissent la cultiver avec une sorte de passion. On se tromperait cependant si l'on croyait que tous les problèmes qu'on sait résoudre à ce sujet peuvent s'énoncer d'une manière aussi simple et se réduire à des questions de pure curiosité. Les progrès que cette branche des mathématiques a faits de nos jours ont montré son intime liaison avec les branches les plus élevées de l'analyse.

Cependant, comme la théorie des nombres n'a offert, jusqu'à ces derniers temps, que peu de points de contact avec les autres parties des mathématiques, et qu'elle emprunte plutôt sa force à l'étude approfondie de propriétés difficiles qu'aux notations nouvelles, si utilement introduites dans l'analyse moderne, il ne faut pas s'étonner qu'un homme d'un génie supérieur, méditant sans cesse sur un tel sujet, ait pénétré en quelques points plus avant que ne l'ont fait ses successeurs. Nous savons que Fermat avait entrepris des ouvrages considérables sur diverses parties de l'analyse indéterminée, mais ces écrits ne sont pas arrivés jusqu'à nous, et tout ce qui nous reste de lui sur cette matière se réduit à peu près à des théorèmes qu'il avait découverts et qu'il a énoncés, sans les démontrer, dans ses lettres, et à quelques notes sur l'ouvrage de Diophante. Ces énoncés prouvent qu'il avait fait des découvertes très importantes dans l'analyse indéterminée, et comme depuis un siècle les géomètres les plus illustres ont cherché la démonstration de ces divers théorèmes, souvent sans pouvoir y parvenir, on peut juger par là de la grande difficulté de ces propositions et des progrès que Fermat avait faits. Ces théorèmes ont exercé successivement l'esprit d'Euler, de Lagrange, de Legendre, d'Abel et des plus célèbres mathématiciens de notre temps. Peu à peu et avec de grands efforts, on en a retrouvé les démonstrations; mais

il en reste toujours un qui, jusqu'à présent, a résisté à toutes les tentatives et dont on n'a prouvé que quelques cas particuliers. Par une circonstance assez bizarre, Fermat avait donné une méthode pour démontrer ce théorème dans certains cas, et c'est précisément celui-là qui a bravé les efforts désespérés des géomètres, forcés d'avouer que sur ce point Fermat était plus avancé il y a deux siècles que nous ne le sommes aujourd'hui.

C'est surtout en établissant des propositions *négatives* que Fermat a déployé toute la puissance de son génie. Des propriétés de cette nature se rencontrent dans l'arithmétique la plus élémentaire. On connaît généralement la différence qu'il y a entre les nombres pairs et les nombres impairs, et l'on comprend sans peine qu'en ajoutant deux nombres pairs entre eux, on ne formera jamais un nombre impair. Voilà ce qu'on appelle une *proposition négative*. Quoique bien élémentaire, elle donne une idée de ce genre de propositions. Fermat en énonça de très difficiles, entre autres celle-ci : Si l'on prend deux nombres entiers à volonté, et qu'on multiplie chacun de ces nombres deux fois de suite par lui-même, il est impossible que la somme de ces deux produits soit égale à un nombre quelconque multiplié également deux fois par lui-même. Si l'on choisit, par exemple, les nombres 3 et 10, en multipliant 3 d'abord par 3 on a 9, et, en multipliant encore ce produit par 3, on obtient 27; en multipliant 10 deux fois de suite par lui-même, on a 1,000; la somme de 27 et de 1,000 est 1,027, qui n'est pas le produit d'un nombre multiplié deux fois par lui-même. Cela est vrai toujours, quels que soient les nombres que l'on choisisse. Cette proposition difficile, énoncée d'abord par Fermat sous la forme d'un défi adressé surtout aux géomètres anglais et hollandais, qui n'en aperçurent pas la difficulté, a été démontrée par Euler. Elle n'est qu'un cas particulier d'un théorème général dont on cherche encore la démonstration.

Des mathématiciens qui avaient fait de vains efforts pour démontrer les théorèmes trouvés par Fermat ont voulu jeter quelque doute sur la réalité des démonstrations qu'il déclarait posséder, et ils ont supposé que ce grand géomètre était parvenu à certains résultats plutôt par induction et un peu au hasard que par une analyse rigoureuse de la question. Certes, si Fermat nous était parfaitement inconnu, si l'on ne savait pas combien il était modeste et réservé, s'il n'avait laissé que des énoncés sans démonstration, le doute serait à la rigueur possible; mais, quand il s'agit d'un homme aussi éminent, qui a fait d'autres découvertes dont il a donné des démonstrations qu'il n'a pour-

tant pas publiées, et que nous ne connaissons que parce que ses manuscrits n'ont pas été tous perdus, il faut admettre que ces vérités, il les avait démontrées rigoureusement par des méthodes qui lui étaient propres et que nous ignorons. D'ailleurs, toutes ces propositions, à mesure qu'on s'en est occupé, ont été trouvées rigoureusement exactes : une seule fois il paraît avoir cru à la vérité d'une proposition dont Euler reconnut plus tard l'inexactitude, et ce fait même confirme ce que nous venons de dire; car Fermat, qui affirme posséder la démonstration de tous ses autres théorèmes, répète sans cesse qu'il n'a jamais pu démontrer la propriété dont il s'agit. C'est donc là, comme on le voit, un motif de plus pour croire qu'il possédait la démonstration des autres propositions dont on a prouvé la vérité. Prétendre du reste que Fermat, par la seule intuition, a pu découvrir, sans jamais se tromper, tant de beaux théorèmes, tant de propositions si difficiles, c'est le supposer doué d'une faculté merveilleuse, d'un sixième sens mathématique beaucoup plus extraordinaire que le génie qu'il possédait réellement.

Deux causes principales nous ont privés de ces démonstrations : l'aversion que Fermat manifesta constamment contre toute publication qui porterait son nom, et les obstacles que son fils, qui n'était pas mathématicien, rencontra lorsqu'il voulut rassembler les manuscrits dispersés de son père, et lorsqu'il chercha un savant capable de diriger l'édition.

Fermat n'a jamais rien publié sous son nom, et il ne paraît avoir fait imprimer qu'une seule dissertation anonyme sur la comparaison des lignes courbes avec les lignes droites. A la vérité, il fut commis quelques indiscrétions, malheureusement trop rares, par ses amis. En 1644, Herigone inséra dans le sixième volume de son *Cours de Mathématiques* un abrégé de la méthode des tangentes, que l'on doit à ce grand géomètre, et Saporta, à la suite de sa traduction (imprimée à Castres en 1664) du traité du mouvement des eaux par Torricelli, publia quelques remarques de Fermat sur un passage de Synesius relatif à l'aréomètre, et qu'aucun érudit n'avait pu comprendre jusqu'alors. Dans l'édition d'Athénée, qui parut à Lyon en 1657, on lit aussi quelques notes de Fermat. Ces divers fragmens étaient loin de révéler tout le génie de l'auteur. Une indiscrétion plus considérable fut commise en Angleterre par Wallis, profond géomètre, qui fit paraître, en 1658, un volume très intéressant, intitulé : *Commercium epistolicum*, et renfermant plusieurs lettres de Fermat. Ce recueil, qui contient en outre des lettres de Brouncker, de Digby, de Frenicle, de

Wallis et de Schooten, a pour objet spécial la démonstration de certaines questions que Fermat proposait comme des espèces de défis aux géomètres anglais. Dans une lettre imprimée, mais toujours anonyme, adressée à Digby, et qui paraît avoir échappé à tous les biographes, Fermat se plaignit avec raison de cet étrange abus de confiance qu'on ne craint pas de commettre en publiant des lettres confidentielles sans en avoir obtenu l'autorisation. Il résulte de ses lettres au père Mersenne que Fermat, très libéral de communications scientifiques, ne voulait pas souffrir que rien de ce qu'il lui envoyait parût sous son nom (1). Une lettre de Descartes, qui est la soixante-huitième du troisième volume de l'édition de 1667, confirme la vérité de ce fait, et l'on voit, par une autre lettre de Bernard Medon à Heinsius, que les prières de tous les amis de Fermat, que les instances du chancelier de France même, n'avaient pu rien obtenir sur ce point. En désespoir de cause, Medon engage Heinsius à s'adresser à la reine Christine, afin qu'elle exhorte Fermat à publier les *ouvrages achevés qu'il avait dans son cabinet.* Cette lettre, que Burmann a insérée dans son grand recueil épistolaire, est de l'année 1651, et, comme Fermat vécut encore quatorze ans sans rien faire imprimer, il faut croire que, si elles eurent lieu, les démarches de cette femme célèbre ne réussirent pas à ébranler une si ferme résolution.

La modestie de ce grand géomètre a été, sans contredit, une des causes qui l'ont porté à ne rien publier. Il sentait sa force, et ne craignait pas les discussions; mais il travaillait pour lui-même et non pas pour la gloire. « J'ay si peu de commodité (écrivait-il au père Mersenne) d'écrire mes démonstrations.... que je me contente d'avoir « découvert la vérité et de sçavoir le moyen de la prouver lorsque « j'auray le loisir de le faire (2). » Satisfait de vaincre les plus grandes difficultés, il communiquait ses découvertes à ses amis, à des géomètres tels que Pascal, Descartes, Roberval, Frenicle, Wallis, Torricelli, Huyghens, et souvent il ne gardait pas même copie des démonstrations qu'il leur adressait. C'était surtout par l'entremise du père

(1) On voit par une lettre de Fermat à Carcavi qu'enfin ce grand géomètre avait pris la résolution, en 1659, de publier ses écrits de mathématiques, mais à condition que l'ouvrage ne porterait pas son nom.

(2) Fermat, dont l'esprit était si actif quand il s'agissait de faire des découvertes, n'aimait pas à les rédiger. Cela résulte de toutes ses lettres. Une fois, il écrit à Roberval, à propos d'un traité manuscrit qu'il venait de lui communiquer : « Je ne doute « pas que la chose n'eût pu se polir davantage, mais je suis le plus paresseux de tous « les hommes. » On voit par sa lettre, déjà citée, à Carcavi, que Fermat se proposait

Mersenne, dont la correspondance était si étendue, que se faisaient ces communications. Dans une lettre inédite, du 26 mai 1664, écrite par Fermat à ce savant religieux, nous lisons : « En tout cas, vous « m'obligerez de me renvoyer ma démonstration, parce que je n'en ay « pas gardé copie. » On voit par la même lettre que Fermat n'avait pas de copie de ses écrits les plus importans qu'il avait envoyés à Paris. Très ferme dans ses opinions, il se défendait sans rien céder, et il ne se fâchait pas des injures. Nous avons dit qu'il eut une discussion avec Pascal sur le calcul des probabilités, et que l'immortel auteur des *Provinciales* finit par reconnaître que Fermat avait raison. On rencontre plus de difficulté avec Descartes, esprit dominateur, qui ne souffrait pas d'égal, et qui ne pouvait pardonner à Fermat ses découvertes. Pour critiquer victorieusement une méthode de Fermat, il la défigura de mille manières, et il parvint aisément ainsi à trouver en défaut l'auteur, qu'il appelait ironiquement *le conseiller de minimis*. Ce mauvais jeu de mots n'empêcha pas Fermat d'avoir raison et d'obtenir le suffrage et l'appui des géomètres les plus célèbres de son temps. Traité fort durement par Descartes, il répondit toujours avec la plus grande modération, et il opposa à ses dédains cette déclaration : « M. Descartes ne sçauroit m'estimer si peu que je ne m'estime encore moins. » Il fit plus : après la mort de son illustre adversaire, il redoubla d'éloges et ne cessa d'exalter ce beau génie.

Quant à Descartes, malgré un rapprochement ménagé par le père Mersenne, et à la suite duquel ce grand philosophe, écrivant à Fermat, le comparait à la belle Bradamante de l'Arioste, « laquelle ne vouloit « recevoir personne pour serviteur, qu'il ne se fust auparavant éprouvé « contre elle au combat, » il ne put jamais pardonner au magistrat de Toulouse d'avoir, après lui, reculé les bornes de la géométrie. Tantôt il affectait de proposer à un écolier nommé Gillot les problèmes que Fermat adressait à Mersenne, tantôt il ne prenait pas même la peine de comprendre l'énoncé de ces propositions, et il donnait des solutions peu dignes de lui. Une fois entre autres, il annonça qu'il ne lui avait fallu qu'un demi-quart d'heure pour ré-

d'envoyer à Pascal ses principes et ses premières démonstrations sur la théorie des nombres, afin que celui-ci en tirât les conséquences et se chargeât avec Carcavi de la rédaction. M. Gauss, grand géomètre, que la postérité placera à côté de Fermat non-seulement par ses admirables découvertes dans la théorie des nombres, mais aussi par le peu d'empressement qu'il met à faire paraître ses travaux, répondit à une lettre dans laquelle nous lui demandions de ne pas tarder davantage : *Procreare jucundum, sed parturire molestum!*

soudre une question proposée par Fermat, et il a été prouvé que la méthode de Descartes répondait si peu au but, qu'en supposant le calcul effectué, cet illustre mathématicien aurait dû employer plus de *vingt-quatre heures* sans interruption pour lire seulement le résultat.

Fermat, qui avait une si grande déférence pour Descartes, s'exprimait avec moins de réserve à l'égard de certains géomètres, surtout des Anglais, qu'il aimait à harceler par des problèmes. Wallis, qui n'attachait pas une grande importance aux propositions négatives dont nous avons déjà parlé, les ayant repoussées avec une sorte de dédain, Fermat écrivit à Digby : « Je suis toujours surpris de quoy M. Wallis « méprise constamment tout ce qu'il ne sçait pas. »

Cette modestie, ce mépris d'une popularité à laquelle il ne sacrifia jamais, ne furent pas les seules causes qui éloignèrent Fermat de toute publication. A ces sentimens si honorables se joignait chez lui l'attachement le plus profond à ses devoirs. Nous l'avons dit, Fermat était conseiller au parlement de Toulouse, et il savait si bien ce qu'il devait à cette charge, qu'il oubliait sa gloire scientifique quand il s'agissait de l'administration de la justice. Il ne s'occupait de certaines questions de mathématiques que presque en passant, *quasi aliud agens et ad altiora festinans*, nous dit son fils (1). Ce géomètre, qui ne se donnait pas le temps de copier les lettres dans lesquelles il consignait le résultat de ses recherches, et qui faisait des découvertes en courant, cet homme qui ne cesse de répéter dans ses lettres que le temps lui manque, donnait toute son application aux affaires dont il était chargé, et nous avons vu récemment, avec une admiration respectueuse, dans les archives du parlement de Toulouse, qui sont réunies actuellement à celles de la cour royale de cette ville, une foule de rapports et de travaux judiciaires de Fermat. Il faut espérer que des recherches persévérantes faites dans ces archives, qu'on n'a pas encore complètement mises en ordre, et où cependant nous avons recueilli quelques nouveaux renseignemens relatifs à la biographie de ce grand géomètre (2),

(1) A la même époque, Pascal ne considérait la géométrie que comme un exercice de l'esprit très haut et fort inutile; mais, moins modeste en réalité que Fermat, il se passionnait pour ses propres travaux. Voyez à ce sujet l'Histoire de la Roulette. Toutefois Pascal a dit quelque part, en parlant d'un de ses amis : « Il a un très « bon esprit, mais il n'est pas géomètre. C'est, comme vous savez, un grand défaut. »

(2) On ignorait jusqu'à présent où Fermat était mort; dans un ancien registre du parlement de Toulouse, nous avons trouvé cette note : « Pierre de Fermat, aux « requêtes 14 mai 1631, en la cour 10 janvier 1635. Décédé à Castres le 12 janvier « 1665. »

feront mieux connaître la vie de Fermat et répandront une plus grande lumière sur tout ce qui concerne ce génie supérieur.

Sa répugnance pour la publicité n'aurait pas suffi pour nous priver de ses écrits les plus importans, si, après sa mort, on s'était empressé de publier immédiatement tout ce qui restait de lui; mais, excepté Clerselier, qui, en 1667, fit paraître dans le troisième volume de la correspondance de Descartes un assez grand nombre de lettres de Fermat relatives à ses discussions scientifiques avec les cartésiens, aucun savant ne s'occupa de recueillir et de faire imprimer les manuscrits de Fermat. Nous venons de voir que souvent il ne gardait pas copie des opuscules qu'il adressait à diverses personnes. Il conservait encore moins copie de ses lettres, dans lesquelles il jetait à la hâte ses idées sur différens sujets scientifiques. Cependant on se communiquait ses travaux, et, dans l'ouvrage que nous avons cité, Herigone dit avoir vu en manuscrit plusieurs écrits mathématiques de Fermat. L'article nécrologique du *Journal des Savans* nous apprend que Carcavi, ancien collègue de Fermat au parlement de Toulouse, était le dépositaire de tous ses écrits. Peut-être cette assertion est-elle trop générale, car nous verrons bientôt qu'une foule de lettres scientifiques de Fermat se trouvaient dispersées entre les mains de différentes personnes (1). Quoi qu'il en soit, il paraît que Samuel Fermat, fils du grand géomètre, ne trouva parmi les papiers de son père que bien peu d'écrits mathématiques. Une correspondance autographe entre Justel (2) et Samuel Fermat, que nous avons trouvée récemment dans la bibliothèque de Saint-Étienne à Toulouse, prouve que Samuel, qu'on a souvent accusé de n'avoir pas déployé assez de zèle pour arracher à l'oubli les écrits de son père, n'a cessé d'insister, le plus souvent sans fruit, pour qu'on lui communiquât ceux qui étaient entre les mains de divers savans de Paris.

Samuel Fermat, conseiller aussi au parlement de Toulouse, avait plus hérité de l'érudition que du génie géométrique de son père. Il a laissé des vers latins et français, des dissertations sur divers points de

(1) Fermat, écrivant, en 1659, à Carcavi, indique clairement que celui-ci n'avait entre les mains aucun écrit relatif à la théorie des nombres.

(2) Justel, qui était un homme très instruit, rend compte à Samuel Fermat, dans ces lettres, de tout ce qui se faisait de plus remarquable alors. Cette correspondance, que nous publierons peut-être un jour, offre beaucoup d'intérêt, non-seulement en tout ce qui concerne Fermat, mais aussi pour d'autres faits très piquans. En 1672, Justel apprend à Samuel Fermat qu'un *Anglais nommé Newton* travaille à faire des verres pour les lunettes.

jurisprudence et quelques traductions du grec; mais, étranger aux mathématiques, il n'aurait pas voulu, sans le secours d'un géomètre, se faire l'éditeur des œuvres de Fermat. D'ailleurs, nous l'avons dit, ces œuvres n'étaient pas en sa possession. Il paraît que ce qu'il trouva de plus intéressant dans le cabinet de son père, ce fut un exemplaire de l'édition donnée en 1621 par Bachet de l'ouvrage de Diophante. A la marge de ce livre, qui est un volume in-folio, Fermat avait écrit quelques observations et l'énoncé de plusieurs théorèmes sur la théorie des nombres. Lagrange, qui s'y connaissait, affirme que ces annotations renferment la partie la plus précieuse des écrits de Fermat qui nous soit parvenue. Samuel Fermat comprit toute l'importance de ces notes marginales, et s'entendit avec le père Billy, habile mathématicien, pour donner une nouvelle édition de Diophante, enrichie de ces annotations. Cette édition parut à Toulouse en 1670, et le père Billy, qui était en correspondance avec Fermat, y ajouta un extrait fort intéressant des lettres scientifiques que ce grand géomètre lui avait adressées. On doit regretter qu'à la place de cet extrait, que Billy appelle *Inventum novum*, ce savant jésuite n'ait pas publié intégralement les lettres de Fermat. Toutefois, en comparant une lettre autographe de Fermat au père Billy, qui existe encore à la Bibliothèque royale de Paris, avec l'extrait correspondant inséré dans l'*Inventum novum*, on peut se convaincre que Billy a reproduit fidèlement les idées de l'auteur. Cet *abrégé* d'une seule correspondance contient trente-six pages in-folio, et l'on y trouve des méthodes de Fermat qu'on chercherait vainement ailleurs. Il donne une idée de tout ce que devaient renfermer les lettres que Fermat adressait si fréquemment à ses amis.

C'est à la marge de la huitième question du second livre de l'ouvrage de Diophante que Fermat avait énoncé cette proposition négative que nous avons citée, et dont on n'a pas encore pu retrouver la démonstration générale. Sans nul doute, Fermat possédait cette démonstration, qui était, à ce qu'il paraît, d'un genre singulier, car, après l'énoncé du théorème, il ajoute : « J'en ai découvert une dé« monstration admirable, mais il y a trop peu de marge pour que je « puisse la donner ici... (*hanc marginis exiguitas non caperet*). » Ce fait seul justifie les bibliophiles qui recherchent les exemplaires grands de marge. Si le Diophante que possédait Fermat avait été *non rogné*, peut-être ce grand géomètre aurait-il pu à cet endroit, comme il l'a fait ailleurs, esquisser rapidement une démonstration qu'il est si difficile de retrouver. Ceux qui ont vu à la bibliothèque de Bordeaux

l'exemplaire des *Essais* à la marge duquel Montaigne avait préparé une nouvelle édition complètement refondue de son ouvrage inimitable apprécieront d'autant plus le respect des amateurs pour les marges d'un livre, que ce précieux volume a été horriblement mutilé dans ces derniers temps par le fer d'un détestable relieur.

Cette nouvelle édition de Diophante, que les géomètres mettent tant d'empressement à se procurer aujourd'hui, n'eut aucun succès en France au moment où elle parut. Les exemplaires ne trouvaient point d'acheteurs, et Samuel Fermat chercha vainement à faire quelques échanges avec les libraires de Paris. Cela résulte des premières lettres adressées à Samuel Fermat par Justel, qui ajoute pourtant : « Tous « les Anglais qui sont ici en cherchent. Vous m'obligerez de me faire « savoir où on en pourra trouver, afin que je le leur enseigne. Le « nom de monsieur votre père est en si grande vénération en ce « pays-là, que tout ce qui vient de lui est recherché avec empresse- « ment. On me prie de savoir si vous ne donnerez pas dans quelque « temps le reste des ouvrages dont M. Carcavi a la plus grande partie « et M. Thoinard aussi. »

Samuel Fermat n'avait pas besoin de stimulant pour songer à une telle publication, et la suite de cette correspondance prouve qu'il mit tout en œuvre pour rassembler les manuscrits de son père et pour trouver un mathématicien capable de surveiller l'édition d'un ouvrage qui avait besoin d'être revu avec d'autant plus de soin, que l'auteur était mort sans rien préparer pour l'impression, ne laissant guère que des notes et des brouillons. Tantôt Fermat s'adresse à Bouillaud, astronome et érudit fort connu, pour qu'il veuille se charger de la publication de ses écrits; tantôt il fait prier Carcavi de diriger cette édition, et de la placer sous le patronage de l'Académie des Sciences que Louis XIV venait de créer. Malheureusement ces tentatives n'eurent aucun succès : Bouillaud commence par accepter, et refuse ensuite; Carcavi hésite, et l'Académie reste indifférente. Bref, personne ne veut s'en charger en France. Justel écrit alors à Fermat : « N'ayant « trouvé personne ici qui veuille prendre le soin de l'impression des « ouvrages de monsieur votre père, j'ai eu recours aux étrangers. Il « y en a plusieurs en Angleterre qui sont très capables, qui se char- « geront de l'impression et de la correction, si vous voulez bien les « leur confier. Ils ont tant de vénération et d'estime pour tout ce qui « porte votre nom, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent. Si vous jugez à « propos de les laisser sortir du royaume, mandez-le-moi et tout ce « que vous désirez que je fasse. »

Cette proposition, qui honore les savans anglais auxquels l'illustre magistrat de Toulouse avait souvent montré sa supériorité, ne fut pas acceptée, et Samuel Fermat prit enfin le parti de se faire l'éditeur des ouvrages mathématiques de son père; mais alors se présenta un autre genre de difficultés. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la mort de Fermat, et les personnes auxquelles il avait communiqué ses écrits les plus remarquables n'existaient plus : Mersenne, Pascal et Descartes étaient morts avant lui; Midorge, Petit, Frenicle, avaient aussi cessé de vivre, et leurs papiers étaient dispersés. Avant de mourir, Roberval s'était emparé d'une partie de la correspondance du père Mersenne, et Picard s'était laissé prendre beaucoup de lettres de Fermat. Justel nous apprend que ces mêmes savans, qui ne faisaient rien pour que le nom de Fermat passât à la postérité, refusaient de communiquer les lettres qu'il leur avait adressées, sous prétexte qu'elles étaient trop précieuses. Il paraît que Thoinard seul mit avec empressement à la disposition du fils tous les écrits de Fermat qu'il possédait. Thoinard, qui est peu connu aujourd'hui, était un des hommes les plus savans du XVII[e] siècle. Lié avec Leibnitz et avec Locke, il a laissé une correspondance précieuse dont la partie la plus intéressante est actuellement entre les mains de M. Brunet, le célèbre bibliographe. Si nous sommes bien informé, cette correspondance ne contient aucun écrit de Fermat.

Malgré toutes ces difficultés, Samuel Fermat fit paraître à Toulouse, en 1679, un volume in-folio intitulé *Opera varia*, qui renferme plusieurs traités géométriques, et un certain nombre de lettres scientifiques adressées à Fermat ou écrites par lui. Parmi ces lettres, il y en a quelques-unes de Pascal, de Roberval et de Descartes. On ignore pourquoi Samuel Fermat, qui a reproduit dans ce volume des pièces déjà publiées précédemment, n'y a inséré ni le *Commercium epistolicum*, publié par Wallis en Angleterre, ni les lettres qui avaient paru dans la correspondance de Descartes. Quelques vers latins placés à la fin du volume font regretter les vers français et espagnols dont l'article nécrologique si souvent cité du *Journal des Savans* parle avec tant d'éloge. En 1665, on se connaissait en beaux vers à Paris, et nous voudrions pouvoir être à même d'apprécier cette délicatesse d'esprit, cette élégance, qui caractérisaient, à ce qu'on assure, les poésies de ce génie si profond et si souple à la fois.

Ce n'est donc pas, comme on l'a dit souvent, la négligence de Samuel Fermat qui nous a privés des plus belles découvertes de son père. Si, après la mort de ce grand homme, les savans se fussent

intéressés à sa gloire, s'ils eussent compris toute l'importance de ses travaux, les éditeurs n'auraient pas manqué, et Samuel Fermat n'aurait pas eu à lutter contre d'insurmontables difficultés. Justel nous apprend que le mérite de Fermat était *plus connu et admiré dans les pays étrangers qu'en France.* Et pourquoi? C'est que, — d'autres l'ont déjà remarqué, — après la mort de Fermat il n'était resté en France aucun géomètre de premier ordre pour apprécier à leur juste valeur ces admirables découvertes. Ce fut seulement au XVIII[e] siècle, lorsqu'Euler, s'appliquant avec une si grande persévérance à la théorie des nombres, dut s'occuper long-temps des théorèmes énoncés sans démonstration par Fermat, que le nom de cet illustre géomètre fut pour ainsi dire ressuscité. La découverte des nouveaux calculs, la lutte qu'elle suscita entre les géomètres anglais et les géomètres du continent, ainsi que les grandes applications à la mécanique céleste, dont l'importance frappa tous les esprits, contribuèrent à éloigner pendant quelque temps les mathématiciens des travaux de Fermat.

Si par des démarches actives et répétées Samuel Fermat n'avait pas réussi à préserver les manuscrits de son père de la dispersion et de l'oubli, on doit penser que cette insouciance coupable ne dut pas s'arrêter lorsque la piété filiale cessa de lutter contre elle. Aussi, dans les débris qui sont arrivés jusqu'à nous des recueils manuscrits formés par Mersenne, par Bouliaud, par Carcavi, par Billy, par Thoinard, et qui, on le sait, contenaient tous des écrits de Fermat, on n'en retrouve plus aucun. De toutes les lettres qu'il avait adressées à Billy, une seule, que nous avons mentionnée, reste encore à la Bibliothèque royale de Paris. Les manuscrits de Bouliaud, conservés dans la même bibliothèque, ne renferment plus les travaux mathématiques de Fermat que, d'après un ancien inventaire, Bouliaud possédait avant de mourir. On n'y trouve même plus une lettre autographe de Fermat qu'on y voyait autrefois et qui était relative à l'interprétation d'un passage de Frontin. Cette lettre intéressante, qu'on chercherait vainement dans les *Opera varia,* a été insérée par Camusat dans son *Histoire critique des Journaux.* La correspondance de Pascal contenait un nombre considérable de lettres de Fermat, dont quelques-unes seulement ont été publiées par Bossut. Dans sa belle édition des *Pensées* de Pascal, M. Faugère nous apprend que le père Guerrier, qui travailla tant sur les manuscrits de Pascal, a déclaré, dans une note qui existe encore, qu'il ne transcrivait pas les lettres adressées par Fermat à Pascal, *parce qu'elles ne contiennent que de l'algèbre et des figures de géométrie!* On conçoit qu'avec de telles dispositions d'esprit des

hommes instruits aient laissé périr les écrits les plus importans de Fermat.

Cependant, lorsqu'il s'agit de manuscrits, on ne doit jamais désespérer de rien. Souvent ce qu'on croit perdu n'est que caché, et il ne faut pas oublier que les manuscrits autographes de Galilée, que sa correspondance inédite, qu'on supposait depuis long-temps anéantie, ont été retrouvés un beau jour dans la boutique d'un charcutier auquel un domestique, qui les avait découverts dans un vieux silo, les vendait au poids. La correspondance originale que Peiresc entretenait avec tous les savans de son temps, correspondance précieuse dont depuis plus d'un siècle on a déploré la perte dans vingt ouvrages divers, et qu'on prétendait avoir été transformée en papillotes par une nièce du célèbre magistrat d'Aix, se trouve depuis longues années à la Bibliothèque royale de Paris, où tout le monde peut la voir! De tels faits sont bien propres à soutenir le zèle des personnes qui ne désespèrent pas de découvrir des manuscrits importans égarés dans ces derniers siècles.

Le hasard parfois se charge de révélations inattendues. Nous avions, comme tant d'autres, fait d'inutiles tentatives pour retrouver dans les grands dépôts littéraires de la France et de l'Italie quelques-uns des manuscrits inédits de Fermat; nous savions qu'à la bibliothèque de Toulouse on ne conserve qu'une note écrite par Fermat en tête d'un exemplaire des *Dialogues* de Galilée, et nous n'avions guère l'espoir de faire quelque intéressante trouvaille à cet égard, lorsqu'il y a six ans un libraire parisien, M. Cretaine, nous communiqua une note informe qu'il avait reçue de la province, et dans laquelle se trouvait l'indication de plusieurs manuscrits qui étaient à vendre chez un bouquiniste de Metz. Les premiers mots sur lesquels s'arrêtèrent nos yeux furent ceux-ci : *Manuscrits inédits de Fermat!* On pense bien que nous ne perdîmes pas de temps. Grace à l'obligeante intervention d'un professeur distingué de l'école de Metz, M. Didion, vingt lettres scientifiques inédites de Fermat, et huit opuscules mathématiques également inédits de ce grand géomètre, se trouvèrent bientôt en notre possession. On comprendra toute l'importance de cette découverte lorsqu'on saura que ces écrits pourront augmenter de deux tiers environ les travaux de Fermat contenus dans les *Opera varia*.

Nous ajouterons en passant que ces manuscrits ont appartenu à Arbogast, ancien membre de la convention nationale et savant géomètre, qui avait copié de sa main plusieurs lettres de Fermat à Mersenne qu'il paraît avoir trouvées, du temps de la révolution, dans la

bibliothèque du comité de l'instruction publique. Ces copies sont d'autant plus précieuses que les originaux ont disparu depuis lors. Au reste, Arbogast avait réuni d'autres manuscrits de Fermat; il possédait quelques originaux et une copie fort ancienne des lettres de Fermat à Mersenne. Les manuscrits que nous avons achetés à Metz, et qui provenaient tous de la même source, se composent d'une quarantaine de volumes fort précieux. On y trouve beaucoup de lettres inédites de Descartes, de Moivre, des Bernoulli, de l'Hospital, d'Euler, de d'Alembert et d'autres géomètres célèbres. Arbogast avait eu soin d'écrire sur la couverture de chaque volume le titre de l'ouvrage qu'il renfermait et le nom de l'auteur; mais malgré une telle précaution, tous ces manuscrits, qui de la bibliothèque d'Arbogast avaient passé dans celle de M. Français, ont failli périr après la mort de celui-ci. En effet, sa bibliothèque ayant été mise en vente, plusieurs savans se sont empressés de l'explorer et d'y choisir les ouvrages qui leur convenaient; mais croira-t-on que, dans cette ville de Metz, peuplée d'anciens élèves de l'École Polytechnique, visitée tous les ans par des examinateurs qui ont acheté des livres de mathématiques à la bibliothèque de M. Français, personne ne se soit arrêté à ce titre écrit en grosses lettres : *Manuscrits inédits de Fermat?* Après une longue attente, ces manuscrits devinrent, comme nous l'avons dit, la propriété d'un bouquiniste qui nous les revendit à peu près au prix du papier.

Ce n'est pas seulement dans la collection d'Arbogast que l'on peut trouver des écrits inédits de Fermat. Des recherches persévérantes que nous avons faites à la Bibliothèque royale de Paris, et que les conservateurs de ce grand établissement ont favorisées avec une extrême obligeance, nous ont conduit à retrouver quelques fragmens inédits de Fermat, et plusieurs anciennes copies fort correctes d'écrits dont on n'a donné qu'une édition fautive. Il existe d'ailleurs entre les mains de quelques amateurs distingués des lettres inédites de Fermat, que M. de Salvandy, qui ne néglige rien pour que la loi relative à l'édition des œuvres de Fermat reçoive une prompte exécution, s'efforce de rassembler avec le zèle le plus louable. Nous-même nous avons trouvé quelques lettres de Fermat et de son fils dans la correspondance inédite d'Huet, dont nous avons fait l'acquisition il y a quelque temps, et qui contient plus de trois mille lettres autographes des plus illustres personnages du XVIIe siècle. Quoique, jusqu'à présent, on ne connaisse dans le Languedoc aucun écrit mathématique de Fermat, cependant les découvertes inattendues qui ont été faites

à Beaumont permettent d'espérer qu'avec de la persévérance on parviendra à de nouveaux résultats, et nous pensons que M. Toupiac, notaire à Beaumont, que M. de Crazannes, sous-préfet de Castel-Sarrazin, que M. Molins, professeur à la faculté des sciences de Toulouse, qui se sont livrés déjà avec fruit à d'actives recherches à ce sujet, redoubleront d'efforts. Il serait bien à désirer que l'on pût recouvrer quelques débris du moins de cette correspondance que Fermat entretenait avec tous les savans de l'Europe, ainsi que les manuscrits inédits de Viete, dont une lettre de Fermat, qui n'a jamais été publiée, nous fait savoir qu'il était dépositaire. Examinées avec persévérance, les archives du parlement de Toulouse peuvent fournir des renseignemens précieux sur la vie de Fermat, et peut-être obtiendra-t-on des résultats encore plus intéressans en suivant patiemment la descendance de Fermat, et en fouillant dans les archives particulières de ses héritiers, intéressés plus que personne à la gloire de ce grand géomètre.

Des recherches de cette nature ne doivent pas seulement embrasser la France : il faut les étendre à toute l'Europe. Une communication que nous avons reçue à ce sujet par M. Gar, savant distingué qui a exploré avec tant de fruit les bibliothèques de Vienne, et qui a fait paraître récemment à Florence, dans les *Archives historiques*, un si excellent catalogue des manuscrits de la collection Foscarini, nous a donné l'espoir fondé de retrouver en Allemagne un nombre considérable de lettres inédites de Fermat. Il est à présumer aussi que les manuscrits d'Huyghens, avec lequel Fermat était en correspondance, qui se conservent à la bibliothèque de La Haye, contiennent d'autres écrits inédits de l'illustre magistrat de Toulouse. Nous espérons que M. Uylenbroeck, savant physicien qui a tiré de ces manuscrits deux volumes de pièces intéressantes de Leibnitz, d'Huyghens, de L'Hospital, et qui a publié une espèce de commentaire d'Huyghens sur un écrit de Fermat, voudra bien nous éclairer sur ce point. Enfin, nous pensons qu'il existe probablement encore en Italie des lettres de Fermat à Torricelli ou à Castelli, et peut-être aussi quelques-uns des ouvrages manuscrits que ce grand géomètre, on le sait par ses lettres, aimait à adresser aux savans italiens.

On le voit, les sources où il faut puiser pour former une collection complète des œuvres de Fermat sont nombreuses, et l'on peut être assuré que l'édition qui se prépare répondra, par le nombre et l'importance des pièces qu'elle contiendra, au vœu du pays. Les *Œuvres diverses* (*Opera varia*) de Fermat, le *Commercium epistolicum* de

Wallis, les *Lettres de Descartes*, les *Œuvres de Pascal* et les manuscrits inédits rassemblés par Arbogast doivent en fournir les élémens principaux, non compris tout ce que pourront faire découvrir les recherches qui se font actuellement dans différens pays. La correspondance épistolaire, toujours si intéressante lorsqu'il s'agit d'un homme supérieur, deviendra probablement ici la partie principale, puisqu'ordinairement Fermat communiquait par lettres ses travaux, sans les rédiger et sans même en garder de copie. A ses lettres, il faudra, autant que cela sera possible, joindre les réponses, qui, surtout dans une correspondance dont il ne nous reste que des fragmens, suppléent parfois aux lettres qui manquent, et font mieux connaître l'ensemble. D'ailleurs, dans les discussions fréquentes que Fermat soutint avec Descartes, avec Pascal et avec d'autres savans, si l'on n'avait pas toutes les pièces de la polémique, il serait impossible de bien comprendre la question. Ce mode de publication a déjà été suivi par les éditeurs des œuvres de Descartes et de Galilée, et même pour les *Opera varia* de Fermat.

Dans l'*exposé des motifs* du projet de loi relatif à la publication des *Œuvres complètes* de Fermat, M. Villemain avait fait allusion aux différentes sources auxquelles il fallait puiser, afin que l'édition projetée répondît au vœu des savans. Le rapporteur de la commission nommée par la chambre pour examiner ce projet de loi paraît, chose étrange! n'avoir pas eu connaissance de cet exposé de motifs; car, tout en concluant en faveur de l'adoption, il a raisonné comme si l'on ne connaissait d'autres écrits imprimés de Fermat que les *Opera varia* et les notes marginales sur l'ouvrage de Diophante (1). De la publication faite par Wallis, des lettres et des opuscules publiés dans la correspondance de Descartes, de ce que Bossut a inséré dans son édition des œuvres de Pascal, le rapport n'en dit pas un mot. Bien plus, on y propose de supprimer des lettres *en assez grand nombre* déjà publiées dans les *Opera varia*, et plusieurs articles relatifs aux recherches que Fermat avait faites sur certaines parties de l'analyse indéterminée. Passant au Diophante, le rapporteur demande qu'on ne le réimprime pas, d'abord, dit-il, parce que les éditions qui existent de cet ouvrage sont *bien suffisantes pour les érudits*, et ensuite parce que, à son avis,

(1) Après avoir mentionné les *Opera varia* de Fermat, le rapporteur dit : « Tel « est l'ouvrage, devenu aujourd'hui assez rare, que M. le ministre de l'instruction « publique, dans des vues dont les sciences doivent être reconnaissantes, désire « faire réimprimer aux frais de l'état. »

ce serait une faute d'appeler trop vivement l'attention du public vers l'analyse indéterminée. D'ailleurs, ajoute-t-il, doit-on, « à raison de « quelques lignes de Fermat, réimprimer le Diophante tout entier? » Quant aux manuscrits inédits rassemblés par Arbogast, le rapporteur, qui ne les a jamais vus, déclare qu'ils n'offrent pas un grand intérêt, et qu'en tout cas ils ne fourniraient qu'un petit nombre de pages à la nouvelle édition. Ayant ainsi amoindri en étendue et en importance les œuvres de Fermat, l'honorable rapporteur arrive à cette conclusion, qu'il ne resterait pas la matière des deux volumes projetés par M. Villemain, et il demande que cette édition soit complétée par les écrits d'autres savans français, parmi lesquels il cite Viete et Descartes, au sujet de l'application de l'algèbre à la géométrie, Pascal et Roberval, en ce qui concerne quelques-uns de leurs travaux mathématiques et la presse hydraulique, et enfin Papin, pour ses conceptions de la machine et des bateaux à vapeur.

Assurément, si le gouvernement formait le projet de réimprimer les écrits les plus importans des géomètres français, nous applaudirions à cette mesure, surtout si elle s'appliquait à des ouvrages dont la rareté est égale au mérite, et non pas, par exemple, aux travaux mathématiques de Pascal et de Descartes, qui ont été réimprimés récemment et que l'on peut se procurer partout à bas prix; mais accoler d'autres ouvrages aux écrits de Fermat, ce serait déclarer en quelque sorte que ceux-ci ne méritent pas d'occuper seuls le public, et atténuer la portée d'une grande manifestation nationale. Du reste, nous pensons que l'on ne s'est formé une juste idée ni des écrits de Fermat, ni de ceux qu'on voudrait y joindre. Si l'on adoptait les idées émises dans le rapport, il est fort à craindre que, tout en donnant une édition incomplète des œuvres de Fermat, on ne dépassât de beaucoup les limites de deux volumes. D'ailleurs, quelle relation y a-t-il entre la machine à vapeur et les travaux mathématiques de Fermat? On dirait, Dieu nous pardonne, que l'honorable rapporteur de la chambre des députés, plus familiarisé avec les instrumens d'astronomie et d'optique qu'avec les matières qui formaient l'objet habituel des méditations scientifiques de Fermat, non-seulement n'a pas saisi les indications de M. Villemain relativement aux divers recueils qui contiennent les écrits de Fermat, mais que même il n'a ouvert le Diophante avec les notes de Fermat et les *Opera varia* qu'à cette occasion, et fort à la hâte. En effet, après avoir assuré qu'il en a *fait le calcul*, il déclare que les notes de Fermat sur l'ouvrage de Diophante forment en somme l'équivalent de *dix à douze pages*, qu'il réduit

plus loin à *quelques lignes*. Or, nous avons déjà vu que ce volume commence par un abrégé de *trente-six pages in-folio* des travaux mathématiques adressés à Billy par Fermat. Cet important abrégé doit nécessairement être inséré dans la nouvelle édition; il avait complètement échappé au savant rapporteur. Nous ne pensons pas qu'il faille rien retrancher des œuvres de Fermat. On sait que, rareté à part, les anciennes éditions ne sont complètement remplacées par les réimpressions qu'à la condition que celles-ci reproduisent au moins tout ce que les autres contiennent. Si l'on retranchait la moindre partie des œuvres de Fermat, on verrait bientôt l'ancienne édition recherchée avec avidité et placée invariablement dans les bibliothèques à côté de la nouvelle. D'ailleurs, qui oserait, avec le rapporteur, déclarer *inutiles* certaines questions que Fermat jugea dignes d'occuper son esprit? Quant au Diophante, qu'on semble rejeter si lestement aujourd'hui par le double motif que cet ouvrage n'est pas assez rare, et qu'il ne faut pas trop encourager l'étude de la théorie des nombres, il suffit de faire remarquer que Lagrange, dont l'autorité ne sera contestée par personne, avait voulu réimprimer cet ouvrage qu'il déclarait *très rare* il y a long-temps, et dont à plusieurs reprises il a manifesté le vœu qu'on fît une nouvelle édition. Ce livre est si peu commun, que dans ce moment-ci le gouvernement en fait rechercher vainement un exemplaire chez tous les libraires de Paris. S'il est d'ailleurs dangereux d'exciter les jeunes géomètres à diriger leurs efforts vers la théorie des nombres, on ne doit pas seulement omettre l'ouvrage de Diophante, il faut supprimer aussi les notes de Fermat et interdire désormais à l'Institut de proposer pour sujet du grand prix de mathématiques des questions tirées de cette théorie (1).

Disons-le nettement, si, pour la nouvelle édition des œuvres de Fermat, on avait dû suivre les idées émises par le rapporteur de la chambre des députés (2), nous pensons que le gouvernement eût été

(1) Le savant rapporteur donne, dans son travail, des preuves répétées de son excessive aversion pour la *théorie des nombres*. Parlant des *Opera varia*, imprimées en 1679, il dit qu'elles parurent *quinze années* après la mort de Fermat (qui cessa de vivre en 1665), et dans ce rapport, qui est de 1843, il ajoute que ces mêmes *Opera varia* ont été publiées *il y a cent soixante-cinq ans!*

(2) Nous n'avons examiné ici que ce qui est relatif à l'exécution de la loi. S'il avait fallu se livrer à une discussion détaillée de tout le rapport, les remarques critiques eussent pu devenir trop nombreuses. Qui voudrait croire, par exemple, avec l'honorable député, que Fermat imagina peut-être : « que personne après sa mort « ne s'occuperait plus de la méthode des *maxima* et des *minima*, des propriétés « des nombres et du calcul des probabilités? »

contraint d'y renoncer, car elle serait devenue inexécutable. Heureusement la chambre des pairs a mieux compris ce qu'il fallait faire pour la gloire de Fermat, et la commission, par l'organe de M. de Laplace, a déclaré qu'elle n'approuvait pas cet assemblage d'écrits divers qui, par leur réunion, auraient affaibli l'hommage qu'on voulait rendre à la mémoire de ce grand géomètre (1). Caractérisant sans phrases et très convenablement les travaux et le génie de Fermat, le nouveau rapporteur a fait justice des idées aventureuses que contenait le premier rapport, et, dans une loi destinée à exalter la gloire de Fermat, il s'est bien gardé de jeter quelque défaveur sur une branche des mathématiques que ce grand géomètre avait cultivée avec passion. Il a parfaitement compris que les sciences se tiennent, que le progrès de l'une est intimement lié à l'avancement de toutes les autres, et que, sous prétexte de favoriser les progrès de la mécanique céleste ou de l'acoustique, parler avec une sorte de dédain de l'analyse indéterminée dont des hommes tels que Fermat, Euler, Lagrange, s'occupèrent toute leur vie, et qui est cultivée actuellement en France et en Allemagne par les plus illustres géomètres, c'était, en réalité, s'opposer aux progrès des mathématiques. M. de Laplace a puisé des idées plus élevées dans les écrits de son illustre père, qui connaissait véritablement la mécanique céleste et la théorie mathématique du son, et qui, bien que ses succès le portassent de préférence vers les applications, disait, il y a cinquante ans aux élèves de la première École Normale, à propos de Fermat :

« Ce grand géomètre avait promis de publier les démonstrations de « ces derniers théorèmes, mais elles ont été perdues à sa mort; ces « théorèmes sont restés comme autant de monumens qui, par la dif- « ficulté d'y parvenir, attestent la profondeur de son génie. Il est fort « remarquable que les grandes découvertes dont l'analyse s'est en- « richie dans ce siècle aient peu influé sur la théorie des nombres. « Au reste, ces recherches ne sont jusqu'ici que de pure curiosité, et « je ne conseille de s'y livrer qu'à ceux qui en ont le loisir. Cependant « il est bon de les suivre, elles fournissent d'excellens modèles dans « l'art de raisonner; d'ailleurs, on en fera un jour, peut-être, des ap- « plications importantes. Tout se tient dans la chaîne des vérités, et

(1) Parlant au nom de la commission chargée par la chambre des pairs d'examiner ce projet de loi, M. de Laplace disait que cette commission s'associerait au vœu exprimé par le rapporteur de la chambre des députés, « si elle ne craignait pas que « des adjonctions trop étrangères aux recherches du géomètre ne fissent perdre à « la réimpression de ses œuvres son véritable caractère, qui doit rester un hommage « pur à son génie. »

« quelquefois un seul phénomène a suffi pour faire passer les plus « inutiles en apparence de notre entendement dans la nature. Rien « ne semblait plus futile que les spéculations des anciens géomètres « sur les courbes qu'engendre la section de la surface des cônes par « un plan : après deux mille ans, elles ont fait découvrir à Kepler les « lois générales du système planétaire dont les différens corps se « meuvent dans ces courbes. »

Quelques années plus tard, Laplace, faisant réimprimer ce passage, y ajoutait cette note :

« Depuis la première publication de ces leçons, M. Gauss, célèbre « géomètre, a réalisé cette prédiction, et, par une application extrê- « mement ingénieuse de la théorie des nombres, il est parvenu à des « résultats étonnans, entièrement nouveaux, sur la résolution des « équations et sur l'inscription des polygones réguliers dans le « cercle. »

Au lieu donc de faire des vœux pour que les jeunes géomètres négligent la théorie des nombres, espérons que cette nouvelle édition des œuvres de Fermat ranimera leur zèle, et les portera, par un si grand exemple, à cultiver avec une égale ardeur et avec un succès croissant les diverses branches de l'analyse mathématique. Une introduction historique, où l'on exposerait rapidement tout ce que la France a fait pour le progrès des sciences depuis les temps les plus reculés jusqu'au moment de la mort de Fermat, et quelques notes destinées à faciliter la lecture des écrits que l'on doit imprimer, semblent un complément indispensable de cette publication. Il serait à propos de reproduire à cette occasion le portrait de Fermat gravé dans les *Opera varia*, afin que désormais toute la France pût connaître cette belle tête d'un homme aussi digne par son génie que par ses qualités morales de servir d'exemple à la postérité. Nous désirons vivement, sans pourtant l'espérer, que la personne chargée par le gouvernement de diriger l'édition des œuvres de Fermat ne reste pas trop au-dessous de la tâche qui lui est imposée.

G. Libri.

DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.

FRÉDÉRIC RÜCKERT.

SECONDE PARTIE.[1]

C'est de Rückert qu'on pourra dire à bon droit quelque jour cette parole que nous retrouvons si souvent dans le panégyrique des grands princes, à savoir qu'il eut un cœur pour tous les cœurs, un esprit pour tous les esprits. Sagace, industrieux, souple à l'excès, il s'insinue au milieu d'un peuple, l'observe, et va surprendre en un clin d'œil sa physionomie, sa nationalité lyrique. En pareil cas, rien ne lui coûte : il se fera Chinois pour nous initier, par son poème de *Schiking*, au bizarre génie de ce monde vieilli dans l'enfance. Ensuite, l'histoire de *Nala et Damajanti* lui fournira le prétexte de s'attarder au sein de la civilisation hindoue, et de rimer pour nos oreilles européennes une des plus touchantes inspirations de la muse sanscrite. Et

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 avril.

nous le verrons enfin, avec Nisami, Hafiz et toute la bande érotique, fredonner le *minnelied* persan et s'enivrer de l'extase de Dieu dans la coupe écumante de Dschelaleddin. C'est à ce point de son pèlerinage que nous le prendrons, lorsque, à son retour du fleuve Jaune, à sa descente de l'Himalaya, Rückert aborde le plus fougueux représentant du panthéisme oriental, celui que nous appellerions volontiers le Spinosa derviche.

« Aussi long-temps que le soleil n'a point déchiré le crêpe de la nuit, les oiseaux du jour demeurent inquiets. L'œil du soleil éveille les tulipes; maintenant, ô mon cœur, l'instant est venu pour toi de t'épanouir. Le glaive du soleil verse en gouttes de rosée sur le sein de l'aurore le sang de la nuit qu'il a vaincue. La lumière vient d'Orient, et moi je suis à l'Occident, espèce de montagne sur la cime de laquelle le rayon se brise; je suis la pâle lune du soleil de beauté. N'importe, regardez au-delà de moi; regardez le soleil en face. Dschelaleddin s'appelle en Orient la lumière; ma poésie vous en montre le reflet. »

Ainsi débutent les *Gazelles*. C'est au plus grand, au plus exalté des poètes mystiques persans, à Mewlana Dschelaleddin Rumi que s'adresse Rückert. Tout à l'heure, dans les *Œstlichen Rosen*, nous verrons notre Allemand saisir l'autre point de vue de la poésie orientale, le côté sensuel, voluptueux, badin, que le viveur Hafiz chansonne de si joyeuse humeur en vidant son verre. En attendant, c'est à l'ascétisme qu'il en veut, à la contemplation effrénée d'un pontife du soleil ivre de son Dieu; l'ivresse, s'il y en a, sera divine et point terrestre. En mettant le pied sur le sol oriental, Rückert devait son premier hommage au coryphée splendide du panthéisme indien, quitte à se dédommage ensuite de tant d'énervantes extases à la coupe de l'amour et du printemps. Partout Dante passe avant Pétrarque. Quant à l'étendue de ce mysticisme du poète persan dont Rückert essaie de reproduire l'enthousiasme passionné, elle est sans bornes : qu'on se figure l'angoisse de l'infini, l'avide soif de l'être, un besoin furieux de se plonger en lui, de s'y abîmer, et d'aller, comme ce papillon qu'une flamme attire, s'absorber dans l'océan de la lumière universelle. Bienheureuses les ames qui sont restées au jardin de la patrie! La vie de l'homme est un exil plein de misère et de néant, un passage où il ne recueille que l'erreur sur son origine et sa destination; aussi l'ame bannie en ce monde de réalité, prisonnière dans les liens du corps, n'aspire-t-elle qu'à briser ses entraves. L'élu de Dieu met sa vie dans cette aspiration qui forme avec l'absorption dans l'être le thème ordinaire de cet illuminisme poétique, thème reproduit d'ailleurs sur tous les tons. Le

pèlerin couché dans la poussière appelle de ses vœux l'heure de la transfiguration; mais avant qu'elle sonne pour lui, cette heure tant souhaitée, il faut que l'ame céleste ait triomphé dans cette lutte à mort qu'elle livre à l'ame terrestre. De là une initiation continuelle à la vie pure, une inspiration empruntant ses argumens à l'image, au symbole, et ramenant par toute sorte d'allusions la pensée édifiante.

« Cette épée dont la lame et la pointe sortent pures des mains du forgeron, veille à ce qu'elle ne se rouille point dans un impur fourreau. Cet or qui, dans les coffres-forts de l'avarice, sert aux projets des esprits ténébreux, est au trône de notre EMPEREUR un ornement sublime. Quand le nuage des cieux répand des ondées, tous les arbres se désaltèrent. Le pommier porte des fruits, et le saule un feuillage grisâtre. Vois, ce jonc reste creux, et cet autre est enflé de sucre : tous deux cependant ont bu au même étang. Deux bêtes ont tondu le même pâturage; le cœur de l'une sécrète le musc, celui de l'autre le fiel. Deux vers de différentes espèces ont mangé de la feuille à l'arbre : l'un donne un fil stérile, l'autre file de la soie. L'abeille et le serpent ont sucé la même fleur, et du suc nourricier celle-là fait un baume pour soulager la souffrance, celui-ci un poison pour l'aviver. Tel voit la lumière du ciel, et ses propres ténèbres s'en augmentent; tel autre, pareil à la rose, s'en enveloppe amoureusement. O toi, sois à ton tour un vase de cristal, et transforme en pure essence tout ce que tu recueilleras dans les riches pâturages de Dieu. »

Qui ne sait point secouer l'impureté ne contemplera jamais Dieu dans sa gloire, et celui-là seul sera maître du monde qui sait renoncer au monde.

« L'amour cria de la porte du ciel : Qui donc ose d'en bas regarder vers Dieu? — C'est nous qui regardons vers Dieu, répondit à l'amour un chœur de prêtres. L'amour cria : Comment pouvez-vous regarder? devant vos yeux s'étend un voile, un voile tissé de haine et de cupidité, à travers lequel la lumière ne pénètre pas. Devant votre regard troublé, la face du soleil se voile, la Grace qui trône au-dessus des nuages ferme l'oreille à votre clameur sourde, et les invocations de votre prière ne seront point exaucées. Oh ! dépouillez, avant de regarder vers le ciel, dépouillez les ténèbres terrestres; en place de la cupidité et de la haine, prenez l'amour dans votre cœur, et vous pourrez ensuite lever vos yeux vers la Divinité. »

L'amour embrase l'élu de Dieu; il est sa foi, sa vertu, son trésor; il est la source de sa morale et de son ascétisme. L'homme tend à se rapprocher le plus possible de la Divinité, et pour cela il faut qu'il aime, qu'il aime en petit comme Dieu aime en grand. L'immortel Sultan a fait de l'amour l'ame des univers, et quant à lui, il est par-

tout, dans le fétu de paille comme dans l'astre flamboyant qui verse la lumière à flots d'or.

« Je suis le grain de poussière, et je suis le disque du soleil; je suis le rayon de l'aube et le bruit du soir, le murmure dans la feuillée et la rumeur des vagues; je suis le mât, le gouvernail, le pilote et le navire; je suis le banc de corail où l'on échoue; je suis ensemble l'oiseleur, le filet et l'oiseau; je suis l'image et le miroir, le bruit et l'écho; je suis l'arbre de vie et l'hôte qui s'y perche, le silence, la pensée, la langue et le son; je suis le souffle de la flûte, je suis l'esprit de l'homme, je suis l'étincelle dans le caillou, le rayon d'or dans le métal; je suis la vigne, le pressoir, le marc et l'ivresse, l'échanson et le buveur, et la coupe de cristal; je suis la bougie et le papillon dont le vol l'enveloppe; je suis la rosée et le rossignol qu'elle enivre; je suis le médecin, le malade, le poison et le contrepoison, le doux et l'amer, le miel et le fiel, la guerre, la paix, le champ de bataille, la victoire, la forteresse et le défenseur, l'assiégeant et le rempart; je suis la chaîne des êtres, l'anneau des mondes, l'échelle de la création, la montée et l'abîme; je suis ce qui est et n'est pas; je suis, ô toi qui le sais, Dschelaleddin, oh! dis-le, je suis l'ame du tout. »

Je ne sais, mais cette façon tout orientale qu'affecte Rückert de rappeler Dschelaleddin au dernier vers me semble augmenter encore le mystérieux du poème. On dirait un autre Alighieri suivant un autre Virgile et s'arrêtant à chaque pas pour invoquer le guide inspiré, le *maestro* divin qui l'entraîne loin des sentiers terrestres. Écoutons maintenant le cri du poète :

« Tu es la source universelle des jouissances, ton miel donne à la vie sa douceur; mon sein regorge de pierreries, oh! laisse-moi les répandre à tes pieds! Les ames éprises d'amour vont à ton océan comme des fleuves. Tu es le soleil des pensées; tes baisers sont les fleurs du printemps. L'amour devant toi pâlit d'amour, la lune s'épanche en torrens de larmes; tu es la rose, et les soupirs du cœur sont pour toi les saluts du rossignol. Hélas! mon *moi* s'est-il donc rendu si coupable que mon amour ne puisse racheter le mal? O perle de la conque des univers! l'écorce extérieure me répugne. O vin pur de la vie dans la coupe de la mort, que ton parfum aujourd'hui me ranime!

« Je suis la vigne, oh! viens, et sois l'ormeau autour duquel s'enlacent mes festons. Je suis le lierre, sois mon appui, ô cèdre! afin que je ne tombe pas tristement sur le sol humide. Je suis l'oiseau, viens et sois mon aile, afin que je m'élève vers ton ciel; le coursier, viens et sois mes éperons, afin que je tende au but de ta carrière. Je suis la couche où l'on sème les roses, sois ma rose, afin que de mon suc je n'alimente pas la mauvaise herbe. Je suis l'orient, lève-toi dans mon sein, ô soleil! Que ta clarté dissipe en montant ces voiles de brouillards. Je suis la nuit, sois mon diadème d'étoiles, afin que, dans les ténèbres, je ne m'épouvante pas moi-même. »

Ce n'est partout que semblable délire; de strophe en strophe, de gazelle en gazelle, le fleuve écumant s'accroît. On ne se figure point un tel luxe de métaphores, un tel débordement d'images empruntées à tous les règnes de la nature. Il y a d'âpres harmonies, de sauvages musiques dans ces vers où le souffle oriental de la Bible se retrouve en maint endroit. Je citerai dans le nombre la pièce qui commence ainsi :

« L'éternel échanson, qui verse la source de l'étang aux sables du désert, pousse les nuages aux campagnes du ciel comme un troupeau de dromadaires. Écoutez les timbales de son tonnerre... »

Écoutons en effet le Dieu-mage épancher les torrens de son amour :

« O vous tous dans la poitrine de qui je bats, j'aime, j'aime sans fin! O vous dans le sang de qui je brûle, j'aime sans fin! Le monde n'était pas encore, Adam non plus, que moi j'étais déjà; le temps n'était point, que j'étais cependant, j'aime sans fin! Lorsque s'épanouit la première rose de la création, ce fut moi qui lui soufflai son haleine, j'aime sans fin! Sept fois j'ai changé d'image à chaque jour de la semaine de la création, j'aime sans fin! J'étais dans le jardin avec le couple, et lorsque le serpent s'y glissa, j'y étais, j'aime sans fin! Lorsque Pharaon s'engloutit dans la mer Rouge, c'était moi qui tenais élevées les mains de Moïse, j'aime sans fin! Avec Noé dans l'arche, avec Joseph dans la citerne, au ciel avec Hénoch, j'aime sans fin! Lorsque Mahomet monta vers les régions du firmament, il me trouva dans le septième ciel, j'aime sans fin! Chérubins qui supportez mon trône, élevez-le toujours plus haut, j'aime sans fin! Je suis sévère au muphti, hostile aux prêtres en qui j'ai flairé l'injustice, j'aime sans fin! »

Et le poète, ivre de Dieu comme Spinosa ou Novalis, reprend en s'écriant :

« L'orient parle de ta gloire à l'occident, la rose s'entretient de ta magnificence avec l'aurore du printemps, la voix des cieux te proclame et l'écho de la terre aussi! toi! toi! ce que la langue annonce en énigmes; et toi! ce que l'amour pense tout haut...

« Viens, ô printemps de mon ame! renouveler les mondes, renouveler la lumière au firmament et l'éclat de la terre! *Viens attacher l'escarboucle du soleil au bleu turban de l'air, et jeter le vert caftan sur le dos des prairies.* »

Nous voudrions continuer nos citations, et pouvoir donner tout le recueil; reste à savoir si le lecteur serait de notre avis. Il y a dans les fréquentations d'un poète aimé qui doivent naturellement accompagner toute étude du genre de celles que nous poursuivons ici; il y a,

disons-nous, d'irrésistibles enchantemens que les esprits délicats et fins peuvent seuls s'expliquer. Peut-être n'est-ce au fond que la conscience de lutter contre l'impossible qui vous soutient. On se récrie volontiers sur l'enthousiasme (c'est la manie que je devrais dire), mettons sur la manie d'enthousiasme de certaines intelligences éprises des beautés d'une littérature étrangère, et qui s'en vont chercher bien loin, pour nous les rapporter d'un air de triomphe, des choses cent fois moins dignes d'être admirées que celles qu'on a sous la main; mais, dans ce compte, on ne fait point la part des beautés intraduisibles, des beautés qu'on sent et ne peut rendre. Dans cette strophe qui, même après tant d'efforts de notre part, va sembler à bon droit au lecteur d'une valeur beaucoup moindre que telle autre de Lamartine ou de Victor Hugo, qu'il a vue en son lieu et place, et dûment investie des graces natives; dans cette strophe, nous avons aperçu, nous, des tourbillons d'atômes lumineux, et ce mot de la traduction, si froid et si décoloré, a dans l'original des jets de phosphore et des chatoiemens d'émeraude. Aussi faut-il se garder d'admirer après avoir cité. Qui vous dit, en effet, que de cette fleur exotique, transplantée par vous avec zèle et recueillement, toute la senteur vive, tout l'arôme ne vous est point resté aux doigts?

Passons au *Jardin des Roses orientales*. Ici, comme nous l'avons remarqué, le ton change. A l'hymne effréné du panthéisme succède le refrain moqueur, la chanson à boire que rien n'effarouche; et nous avons à la place des apostrophes délirantes du sofi abîmé dans la contemplation d'Allah, nous avons l'ivresse plus humaine du musulman qui déguste à loisir les jouissances terrestres, et le crâne aviné, son turban sur l'oreille, volontiers se gausse du prophète en clignant de l'œil à quelque bel adulte de seize ans rose et frais dont la main lui verse à flots écumans les rubis de la treille. Assez long-temps le poète a puisé aux sources dévorantes de l'ascétisme et du renoncement; à d'autres chansons maintenant : que les roses de Schiraz s'effeuillent dans le cristal empourpré du sang défendu et deux fois précieux de la vigne, que le printemps souffle sur les bosquets son haleine trempée des émanations du paradis, et que Bulbul, caché sous les buissons, égrène, au clair de lune, sur les couples amoureux, les perles sonores de son gosier! Le livre des *Roses orientales* est là comme un retour à la vie, à ses plaisirs, à ses fêtes; comme une mélodieuse litanie; le printemps, la jeunesse, les joies, l'amour et le vin, reviennent à chaque verset. « Je voudrais courir ivre les rues, dit quelque part Rückert, ne m'arrêter que là où les verres tintent, et me poussant au milieu de la fête, chanter, selon que l'esprit d'Hafiz

m'inspire, chanter le printemps, la jeunesse, les roses, le vin et l'amour.» Or, ce passage entier s'applique aux *Roses orientales*. Si Goethe, qui, lui de même, avait accompli le pèlerinage, quoique de façon tout épisodique, si Goethe n'eût prévenu Rückert en mettant sous l'invocation de l'Anacréon persan une des douze parties du *Divan*, le recueil des *Roses orientales* aurait pu à merveille s'intituler le livre d'Hafiz, en opposition au recueil des *Gazelles*, lequel se fût appelé non moins naturellement le livre de Dschelaleddin. Ces noms propres, en effet, caractérisent mieux qu'aucun titre pittoresque les deux tendances de la poésie persane. D'un côté l'extase, de l'autre l'ivresse, comme si sur cette terre de feu, il n'y avait d'inspiration que pour la démence. Ivresse de Dieu ou du vin, peu importe, pourvu que le cerveau duquel jaillit la strophe embrasée ne se possède plus. En général, c'est ce mysticisme inhérent à la race elle-même, cet être intime et latent qui nous échappe à nous tous, poètes, dessinateurs et musiciens français, chaque fois qu'il nous prend fantaisie de nous occuper de l'Orient.

Je dis fantaisie, car, il faut bien l'avouer, nous n'aimons guère à choisir d'autre guide en ces excursions où le dilettantisme seul nous entraîne. Ouvrez *les Orientales* de Victor Hugo; voilà certes un beau livre, et dont personne, j'aime à le croire, ne contestera les splendides qualités lyriques. Comment nier cependant que la moindre gazelle de Goethe ou de Rückert vous en apprenne plus sur la physionomie originale et l'esprit de ce monde que tous les jeux de rime chatoyans, que tous les épanchemens descriptifs du chantre de *Sarah la Baigneuse* et du *Feu du ciel;* saphirs et diamans, si l'on veut; roses de Schiraz, tissus de Cachemyre, nous l'admettons volontiers? Un collier qu'une indolente main de sultane égrène dans l'albâtre sonore et transparent, un bouquet embaumé qu'on effeuille, des étoffes de soie et d'or qu'on déploie au soleil, tout cela certes vaut son prix. Mais que faites-vous du personnage principal, de l'ame humaine, qui prétend, elle aussi, jouer son rôle en votre drame, fût-il turc, indien ou persan, fût-il même chinois? Si maintenant, après avoir constaté le mal, nous en cherchons la cause, peut-être la trouverons-nous dans un certain système d'improvisation qui règne malheureusement chez nous, même dans les plus hautes sphères de la pensée.

A Dieu ne plaise que je veuille le moins du monde disputer ici au génie cette faculté de divination qu'il tient du ciel. Sans abdiquer, toutefois, ces forces vives de l'imagination qu'on appelle enthousiasme et spontanéité, ne saurait-on donner davantage à la méditation, à

l'étude, et faut-il dédaigner comme indignes de soi tant d'utiles ressources et de riches trésors que les muses silencieuses gardent en réserve pour les esprits qui les fréquentent? Telle occasion peut s'offrir où l'instinct si profond, si généreux qu'il soit, a besoin que la réflexion lui vienne en aide. Chez nous autres, je le répète, la précipitation gâte tout. Une idée conçue le matin est exécutée le soir même; le lendemain on l'imprime, on la publie avant qu'elle ait eu le temps de s'épurer à cette lumière critique dont tout penseur a le foyer. Quand des *Orientales* de Victor Hugo ma vue se reporte au *Divan* de Goethe, je ne puis m'empêcher d'admirer au plus haut degré ce sens critique dont je parle, et qui, je m'en aperçois alors, m'avait jusque-là trop peu frappé; j'en dirais autant de cette analyse subtile, de cette observation métaphysique qui creuse avant tout l'être moral, et loin de s'en tenir au phénomène extérieur, va chercher au fond des consciences le secret de la vie d'un peuple. Qu'on se donne seulement la peine de parcourir, dans la dernière édition des œuvres complètes de Goethe, le volumineux appendice annexé au *Divan*, et l'on verra quelles recherches, quels travaux d'exégèse et de critique ont servi de prélude à ce recueil léger, à ces poésies fugitives, comme on disait au temps du directoire. A des considérations sur la poésie des Hébreux, des Arabes et des anciens Perses succèdent des documens puisés aux sources authentiques; puis viennent des notices biographiques sur Ferdousi, Emveri, Nisami, Dschelaleddin-Rumi, Saadi, Hafiz, Dschami, les sept planètes de la pléiade orientale; études fortes et bien nourries que l'auteur de *Faust* termine par une ingénieuse remarque. « Si nous avons essayé de décrire en quelques chapitres les cinq siècles de la poésie et de la belle diction persane, observe-t-il au dernier paragraphe, qu'on nous le passe, et qu'on le prenne, pour parler à la manière de Quintilien, notre vieux maître, de la façon dont on prend un compte rond, sinon pour l'exactitude, du moins pour quelque chose d'approchant. » A mon sens, de pareils matériaux ne sauraient nuire, et je ne pense pas que la fantaisie ait jamais rien à perdre à les consulter d'abord, quitte à se donner plus tard libre carrière.

Ne vous est-il point arrivé, en passant, l'été, devant le laboratoire d'un chimiste, de voir des salles entières remplies de roses effeuillées? Bientôt, à l'action du feu, le monceau va diminuer et se fondre, et cette odorante pyramide qui embaumait le voisinage donnera pour dernier résultat un petit flacon d'essence. Tel est à peu près l'effet que produit sur moi cette poésie orientale du *Divan* de Goethe,

extrait substantiel, rare et suprême essence émanée à la flamme du génie de tout cet amas de notes et de documens. Je dirai la même chose de Rückert, orientaliste et poète, procédant à la fois de Goethe et de M. de Hammer, et qui pourrait traduire en prose ses modèles, s'il n'aimait mieux les imiter en vers.

Nous tous tant que nous sommes, la rage du pittoresque nous tue; peu soucieux de creuser le fond des consciences, il nous suffit d'interroger l'habit, et ce qui nous charme davantage, c'est la couleur. J'ai nommé là le grand cheval de bataille du romantisme. On remarquera que je ne parle pas seulement ici de la question littéraire. Tenez, ce musicien nouveau-venu, qu'on affecte aujourd'hui de proclamer un génie, qu'a-t-il vu en Orient, sinon des effets de soleil et de lune? Musicien d'une caravane illustre dont Victor Hugo serait le poète et Decamps le peintre, il s'en est tenu comme les autres à la couleur, au pittoresque. Je trouve bien dans cette ode-symphonie qui pompeusement s'intitule ode pour obéir à cet esprit de confusion auquel le premier poème qui paraîtra demain devra à son tour de s'appeler symphonie; je trouve bien dans cette ode-symphonie d'agréables motifs cousus à la file avec une industrie rare, des mélodies caractéristiques surprises sur les lieux et présentées de main de maître; mais de cette verve divine qui déborde, de ces rapports effervescens de l'être à l'infini, de tout ce panthéisme d'Atar et de Dschelaleddin, pas un mot, pas une note. Il semble pourtant que c'eût été le cas ou jamais; la musique, peu propre à certaines abstractions métaphysiques, se fût admirablement prêtée à rendre cet enthousiasme écumant, ces élans sublimes qui rentraient dans le ressort de l'hymne. Certes, si Mozart, dont on a osé prononcer le nom avec un peu de cette irrévérence qu'on affectait autrefois pour Racine, si Mozart eût entrepris le pèlerinage, il nous eût à coup sûr rapporté de la Mecque d'autres trésors que ceux-là, et le génie surhumain auquel s'est révélé, dans les quelques mesures de l'air monumental que chante Sarastro (1), toute la pompe mystérieuse du sanctuaire d'Isis aurait, je n'en doute pas, demandé au pays du prophète une plus haute et plus sévère inspiration. Ceci soit dit sans prétendre le moins du monde porter atteinte à la gloire un peu hâtive du chantre de la symphonie du *Désert*, musicien descriptif, poète coloriste, peintre à la manière de Decamps. Est-il besoin de rien ajouter maintenant pour qu'on voie quelle distance le sépare encore de Mozart, j'allais écrire de Raphaël?

(1) Au premier acte de *la Flûte enchantée*.

Il est cependant tel trait caractéristique de l'épicuréisme d'Hafiz dont nous pensons que le lecteur eût volontiers fait grace à Rückert. Avant lui, et dans le neuvième livre du *Divan* appelé le *Livre de l'échanson* (*das Schenkenbuch*), Goethe avait déjà insisté bien crûment pour des oreilles européennes sur un certain motif fort en honneur chez les érotiques persans. « Je ne pouvais omettre en pareille œuvre, écrit-il quelque part, cet amour effréné de l'ivresse particulier aux Orientaux, le vin ayant pour eux le charme du fruit défendu, non plus que leur tendresse pour la beauté de l'adulte en sa fleur de croissance, me réservant, bien entendu, de traiter ce dernier sentiment avec toute la pureté due à nos mœurs. » M. de Châteaubriand, ayant à s'expliquer sur les singuliers hommages rendus par Shakspeare à lord Southampton, met sur le compte de l'allégorie les deux sonnets qu'adresse le poète d'Élisabeth au jeune et galant gentilhomme transformé symboliquement en une maîtresse, s'il faut en croire l'auteur de l'*Essai sur la littérature anglaise* (1). Ce mysticisme de sentiment et cet abus de l'allégorie, si communs au XV[e] siècle, existent au plus haut degré chez les peuples de l'Orient, et, sans qu'on ait besoin de recourir à de honteuses convoitises, serviront peut-être à nous donner le mot de ces étranges rêves de leurs poètes. Je citerai pour preuve une simple histoire qui se trouve au *Jardin des Roses* de Saadi (2). « Dans mes jeunes années, dit le lyrique persan, il m'arriva de lier amitié constante et pure avec un garçon de mon rang. Son visage était pour mes yeux la région céleste où nous nous tournons dans la prière, comme vers un aimant, et sa compagnie fut pour moi ce que j'ai trouvé de plus cher dans l'existence. Je tiens que nul n'a vécu parmi les hommes (peut-être en serait-il autrement parmi les anges) qui aurait pu se mesurer avec lui pour la beauté, la droiture et l'honneur. Dans les jouissances d'une amitié semblable, je devais naturellement épuiser la coupe de ma tendresse; et maintenant qu'il est mort, je regarderais comme injuste de donner jamais mon amour à un autre. Par malheur, son pied s'engagea dans les lacs de la destinée, et il dut précipitam-

(1) « Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête : « Hélas! pauvre Yorick, je l'ai connu comme Horatio; c'était un compagnon joyeux et d'une imagination exquise... Là étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées ne sais combien de fois (*that I have kiss'd, I know not how oft*). » Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Écosse disait à Alain Chartier. » (Châteaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise*, t. I, p. 318.)

(2) Voir l'élégante traduction qu'en a donnée en allemand le docteur Philipp Wolff, Stuttgart, 1841.

ment descendre au tombeau. J'ai passé un bon temps sur sa pierre, assis et couché à le veiller, et j'ai chanté sur sa mort et notre séparation bien des hymnes de deuil, qui ne cesseront jamais de nous émouvoir, moi et tant d'autres. »

Cependant de pareils sentimens, si platonique et si épurée que soit la sphère où l'imagination les porte, ont quelque chose en soi qui répugne aux bienséances, et provoque le trait même injuste, témoin l'amer sarcasme de Heine contre Platen. On aura beau s'écrier : « Honni soit qui mal y pense; » jamais la Muse moderne, décente et puritaine, ne s'arrangera de ces fadeurs débitées par le poète au bel échanson dont le vin écumant brûle de baiser les lèvres de rubis.

Pour en finir avec *les Roses orientales*, dirons-nous maintenant qu'elles n'ont rien à nous apprendre sur la vie intime du poète que nous étudions? Ainsi qu'on a dû voir, il ne s'agit ici que d'une œuvre de pure fantaisie, que d'une de ces imitations brillantes et originales, comme les lyres à plusieurs cordes peuvent seules s'en permettre. Du reste, la digression n'aura pas été stérile, et désormais dans ses vers indigènes nous surprendrons plus d'un reflet du soleil d'Ispahan, plus d'une senteur persistante de ces roses glanées au jardin d'Hafiz et de Saadi. « Du peu de ces roses que j'avais rapportées dans mon sein est né le *Printemps d'Amour,* » écrit-il lui-même en un vers plein d'élégance. Or, il faut qu'on le sache, le *Printemps d'Amour* est le plus pur, le plus rare et le plus merveilleux diamant de son aigrette poétique.

Au recueil des *Roses orientales* succède dans les *Œuvres Choisies* un assemblage de pièces diverses dont les unes, par ce sentiment de la vie secrète des sources et des fleurs qu'elles respirent, par le naturalisme inséparable de l'inspiration de l'auteur, se rattachent aux chants de la première époque, tandis que les autres, d'un style plus calme et plus posé, d'une contemplation en quelque sorte plus critique, semblent préluder à l'avènement d'une période nouvelle. Après Simurg, l'oiseau mystique de la légende persane, voici encore l'alouette. Écoutons-la bien, car c'est peut-être un cri d'adieu qu'elle nous jette. Demain notre enthousiaste d'autrefois va pendre à cette porte de sa demeure, ouvrant sur un jardinet embaumé, la cage d'osier, symbole des félicités domestiques; et si quelque oiseau vient au coup de midi béqueter les miettes de sa table, ce ne sera, croyez-le, ni l'oiseau de Safi, ni celui de Roméo, mais bien plutôt l'hôte emplumé de noir que nous avons déjà rencontré chez Kerner, cet honnête et naïf corbeau, dernier signe traditionnel du ménage d'un poète allemand.

L'incertitude de l'existence, son côté fragile et mesquin forment, à quelques exceptions près, l'unique sujet de ces méditations. Je distinguerai entre autres morceaux remarquables ce passage des *Chants Élégiaques* qui me semble donner en un cadre restreint une image parfaite de l'activité humaine et de son impuissance :

« Je courais dans les sentiers de ma vie vers le feu follet du bonheur, lequel toujours paraissait s'éloigner; et d'une ardeur toujours croissante, je m'élançais vers le brillant phosphore; vain effort, il fuyait toujours! Enfin, qui m'expliquera ce mystère? Je me retourne tout à coup, et l'aperçois derrière moi qui étincelle à l'occident du feu de l'étoile du soir. Comment donc ai-je fait pour passer devant sans m'en apercevoir? Il faut que ç'ait été en rêve. »

J'ai parlé d'exceptions. Çà et là reparaissent encore les fantaisies, les ciselures. Vous savez ces symphonies où vingt motifs se croisent et se combattent avant d'aller se perdre, se résoudre dans quelque idée dominante, comme des ruisseaux dans l'Océan; cette partie mélangée, qui vient après *les Roses orientales*, produit exactement sur moi le même effet. La corde frivole, enjouée, y vibre bien encore à côté de la corde grave; mais on sent que cette dernière l'emportera. La fantaisie elle-même s'y hérisse de je ne sais quel tour épigrammatique, où l'humoriste se révèle, comme dans cette charmante petite pièce intitulée *Dans le Parc*, et que je ne puis m'empêcher de traduire en vers, tant la forme allemande en est invitante. La voici :

N'allons jamais nous promener, ma belle,
Dans ces jardins où les fleurs et les bois
Ont de grands airs de pompe officielle,
Où le zéphyr n'ose élever la voix;
Jardins royaux, où le soleil de glace
Semble à plaisir éteindre son éclat,
Où les buissons, chuchottant à voix basse,
Causent entre eux des secrets de l'état,
Où la cascade, en tombant sur les marbres,
Conte aux échos son éternel ennui.
Le rossignol chante mal dans les arbres,
En ces bosquets d'où le mystère a fui;
Sa mélodie aux notes embrasées
Risque, en montant dans l'air comme un parfum,
De s'y heurter au babil importun
D'un papegeai bavardant aux croisées,
Et la colombe est là contre son gré,
Où la perruche et le faisan doré

De leur collier étalent la richesse.
Devant ces fleurs à grands airs de duchesse,
La marguerite, et la rose, et l'œillet,
Baissent la tête et partent sans regret,
Abandonnant un monde où tout les blesse;
Et sentant bien que pour figurer là,
Il faut avoir des quartiers de noblesse,
Et s'appeler au moins Hortensia!

Néanmoins, en dépit de ces fleurettes dont il s'émaille, le fond général du tableau est grave et sévère, et nous ne trouvons guère là que cette éternelle complainte du cœur humain s'arrêtant à mi-côte pour énumérer ses défaites et mesurer l'espace qu'il lui reste à gravir avant d'atteindre au but inconnu. La partie érotique du mariage a pour centre le *Printemps d'Amour*, et les joies de la famille sont spécialement célébrées dans les *Haus-und Jahreslieder* (mot à mot *chants de ménage et d'anniversaire*), l'un des plus substantiels et des meilleurs recueils du poète, ses *Feuilles d'Automne*.

Avant d'entrer au paradis du *Printemps d'Amour*, vous traversez un riche vestibule que Rückert a nommé *Panthéon*. Là en effet tous les dieux ont leur niche; japonais, chinois, indous et persans, tous les mythes sont évoqués, et dans ce qu'il nous donne d'original, le poète affecte certaines tendances plastiques en dehors de ses habitudes. Dans un recueil qui s'intitule *Panthéon*, le moi devait naturellement s'effacer un peu et céder la place à quelque chose se ressentant davantage du parti pris de l'art, à un lyrisme essentiellement objectif, j'ai lâché le grand mot. On m'accusera de parler allemand, mais n'importe, et je ne vois pas d'ailleurs pourquoi l'esthétique s'obstinerait à répudier le vocabulaire de la philosophie, quand ce vocabulaire lui vient en aide.

Panthéon! c'est-à-dire à tous les dieux, à tous les styles; titre superbe à inscrire en tête du frontispice de son œuvre, trop superbe sans doute quand on est, comme Rückert, un poète de sentiment, ou plutôt le poète d'un sentiment. Aussi, qu'arrive-t-il? La note fondamentale prédomine, on en revient incessamment à son lyrisme accoutumé, et cette poésie du printemps et de la nature qui partout vous poursuit émaille à votre insu de fleurs luxuriantes ces colonnes et ces chapiteaux où vous n'eussiez voulu que la simplicité du marbre. Dans les *Poésies Complètes*, ce recueil s'intitule avec moins de pompe *Matériaux pour servir à former un Panthéon* (*Bausteine zu einem Pantheon*). Je ne m'explique point pourquoi Rückert a cru

devoir changer ce titre dans les *Poésies choisies;* la dénomination primitive convenait mieux à la nature du livre, lequel pèche par le manque absolu d'unité, d'harmonie, et surtout par l'absence du fil directeur. J'y vois bien en effet les matériaux d'un temple, mais non le temple, et encore ces fragmens de colonnes, ces architraves et ces chapiteaux dispersés sont-ils ensevelis pour la plupart sous des touffes épaisses de gazons et de fleurs, comme les débris du mausolée antique dont parle Goethe dans une élégie vraiment sublime. « Voyez ce couple de colonnes s'élever du sein des décombres, et toi là-bas, leur sœur isolée, comme, le front ceint d'une mousse épaisse, tu sembles contempler du haut de ta majesté sacrée tes sœurs mutilées à tes pieds. Dans l'ombre des ronces et des plantes sauvages les débris et la terre les couvrent, et les grandes herbes ondulent par-dessus. O nature! est-ce donc là le cas que tu fais du chef-d'œuvre de ton chef-d'œuvre? Peux-tu bien renverser ton sanctuaire avec indifférence et semer des chardons à la place? » — Nos réserves faites sur l'ensemble, et à ne voir dans ce *Panthéon* qu'un simple recueil de poésies diverses, il va sans dire qu'ici, comme partout chez Rückert, les richesses de détail abondent. Par exemple, dans tous ces mythes orientaux, dans toutes ces paraboles bibliques, il se trouve des pièces d'une valeur rare, tant à cause de la ciselure exquise que pour le saphir qu'elles enchâssent. De ce nombre, je citerai le petit poème intitulé *l'Arbre de Vie* (*der Baum des Lebens*), et qui, sous une forme allégorique des plus ingénieuses, vous montre le christianisme se dégageant des mythes de l'Ancien-Testament, et prenant pied pour ainsi dire dans l'histoire du monde. Malgré la célébrité qu'on a faite à cette espèce de légende, j'aime moins *Bethléem et Golgotha*, inspiration dépourvue de simplicité, de pathétique, et visant à l'effet. En général, ce reproche pourrait s'adresser à toutes les poésies dont Rückert emprunte le motif aux livres saints. Rückert n'a de foi et d'enthousiasme que lorsque le sentiment de la nature lui monte au cerveau. Alors seulement il est croyant et religieux, alors seulement sa conviction l'anime; quant au christianisme proprement dit, il ne lui inspire guère que des banalités.

Le moment est venu de chercher à nous rendre compte du point de vue philosophique du poète qui nous occupe. Or, si, pénétrant au cœur même de cette imagination orientale-occidentale, nous lui demandons le secret de sa pensée intime, son dernier mot, je crains bien qu'elle aussi n'ait à nous répondre que par le panthéisme. Oui, j'en ai peur pour Rückert, à force d'entretenir commerce avec Dscheladdin, l'esprit du maître l'a gagné, et, sauf une dialectique plus

clairvoyante, je retrouve partout chez lui le panthéisme mystique du grand lyrique persan. Nous ne jugeons ici que le poète, et n'avons point à nous occuper des réserves que peut faire à part lui l'homme, le penseur. Toujours est-il que les idées qui ressortent de ses inspirations spéculatives semblent plutôt de nature à conquérir des prosélytes au panthéisme qu'à en réfuter les doctrines. Dirons-nous maintenant sur quoi repose un tel système, et que l'animation, la divinité du tout en forme la base principale, en tant que cette omnipotence divine sera plutôt sentie que démontrée par la théorie appuyée sur le dogme? Quiconque parvient à s'élever jusqu'à la contemplation de cette vie universelle jouit de la félicité parfaite. Pour celui-là, plus de contradictions, plus de dissonances dans le monde, plus de luttes ni de combats; il nage au sein des océans de l'être. Tel est, si je ne me trompe, l'idéalisme de Rückert. Or, en admettant que cette intimité profonde, incontestable de Rückert avec la nature n'ait pas été la cause déterminante qui l'a poussé vers un pareil système, la conséquence nécessaire de ce panthéisme sera cette intimité même du poète avec la nature, qu'il ne se lasse pas de contempler en ce qu'elle a de grand comme dans ses infiniment petits, et dont il va surprendre dans ses plus insaisissables phénomènes la vie incessante et cachée. L'air n'a pas un oiseau, le jardin pas une fleur, la forêt pas un arbre, qu'il ne reconnaisse tout d'abord à sa voix, à son souffle le plus léger, au frémissement de ses feuilles; d'un coup de sa baguette de magicien, il vous fera le Gange du Neckar, et d'un pommier noueux de la Souabe un palmier d'Orient, ni plus ni moins qu'il changera selon sa fantaisie les bœufs épais du pâturage en fines gazelles au regard velouté et les mille chardonnerets qui becquètent les cerises du verger en oiseaux des tropiques. Le beau prodige, de constater la vie chez les êtres vivans? Son plaisir à lui, c'est d'animer la nature inerte, de donner une ame aux pierres précieuses. Demandez-lui de vous dire l'*histoire du diamant et de la perle*, vrai conte des *Mille et Une Nuits*, où la génération des pierres précieuses est décrite comme si son œil, plongeant à travers l'écorce du granit et des flots, eût contemplé jusque dans les matrices de la nature le procédé de ses mystérieux enfantemens. Nous n'hésitons pas à l'avancer, les plus ravissantes poésies de Rückert sont celles qui se rattachent à cet ordre d'idées, celles qui, pour les comparer à des fleurs, enfoncent leurs racines invisibles au cœur même de ce panthéisme substantiel. Après tout ce que nous venons de dire, on devinera sans peine quelle a dû être, sur le génie du poète, la réaction de ces tendances purement spéculatives. Abîmé

dans la contemplation de la nature, il y a perdu peu à peu le sens des phénomènes du monde moral, de l'histoire; l'être et le non être, la vie et la mort, lui sont devenus des thèmes plus familiers, des contradictions moins ténébreuses que le bien et le mal; et soit tempérament, soit système, il a de plus en plus répudié l'histoire, préférant, dans sa sagesse de brahmane, aux images turbulentes de la vie la contemplation de l'idée pure : « Ferme tes sens au monde extérieur, si tu veux lire en toi le secret des mondes et de Dieu. »

N'est-ce point cet élan souverain vers la spéculation, cette tendance à négliger pour l'idée la pluralité des phénomènes, qui lui inspire encore ce chant d'amour délicieux en sa métaphysique :

« L'amour est au-dessus de l'objet que tu aimes, et si terrestre qu'il t'apparaisse, si humain que soit le nom dont tu l'appelles, il n'en est pas moins un et céleste.

« Comme dans le tourbillon d'un bal masqué, dans la salle où les lustres flamboient, une espiègle maîtresse vient t'agacer sous mainte forme et se fait enfin reconnaître.

« Ainsi j'aimai l'une, puis l'autre; elles changèrent pour moi, moi pour elles. Et toutes, en fin de compte, n'étaient que le masque sous lequel l'amour m'était apparu.

Comme on voit, le dernier terme de cette philosophie est l'absorption de l'être en Dieu, chez qui l'idée d'amour prime, si elle ne l'exclut, tout autre attribut. Piété orientale par son caractère de quiétisme, et qui, repoussant la lutte, s'éloigne autant que possible de l'héroïsme chrétien.

On concevrait difficilement qu'un poète aussi profondément imbu de la philosophie de la nature que l'est Rückert dût réussir à traiter des sujets évangéliques. Il l'a tenté néanmoins et à plusieurs reprises, mais sans succès. Son style y reste froid et décoloré, l'onction manque; et, chose étrange! cette ame, d'ordinaire exubérante, source vive d'où les parfums embaumés du mysticisme débordent, semble se tarir tout à coup et ne plus donner qu'un flot avare, qui encore ne s'épanche qu'à la condition d'être étendu de paraphrases. Témoin cette *Vie de Jésus* (*Das leben Jesu*), compilation laborieuse et malvenue du Nouveau Testament. Quelle idée aussi d'aller mettre en distiques les versets des évangiles, de rimer saint Jean et saint Mathieu, et de jeter au four où se cuisent les sucreries du temps le pain sacré du Fils de l'Homme ! La belle affaire, en vérité, de s'amuser à planter des chevilles stériles dans cette bonne terre de labour faite pour re-

cevoir le grain ! Il y a des choses qui existent en dehors de l'art et au-dessus de l'art, la Bible et l'Évangile, par exemple, et c'est vouloir se méprendre sur le sens et la portée des mots que d'appeler œuvres ou chefs-d'œuvre ces immortels monumens de la tradition divine. Nous n'ignorons pas qu'aux yeux de certains esprits systématiques les livres dont nous parlons passent pour des livres d'art. Il est vrai que ces mêmes hommes proclament Luther et Richelieu des artistes, et Robespierre aussi. Que deviennent alors Shakspeare et Michel-Ange, Raphaël, et Mozart, et Racine? Sans approfondir davantage cette question qui nous mènerait loin, disons que rien au monde ne nous paraît plus inopportun que cette manie de parfaire ce qui est, de transformer la prose en vers et les vers en prose, et d'effiler la robe d'autrui pour la tisser ensuite à sa manière. Ceci nous rappelle l'impayable équipée d'un honnête versificateur de Nuremberg, lequel, dans son enthousiasme pour les lettres de Bettina à Goethe, imagina de les mettre en vers sous prétexte que c'était presque de la poésie. Dans ce mot *presque* réside en effet tout le secret du charme et de l'originalité singulière de cette prose musicale au pied de gazelle, au vol de ramier, qui palpite et miroite et frissonne de cette vie intime et murmurante qui dénote le style. Si le digne versificateur eût pu comprendre tout ce qu'il y avait dans ce mot *presque*, il ne se fût point à coup sûr donné le ridicule de consommer une telle besogne. Citer Bettina et son livre excentrique à propos des évangiles, le rapprochement paraîtra sans doute bien profane, et nous ne l'eussions point risqué si le docteur Strauss ne se chargeait de nous en fournir l'excuse; en effet, le philosophe critique de la *Vie de Jésus* nous représente quelque part Goethe comme un nouveau messie dont Bettina était le saint Jean; et Strauss, en ceci, ne fait qu'imiter M. Heine, lequel prétend voir dans O'Meara, Antomarchi et Lascases, le saint Mathieu, le saint Marc et le saint Luc de cet autre dieu qui a pour temple et reposoir la colonne Vendôme. Niera-t-on ensuite le paganisme des jours où nous vivons? Un dieu fait homme ne nous suffit plus, il nous en faut des légions se renouvelant sans cesse, à la manière de cet Avatar de la légende hindoue, et si nous adorons encore Jésus, c'est à la condition qu'il s'entourera de nouveaux saints qu'à défaut de l'église l'histoire aura canonisés; car nous devons bien, hélas! en convenir, désormais notre foi religieuse ne ressemble plus qu'à cette chapelle de l'empereur Alexandre-Sévère où les images du Christ et d'Abraham coudoyaient la statue d'Orphée.

Les pièces de Rückert qui respirent le plus cet enivrant parfum de panthéisme sont, après les hymnes orientales, ses longs poèmes en

tercets : *les Trois Sources*, *le Diamant et la Perle*, *Flos et Blankflos*. Ici la soif brûlante de l'infini se calme un peu, la fièvre de Dieu s'apaise, et nous voyons cette flamme qui ne tendait ailleurs qu'à s'absorber au sein du foyer universel se partager en des myriades d'étincelles semant partout la lumière et la vie. Le panthéisme de Rückert est d'humeur voyageuse; du sofi persan volontiers il passe à Spinosa, à Novalis, dont l'harmonieuse influence modère sa fougue, ramène au ton européen ses ardeurs spéculatives et, comme un bienfaisant clair de lune, semble détendre ce que pourrait avoir d'excessif en poésie un orientalisme ainsi poussé aux dernières limites.

J'ai cité *le Diamant et la Perle*, on n'imagine pas une fantaisie plus agréable, une plus charmante épopée des pierres précieuses. Le poète, entrant un soir chez sa maîtresse, la trouve endormie; et tandis que penché sur cette douce image il la contemple avec ravissement, un charme ineffable s'empare de lui; de ce sein de statue dont le sommeil soulève les ondulations voluptueuses, des parfums enchantés s'exhalent; il croit rêver, et comme, de plus en plus attiré vers le centre magique, il va pour effleurer de sa lèvre brûlante l'albâtre veiné d'azur de cette peau divine, tout à coup un nouveau prodige l'arrête. Entre la perle suspendue à l'oreille de la déesse et le diamant qui rayonne à son col, de mystérieux dialogues s'engagent, et d'abord les causeries commencent par l'éloge de la douce princesse à laquelle on appartient. Gardienne vigilante de cette avenue que prennent les aveux galans pour s'insinuer dans le cœur, la perle raconte combien est insensible aux flatteries des gens la superbe beauté que chacun divinise. A ces déclarations, d'intimes confidences succèdent. La pauvrette souffre bien un peu de se voir reléguée de la sorte à l'extrémité d'un corps si suave et si pur, vrai paradis d'amour; elle a fini, cependant, par en prendre son parti, heureuse en se balançant de saisir au passage tout ce qu'elle peut attraper, heureuse surtout, lorsque sa maîtresse croit se livrer, sans témoin, aux soins de sa toilette, de contempler d'un œil fripon dans le miroir des trésors de beauté que le monde ignore. Néanmoins le diamant, lui, est plus fortuné : placé dans le voisinage du cœur, il interroge à loisir chaque pulsation de cette vie aimante. Vous connaissez l'histoire de ces émeraudes qui se fendent en éclats, de ces rubis qui pâlissent pour une mauvaise pensée venue à celui qui les porte. Dieu merci, notre diamant n'a rien à craindre de pareil; il entend les silencieuses pensées, voit poindre les plus secrets désirs, sans que jamais nulle ombre fâcheuse, nulle dissonance l'affecte. De parole en parole on en arrive à se demander

qui l'on est. « Depuis si long-temps que nous habitons dans le voisinage l'un de l'autre, jamais encore nous ne nous sommes raconté notre origine; commencez, dit en l'agaçant d'un rayon le diamant à la perle frémissante, commencez, et soyez brève, afin qu'après m'avoir conté comment vous avez fait pour sortir des profondeurs de l'Océan, vous puissiez, avant que ce flambeau ne meure, ouïr de moi quels hasards m'ont conduit du sein des abîmes de la terre à la place adorée où je vis. » Aussitôt perle et diamant exposent à l'envi leurs titres de noblesse, titres glorieux, augustes, et revendiquant de part et d'autre l'origine céleste, car si la perle naquit d'une larme d'archange, le diamant est à son tour la flamme tombée de l'œil d'un messager divin, qui, jadis égaré sous les abîmes de la terre et cherchant sa route vers le ciel, ensemença les ténèbres de germes lumineux enracinés depuis au cœur même du granit.

Nous ne suivrons pas nos deux héros à travers les romanesques aventures de leur odyssée mystique; nous ne dirons pas comment la perle, après avoir résisté aux enchantemens des sirènes, laissée un jour à sec sur le rivage, tomba des mains d'un enfant au sac d'une vieille mendiante, et finit par devenir la proie d'un juif; comment le diamant, qu'une étincelle d'amour, dépôt sacré de l'ange, attirait parmi les hommes, en fut détourné d'abord par le spectacle de leur avarice; puis comment, las de dévorer sa propre flamme, il surmonte un dégoût séculaire et se livre au premier venu. Nous aimons mieux insister sur l'idée philosophique du poème, sur cette idée d'amour qui vivifie, éclaire et met en jeu toute chose. Autour de la maîtresse du poète, de *la Donna*, se groupent ces existences magnétiques, et la belle amoureuse continue à dormir, à rêver, sans se douter que d'elle émanent les fluides créateurs où ce petit monde puise l'être.—Cependant la perle et le diamant s'échauffent au récit de leurs aventures, peu à peu l'ivresse les gagne, et leurs voix finissent par s'unir en un chant de gloire auquel l'Amour répond par les strophes suivantes, qu'on dirait empruntées au Livre d'Or de Pythagore :

« Oui, c'est moi dont la main vous enleva aux profondeurs de l'Océan, aux abîmes de la terre; moi qui allaitai votre enfance.

« C'était moi, cet ange incliné au bord des firmamens, et qui d'en haut laissa tomber cette larme dont tu naquis, ô perle! en ton écaille.

« C'était moi, cet ange qui, pensant s'égarer, inonda la caverne de lueurs dont une étincelle, ô diamant! vint s'incruster en toi.

« C'est moi qui te sauvai, ô perle! des enchantemens de la sirène.

« O diamant! c'est moi qui éveillai dans ton cœur de granit cette aspira-

tion sublime qui, t'empêchant de tomber au pouvoir des gnomes, te fit dédaigner les lieux inférieurs.

« Et lorsque le torrent du monde s'empara de vous, c'est encore moi qui choisis cette place où vous deviez vous surprendre l'un l'autre de vos mutuelles splendeurs.

« O vous, produits de deux principes contraires, vous qui, réunis par moi, semblez vous étonner de célébrer à l'unisson ma gloire!

« O vous, joyaux de ce collier, savez-vous qu'il est une autre chaîne où ce sont des étoiles et des planètes qui remplacent les pierres précieuses, et que je la tiens seul?

« Et que je la déploie incessamment, cette chaîne, à laquelle sont suspendus pour perles et diamans des univers tous dérobés à l'écaille de la nature?

« Et de même que je me réjouis à contempler les étoiles et les globes de feu, superbes ornemens de ma robe éternelle, et que j'ai soin que pas une paillette ne se détache de ses franges;

« De même je m'intéresse au moindre de mes trésors, et je vous ai donnés pour parure à mon plus doux enfant.

« Et si vous semblez faits à ma gloire, c'est aussi à ma gloire que sont faits ces diamans et ces perles qui tremblent au calice de chaque fleur.

« Je ne vous tiens pas pour petits auprès des étoiles et des mondes; mais à votre tour ne dédaignez pas les perles du jardin dont la sérénité limpide ne le cède en rien à la vôtre.

« D'un souffle je vous attirai à la vie, et d'un souffle je puis vous rendre pareils aux gouttes de rosée.

« Clartés superbes qui puisez votre lumière aux sources de la mienne, à peine daignez-vous jeter un regard sur cette cire qui veille là dans un flambeau.

« Et pourtant, si je l'ordonne ainsi, cette cire que j'ai, comme vous, allumée, va soudain vous éclipser de son éclat.

« Car l'étendue de ma puissance est infinie. Eh bien! oui, je l'ordonne; ô cire! que ta flamme à son tour célèbre ma gloire,

« Et que ces joyaux illustres, ravis aux profondeurs de l'Océan, aux entrailles de la terre, apprennent que tu descends comme eux d'une même origine, et que le poète qui veille là, lui aussi, l'apprenne. »

A ces mots, un prodige nouveau s'accomplit; le diamant et la perle semblent pâlir, tandis que la bougie brille tout à coup d'une lueur inusitée, et, de plus en plus rayonnante, se met à chanter sa céleste origine : deux gouttes tombent du firmament, l'une de lumière, l'autre d'eau, lesquelles fécondent un germe; de ce germe naît une fleur, délices de la terre et du ciel, car l'amour habite en elle, une parcelle atomistique de cette flamme universelle dont le réservoir est

là-haut. Pour cette cause, la fleur ne périra pas tout entière, et sa mort ne sera qu'une transformation. L'Amour appelle à son aide l'abeille, et lui dit : « Va butiner le suc de ce calice, afin qu'il serve ensuite d'élément à ton industrie. » Et lorsque le vent d'automne se lève, il n'emporte que la feuille flétrie; l'essence distillée par l'abeille échappe à l'extermination. De cette essence, l'Amour, en se jouant, crée un flambeau, qui reçoit pour destination d'éclairer des lueurs du printemps les sombres ténèbres de l'hiver; dans cette cire lumineuse, en effet, est l'haleine du printemps et l'éclat des fleurs. En elle est le feu du soleil et le murmure de la source. — Mais nous ne touchons pas au terme des métamorphoses : le poète, dont l'hallucination s'est accrue en mesure des prodiges auxquels il assiste, se voit tout à coup transporté au sein d'un monde imaginaire. L'Éden fleurit autour de lui; la voix du rossignol ivre d'amour se mêle, sous des feuillages frémissans, au bruit de la cascade argentée, et, pour comble d'étonnement, à l'endroit où la mousse plus touffue, plus veloutée, promet un lit moelleux et frais, il aperçoit sa sultane changée en une rose merveilleuse, qu'une brise de mai balance. La bougie qui naguère tremblottait modestement sur le guéridon du boudoir est devenue le soleil du tableau, et comme tel inonde d'un torrent de feu le sein de la mystique rose, où le diamant et la perle semblent former deux gouttes de rosée. Le poète demeure immobile, absorbé dans sa contemplation, lorsque tout à coup un léger bourdonnement vient l'en distraire. Au cœur même de la cire enchantée, quelque chose grésille et s'agite; il regarde : ô prodige! ce sont des myriades d'abeilles d'or qui se dégagent du rayon et tendent par essaims vers le calice embaumé de la fleur pour y commencer leur métier d'ouvrières empressées. Déjà elles vont butiner les humides perles qui tremblent à son collier, quand notre poète, touchant la rose de ses lèvres, met fin au charme, et se retrouve dans les bras de sa maîtresse. — Ainsi se termine, par une fantasmagorie à la manière d'Hoffmann, par un de ces feux d'artifice que l'auteur du *Pot d'or* tire si volontiers avec la lune et les étoiles, cet aimable poème où je reconnais au passage, habilement modifiée d'ailleurs, grace aux délicates ciselures de la forme, plus d'une idée de Novalis, qui, on peut le dire, se trouve de la sorte mêlée au torrent de la circulation.

Nous voudrions pouvoir parler aussi de *Flos et Blankflos*, franche et sentimentale imitation du vieux poème de Konrad Flecke, et dont ce mystique naturalisme que nous venons de voir à l'œuvre fait encore tous les frais.—Le poète, égaré dans le bois vers l'heure où le soleil dé-

cline, s'étend à l'ombre d'un massif de chênes et d'ormeaux. Insensiblement la rêverie le gagne, et bientôt il lui semble ouïr au-dessus de sa tête de mystérieuses voix qui chuchottent entre elles. Ce sont les branches d'arbres qui se racontent, avant de s'endormir, l'histoire de *Flos et Blankflos*, deux enfans des âges passés, et dont la nature a gardé la mémoire, tant fut douce et constante l'intimité dans laquelle ils vécurent avec les fleurs. Nous renonçons à recueillir en ces études déjà si longues tous les gracieux secrets tombés comme une douce rosée, comme un parfum du soir, des rameaux de l'arbre séculaire sur l'album de Rückert. On nous permettra, toutefois, de citer la dernière scène, d'un coloris si naïf et si pur, vrai fabliau du temps de Charlemagne à buriner sur parchemin en caractères d'azur, de vermillon et de sinople, avec des buissons de fleurs et des volières d'oiseaux pour majuscules. L'héroïne du poème, Blankflos (Blanchefleur), est devenue la captive du roi de Babylone, un de ces rois de conte de fée comme on en voit dans les tragédies de Shakspeare, et qui vont au lit la couronne en tête. Or, le jeune prince qu'on a si cruellement séparé de la vierge qu'il aime parvient, après des erreurs sans nombre à travers le monde, et toujours grace à l'assistance des fleurs, à découvrir l'endroit où gémit sa douce princesse. Arrivé un soir à Babylone, une esclave égyptienne se charge de l'introduire auprès de Blankflos. Nos deux amans volent dans les bras l'un de l'autre, et, tandis que la matrone fait le guet dans l'antichambre, s'enivrent à loisir d'ineffables caresses. La nuit s'écoule ainsi au milieu des baisers et des tendres aveux que les sanglots de joie entrecoupent. Cependant le lendemain, au premier chant de l'alouette, le monarque babylonien, environné des grands de son empire, et, comme d'habitude, couronne et sceptre en main, attend dans la salle du trône la belle captive qu'il adore, et, comme elle tarde à venir, lui dépêche un de ses officiers. On devine quelle est la stupeur du messager lorsque, s'inclinant sur le lit de Blankflos, au lieu d'une tête il en voit deux si gracieusement penchées l'une vers l'autre, si mollement baignées des ombres vaporeuses du sommeil, et d'ailleurs si parfaitement semblables, qu'il s'éloigne sans savoir laquelle des deux éveiller. « O mon maître! dit à son retour le royal émissaire; ô mon glorieux souverain, je te porte envie; en cette nuit la rose de tes pensées s'est épanouie sur la soie verte des coussins en deux nobles fleurs toutes pareilles, et désormais il devient impossible de les distinguer l'une de l'autre. » A cette nouvelle, l'empereur, moins ravi de l'aventure que son officier des gardes ne l'eût soupçonné et craignant quelque sortilége, se précipite furieux hors

de la salle. Pendant ce temps l'esclave égyptienne, instruite de ce qui se passe, accourt dans la chambre des deux enfans assoupis. « Malheureux ! s'écrie-t-elle, éveillez-vous, peut-être pour mourir. — Eh quoi ! soupirent les deux amans, serait-ce déjà le roi ? — Oui, le roi; et sur ses pas la mort. » A ces mots, elle jette sur la couche un anneau magique qu'elle vient de trouver parmi les fleurs sur lesquelles elle a dormi; mais cet anneau, mystérieux amulette envoyé par les fleurs au couple infortuné qu'elles protègent, ne peut sauver qu'un des deux, celui qui l'aura au doigt. Entre Flos et Blankflos une tendre et suprême dispute s'engage; chacun des deux veut forcer l'autre à vivre. Les instans s'écoulent, l'empereur monte à grands pas l'escalier; il entre, et tous deux, repoussant un salut qui ne saurait être commun, se résignent à mourir sous le poignard pour se voir ensuite transformés en fleurs suaves que la brise de mai balance au bord des ruisseaux. — C'est là du reste, si je ne me trompe, le seul essai de Rückert dans un genre si poétiquement restauré avant lui par les romantiques de Berlin, et dont, naguère encore, un génie éternellement regrettable, alliant à la fantaisie le sens pratique, cousin de cet admirable Achim Arnim, de Brentano, de Tieck, et aussi cousin de Goethe, le chantre de *Merlin* et de *Munchausen*, Carl Immermann en un mot, donnait en son poème de *Tristan et Iseult* une délicieuse étude.

Nous touchons au *Printemps d'Amour*, c'est-à-dire à l'émeraude la plus rare et la mieux montée de l'écrin du poète. Tout vrai lyrique a ainsi son petit livre qu'on aime d'amour et sur lequel on reviendrait sans cesse. Peut-être est-ce là le grand charme de ceux que nous appellerions volontiers les intimes d'avoir su condenser tant de substance exquise en si mince volume. Voyez Horace, Pétrarque, La Fontaine, André Chénier, Novalis : on emporte avec soi l'aimable bagage, le petit livre; on le tourne et retourne au soleil; à défaut de crayon la fantaisie l'illustre de ses plus étincelantes arabesques, tant on est aise d'entrer en confidence plus intime avec qui vous avait d'avance si bien deviné. On a son poète et dans ce poète le feuillet de prédilection, la page qu'on extrait. A mon sens, chez Lamartine, ce seraient les *Préludes*, c'est le *Liebesfrühling* chez Rückert. A la place de notre auteur, au lieu de *Printemps* c'est *Coran* que j'aurais voulu dire. Le titre, en effet, conviendrait, car ce petit livre fait mieux que chanter l'amour, il l'évangélise. J'insisterais d'autant plus sur *Coran* que c'était là une allusion toute naturelle à ce beau pays d'Orient qu'on n'a garde d'avoir oublié. Rückert, d'ailleurs, le confesse lui-même : « des roses étincelantes qu'en moi je rapportais, je fis mon *Printemps d'A-*

mour. » Mais je me ravise en songeant que ce titre de *Coran*, dont je parle, eût empêché le jeu de mots : en fallait-il davantage pour que notre poète y renonçât? N'importe, *Printemps* ou *Coran*, c'est le chant d'amour par excellence, une œuvre suave et mélodieuse entre toutes.

Il va sans dire qu'il ne s'agit ici ni de romanesques aventures, ni de drame. Ainsi que nous le remarquions plus haut, Rückert célèbre l'amour comme un dogme, il l'évangélise. De là une poésie contemplative, un hymne à l'amour pur, à cet amour absolu qui plane au-dessus des péripéties et des conventions sociales, et ne connaît ni les préoccupations de cette vie ni ses misères.

« L'amour est l'étoile de poésie, l'amour est la moelle de la vie (*des Lebens Kern*), et quiconque a chanté l'amour a droit à l'éternité. »

Le poème se partage en cinq chants, au dire de l'auteur cinq bouquets, lesquels à leur tour se subdivisent en des myriades de fleurettes composant pour Rückert la moisson d'une année de rêverie :

Plus nombreux que les fleurs des champs,
Foisonnent les lieds sous ma plume.

A voir pareil débordement de strophes et de rimes on serait presque tenté d'en demander compte à je ne sais quel mystère d'organisation particulier à Rückert, et qu'un spirituel critique d'outre-Rhin (1) appelait naguère « l'éternel dimanche d'une tête poétique. » En effet, c'est dans cette imagination exubérante une fête sempiternelle, un glorieux dimanche de printemps se reproduisant chaque jour lorsque tant d'autres attendent, pour chanter, que Pâques vienne ou la Trinité. Une chose remarquable, c'est la parfaite indépendance où vit Rückert de cette disposition du moment que nous appelons avec un peu d'emphase l'inspiration. La Muse ne lui rend pas visite, elle habite en lui à la manière d'un esprit familier qu'il évoque à ses heures quand il lui plaît, c'est-à-dire du matin au soir.

« Point de délire furieux, de paroxisme échevelé, mais une inspiration douce et féconde, toujours maîtresse d'elle-même, telle ma vocation poétique; ô bien aimée, tel mon amour. Je n'ai jamais écrit un seul mot étant ivre. »

D'autres blâmeront peut-être le procédé bourgeois et cette façon

(1) Gustave Pfizer, le même qui figure dans la pléiade des Souabes, esprit abondant, mais point créateur, du reste fort habile sur la rime et parlant avec une certaine ampleur lyrique la langue ornée de Schiller. Il a écrit bon nombre de ballades dans le genre d'Uhland, qu'il imite de préférence, et auquel il aime à revenir en prose comme en vers.

de rimer à loisir sans que la déesse intervienne. Quant à nous, la prodigalité, même en la poésie, la veine spontanée et jaillissante, ne nous déplaisent pas. A la vérité un lyrisme passé ainsi à l'état de tempérament n'admet plus guère les extases; mais pour un oracle de moins, que d'inappréciables confidences! Où seraient, s'il eût fallu attendre le trépied, tant de vives fleurettes dont s'émaille *le Printemps d'Amour?* où seraient ces divines stances que la main de Lamartine éparpille en se jouant sur les albums? Il y a des natures privilégiées chez lesquelles la poésie circule avec le sang. Chez plusieurs, elle est dans la tête, chez quelques-uns dans le cœur; chez Rückert comme chez Lamartine, elle est partout, et leur moindre souffle la respire.

Les Chants domestiques et Anniversaires (*die Haus-Und Jahreslieder*) terminent la série des poésies de Rückert. Sous ce titre, le poète comprend tout ce qu'il a produit depuis 1832 en fait de lyrisme, bien entendu, et indépendamment de plusieurs drames et tragédies bibliques qui datent de son installation à Berlin. Sans méconnaître complètement cette loi qui assigne à la maturité de la vie l'épopée et le drame, Rückert, en avançant en âge, n'a garde d'abdiquer la vocation lyrique. La source mélodieuse des chants de la jeunesse, la source aux aimables et tendres motifs ne s'est point tarie, mais déplacée, et s'il y puise désormais, ce sera de cet air calme et patient du sage qui a trouvé son lot ici bas et s'y tient. Pour bien saisir le côté charmant de ce recueil un peu minutieux, un peu hollandais, il faut qu'on se reporte au sein d'un de ces intérieurs naïvement bourgeois tels qu'il en existe encore en Allemagne, dans les provinces surtout. Je me figure Rückert vivant à Neusess, son ermitage de prédilection, comme fait à Heilbronn cet excellent Kerner, avec les revenans et les cataleptiques de moins toutefois. On connaît chaque arbre de la forêt voisine, où l'on herborise un Horace à la main; entre l'étude et les soins du verger la journée se passe; le soir, on feuillette en famille quelque beau parchemin oriental, *Atar* ou *Schah-Nameh*, et l'on s'endort en rimant un sonnet. Existence restreinte, mais facile, moitié littéraire, moitié compagnarde, bonheur paisible que le deuil vient interrompre par moment, frais cantique où les strophes pour les chers morts ne manquent pas. Avec plus de far-niente et aussi moins de sentimentalité, n'est-ce point la vie qu'Horace devait mener aux champs? Ce nom d'Horace me rappelle une manière d'épître délicieuse, et qui complète agréablement le Tusculum.

« Un poète classique dans les mains, je parcourais les sentiers romanti-

ques du printemps, et, tout en lisant et cheminant, je ne pouvais réussir à mettre d'accord ensemble le classique et le romantique. Regardais-je dans le livre, il me paraissait décoloré en présence de cette explosion luxuriante de la vie, et si mes yeux se levaient sur le bois verdoyant, tout m'y semblait confusion et désordre auprès de ces strophes si bien bâties, et je trouvais qu'ombres et rayons manquaient absolument de symétrie. Ainsi, de ces deux choses, l'une me déplaisait par l'autre : le livre et la nature se livraient un combat à outrance. Enfin, las de chercher comment les accorder, je vins m'asseoir sur une pierre à l'endroit où l'ombre frissonnait au murmure des sources vives, et je continuai à lire, à regarder aussi par intervalle; insensiblement mon attention et mon silence augmentèrent, et de plus en plus rêveur, absorbé, si je lisais ou si je regardais, moi-même je n'en savais rien. Cependant, toujours plus amoureusement, plus doucement, dans une harmonie de plus en plus intime et profonde, s'épanchaient, murmuraient, se confondaient ensemble et le printemps et le poète. Étonné, je me sens bercé par un esprit qui sait entre la vie et la mort faire taire la contradiction : l'esprit du Sommeil et du Rêve, lesquels, sous ces ombrages, m'avaient enveloppé sans que je m'en fusse aperçu, jusqu'au moment où, par un coup de vent arrachée, une feuille vint tomber sur mon livre, qui, à son tour, me tomba des mains. Sommeil qui sais lier le ciel avec la terre, Songe médiateur entre ce monde et l'autre! frères jumeaux sagement unis et qui rapprochez tout, venez souvent m'accompagner en mes promenades printanières et m'assister dans mes études. Quel commentateur saura jamais ainsi que vous expliquer son poète d'après la nature et faire entrer la création dans son poète! »

Cette aimable résidence de Neusess, Rückert dut cependant l'abandonner vers 1841, pour venir, sur l'invitation du roi de Prusse, s'installer à Berlin. Dans cette académie improvisée que Frédéric-Guillaume IV se recrutait en Allemagne, le chantre gracieux des *Gazelles* ne pouvait être oublié. Orientaliste et poète, Rückert avait là sa place marquée entre le vieux Tieck et M. de Humboldt. Le rossignol déniché quitta donc le buisson d'aubépine, le doux abri sous la feuille et la mousse, pour s'en venir avec sa couvée s'établir dans les corniches du nouveau temple. « J'ai remarqué que partout où ces oiseaux font leur nid et leurs petits, on y respire un air délicat et pur, » observe le Banquo de Shakspeare, et Frédéric-Guillaume, à ce qu'il paraît, pense sur ce point comme le roi d'Écosse.

Néanmoins on ne s'attend pas à ce que les souvenirs d'un si charmant passé, les souvenirs de tous ces frais printemps écoulés en pleine nature, aient pu se dissiper sans laisser de trace. Aujourd'hui encore, Rückert songe au petit coin de terre et le regrette; ce manteau couleur

de cendre que M. Gutzkow prête aux hamadryades de la Sprée n'avait pas de quoi faire oublier à cette ame rêveuse, altérée de fantaisie et d'air, les sources vives de Neusess, les courses buissonnières dans la montagne, et les divines escapades au pays des nuages. « Hélas! soupire-t-il en son inquiète aspiration, si je pouvais seulement m'envoler de cette obscure et poudreuse résidence, au vallon où le printemps joyeux s'épanouit, de ce Berlin qui n'en finit pas à ma campagne de Neusess. » Tout en rimant ainsi, le temps se passe, l'âge vient qui amène avec lui le désenchantement, l'amertume du cœur. « Pourquoi se plaindre de la fausseté des hommes, lorsque le ciel lui-même se plaît à nous leurrer de promesses vaines et de mensonges? L'aurore a menti qui promettait la pluie; le paon qui la piaulait, la grenouille qui la croassait, ont menti; le nuage aussi qui nous disait par la voix du tonnerre : « attendez, il va pleuvoir, pour sûr » le nuage a menti, et le voilà qui nous jette en fuyant l'arc-en-ciel comme une raillerie. » Bientôt à ce cortége bourdonnant des pensées moroses la douleur physique va se joindre : « Merci, s'écriait-il naguère en s'adressant à la Muse; graces te soient rendues à toi qui daignes me visiter encore lorsque tout s'est enfui, plaisirs de la jeunesse, bonheur de vivre, tout jusqu'à la santé, ce bien suprême! Tu t'attaches au pauvre malade incapable de te servir désormais, avec gloire du moins; plus empressée dans cette chambre, où tu remplis l'office d'infirmier, que tu ne l'étais jadis aux banquets de la jeunesse, tu me livres en fidèle servante les consolations dont tu disposes : l'aimable badinage et la parole grave qui rassérène. »

Triste retour des choses, c'est un peu l'histoire de chacun; cependant l'heure mélancolique ici paraît hâtive. Né en 1789, Rückert compte à peine cinquante-cinq ans, et d'ailleurs l'individualité souriante du poète, la fraîcheur, la grace persistante de son inspiration, eussent défié l'âge. Est-ce qu'il en serait par hasard de la fantaisie comme de certains doux rêves qu'il n'est plus permis de poursuivre passé vingt-cinq ans? est-ce que ce culte sentimental des fleurs et des étoiles aurait, lui aussi, sa période marquée? On sait la réaction douloureuse que produit sur l'ame irritable d'un poète aimé un peu d'abandon ou de froideur de la part de son public s'apercevant un beau matin qu'il admire depuis tantôt vingt ans les mêmes élégances et le même esprit. Je m'expliquerai volontiers de la sorte la mauvaise humeur de Rückert; on l'oublie, mais c'est un peu de sa faute : pourquoi vouloir rimer jusqu'à la fin? Il n'y a pire façon de se faire oublier que de prétendre occuper les gens de soi au-delà de certaines limites; à force de revenir à son thème, on

l'épuise et on finit par substituer à l'inspiration je ne sais quelles formules originales sans doute, quels procédés charmans qui n'ont qu'un tort, celui de manquer d'imprévu. Ici le nom de M. Auber me vient à la plume. Et qu'on y prenne garde, ces réminiscences juvéniles, cette grace artificielle, cette fantaisie qui ne veut pas vieillir et se met du rouge au besoin pour danser sur la ritournelle favorite, ne sont peut-être pas les seuls points de ressemblance qui rapprochent le poète du *Diamant et de la Perle* du chantre de *Gustave* et de *la Sirène*. Toutefois, ne disons pas trop de mal de ces combinaisons de mots, de ces accouplemens sonores, car cette science de la forme dont Rückert possède en maître le véritable secret, s'il la fait servir par momens à de bizarres contrepoints, à de vaines et puériles innovations, il l'emploie aussi bien souvent dans un but plus élevé, plus pur, celui d'enrichir la langue poétique et de fixer nettement la strophe. On ne saurait penser d'ailleurs combien cette diction musicale et rhythmique sert au microcosme du poète; cela chuchotte, jase, murmure, frôle, grésille et siffle. A lire ces causeries mystérieuses du rossignol et de l'étoile, on croirait presque à la poésie imitative. Quant au romantisme, Rückert ne le comprend même pas. Abîmé dans le soleil oriental, source vivante de sa pensée, le clair-obscur lui échappe; il ne sent rien de ces terreurs secrètes, de ce mysticisme froid et plein d'épouvante dont le souffle parcourt les grandes forêts de chênes et plane sous l'ogive des cathédrales. Poète de la plaine, il vous en contera les merveilles, que ce soient des jardins ou des mosquées, des nappes de cristal ou des champs de fleurs; mais à d'autres la montagne et l'abîme, à d'autres tels qu'Arnim la gorge profonde où la mélancolie se recueille et songe.

L'auteur de l'intéressante notice que j'ai citée au commencement de ces études, M. Braun, appelle Rückert le plus allemand des poètes de l'Allemagne. J'avoue qu'une pareille assertion de la part d'un écrivain sérieux a de quoi étonner, et je ne me l'explique que par cette étrange manie qui possède le critique badois de tout louer dans son auteur. Si quelque chose manque à Rückert, c'est à coup sûr la nationalité. Orientale dans *les Gazelles*, italienne dans les sonnets et les octaves, française même dans les distiques d'une concision si accusée, si nette, l'imagination de Rückert, essentiellement souple et mobile, curieuse au suprême degré, se prête à toutes les excursions, à toutes les métamorphoses. Qu'elle ne cesse pourtant jamais complètement d'être allemande, qu'au milieu de tant de transformations le sens germanique persiste, je le veux bien, mais encore doit-on ne

point nier l'évidence et reconnaître à quelles doses les divers élémens se combinent. La poésie de Rückert me fait l'effet d'une ame en état d'éternelle métempsycose; que son idéal absolu soit tout allemand, on peut le soutenir; en attendant elle voyage du corps d'un sofi persan à celui d'un brahme indien, capable au besoin de s'incarner dans la peau d'un Chinois. Le dilettantisme du célèbre lyrique devait naturellement pousser à l'imitation étrangère, à cet esprit de littérature cosmopolite dont M. Menzel accusait si vertement Herder de s'être fait l'instigateur. Il n'entre point dans notre intention de nous prononcer ici sur le mouvement poétique en vigueur de l'autre côté du Rhin; toujours est-il qu'on n'y saurait méconnaître certaines tendances révolutionnaires, certaines velléités d'empiétement qui, si elles n'ont point encore donné de bien glorieux résultats, n'en indiquent pas moins une situation nouvelle. « La littérature allemande contemporaine n'a point à rougir du contre-coup qui lui vient de France et d'Angleterre, » a dit M. Wienbarg, l'un des coryphées du jeune groupe. Jusqu'ici le contre-coup n'est guère sorti de la sphère des journaux où, du reste, la poésie semble de plus en plus vouloir s'emprisonner. Si nous avons bonne mémoire, sur la fin du XVIII[e] siècle, les idées françaises eurent aussi leur contre-coup : ce Voltaire qu'on s'imagine avoir découvert pour les besoins du jour, ne laissa point alors que d'échauffer les jeunes têtes; mais, tout en traduisant *Mahomet*, tout en méritant de la convention nationale le titre de citoyen français, on savait créer à sa manière, on cultivait le don de Dieu selon les lois climatériques, on s'informait sans être envahi. Aujourd'hui je vois une poésie s'abdiquant trop souvent elle-même en vue de je ne sais quel libéralisme abstrait, qui semble prendre à tâche de s'envelopper de ces mêmes nuages dont on prétend avoir dépouillé la Muse. Chez M. Freiligrath, en dehors de l'inspiration d'ailleurs distinguée de l'auteur d'*une Profession de Foi*, on ne saurait méconnaître l'influence dominante de Lamartine et de Victor Hugo. M. Herwegh, avec une persévérance qui ne se dément pas, continue à débiter contre le roi de Prusse toute sorte de philippiques dans le style de *la Némésis;* et quant à M. Heine, les dernières boutades de cet aimable esprit affectent si ouvertement certaines préoccupations françaises, qu'on n'en saurait en conscience reporter le mérite à la littérature de son pays. Il y a quelques années, M. Gutzkow, ayant à rendre compte du *Salon*, petit livre de l'auteur des *Reisebilder*, renfermant, au dire du critique, plus d'un souvenir pour l'Allemagne, et pour la France plus d'un *enseignement*, M. Gutzkow pré-

tendaitvoir dans M. He nri Heine une espèce de prédicateur essayant sur un auditoire de poupées l'effet de son sermon. Naturellement, nous Français, nous étions les poupées, tandis que le vrai public, au contraire, le public lettré, intelligent, le seul public capable de goûter l'esprit du poète, siégeait de l'autre côté du Rhin. Maintenant, s'il nous était permis de nous expliquer à notre tour sur les dernières productions de M. Heine, de jeter en passant notre mot sur les fantaisies voltairiennes de l'ingénieux humoriste, nous demanderions tout simplement à retourner la phrase, et nous dirions que, dans ce qu'il écrit désormais pour l'Allemagne, M. Heine songe beaucoup trop à nous, à nos journaux, et que tant de belles chansons, éparpillées au vent de la patrie, sont en définitive pour ces gens auxquels il a l'air de tourner le dos. De M. Gutzkow, qui prétend que l'auteur du *Salon* n'a que l'Allemagne en vue alors qu'il s'adresse à un public français, et de nous, qui soutenons le contraire, qui donc a tort? Franchement, nous craignons que ce ne soit M. Heine. En effet, on ne renonce point sans de graves dommages aux conditions essentielles de la langue dans laquelle on écrit. Il est de ces qualités faciles et légères, de ces graces enjouées, de ces malices, passez-moi le mot, de ces espiégleries de style auxquelles le génie de la langue allemande avec son habitude de l'infini ne saura jamais se prêter. Goethe le sentait bien, mais qu'y faire? En pareille occasion, le mieux est de se résigner, et quand on ne peut faire *Candide*, d'écrire *Faust*, je devrais ajouter pour la circonstance, *le Livre lyrique* (*das Buch der Lieder*). Il n'y avait qu'amour et printemps dans ce mince volume, et cependant M. Heine rencontra-t-il jamais si merveilleuse inspiration? C'était élégant et vif, sentimental avec la pointe d'ironie, vaporeux, tendre, printanier, un peu *souabe*. Ces pauvres Souabes ont pourtant du bon, quoiqu'ils descendent en droite ligne de Jean-Paul et de Schiller, ces morts augustes dont les *vivans* ne veulent plus.

Aujourd'hui, il faut le reconnaître, le vent n'est plus à la Souabe. Les coryphées du moment trouvent en Allemagne cette poésie de Schiller et d'Uhland, de Kerner et de Grün, étroite et bornée. M. Wienbarg et tout son monde la condamnent, et c'est à qui la renverra d'un ton de persiflage on ne peut plus charmant au culte des scarabées, des fleurettes et des infiniment petits, dont les cerveaux cyclopéens de la pléiade nouvelle lui laissent dédaigneusement le partage microscopique. Or, cette réaction contre un genre qui depuis cinquante ans a valu à l'Allemagne ses plus sentimentales élégies, ses poèmes les plus

frais et les plus agréables, vous étonnerez-vous en apprenant qu'elle émane de Goethe (1)? Le chantre merveilleux de tant de lieds et de ballades qui ne respirent que printemps et chevalerie attaquer les Souabes! Goethe se déclarer contre Uhland, contre Schwab, contre toute cette phalange enthousiaste des poètes de Stuttgard et de Tubingue qui l'adorait à l'égal d'un demi-dieu, ô l'ingratitude! Mais Goethe avait de ces retours d'humeur propres du reste aux natures sceptiques. Le vieux Merlin savait conserver son sang-froid, plus que son sang-froid, son ironie, au milieu des mouvemens exaltés où les tours de son génie prestigieux entraînaient la peuplade littéraire. L'assentiment des gens, loin de le désarmer, aiguisait sa verve satirique, et toute l'admiration de Hegel et des siens n'a jamais fait qu'il se soit gêné le moins du monde sur leur compte. Voici ce qu'il écrivait à la date du 4 octobre 1831. Ajoutons que ces lignes bien amères ne devaient point empêcher ces honnêtes Souabes de s'écrier, en le pleurant quelques mois plus tard, que l'auguste vieillard de quatre-vingt-trois ans était mort trop tôt pour la littérature. « J'ai reçu ces jours derniers les poésies de Gustave Pfizer, et j'ai parcouru çà et là le volume à moitié coupé. Ce poète me paraît posséder un talent réel, et en même temps être un bon homme (*und auch ein guter Mensch zu leyn*). Néanmoins cette lecture n'a produit sur moi qu'un assez pauvre effet, et je me suis hâté de rejeter le volume, car, par ces temps d'invasion du choléra, il faut se tenir sévèrement en garde contre toute INFLUENCE DÉPRESSIVE. L'opuscule est dédié à Uhland, et j'avoue que de la région où celui-ci plane rien de tonique, de fécond, de capable en un mot de subjuguer la destinée, ne me semble devoir sortir. Je ne dirai point de mal de cette production, mais aussi n'y retournerai-je pas. C'est merveille comme tous ces petits messieurs ont su se faire une guenille poético-morale et religieuse dont ils s'enveloppent du reste fort artistement, quittes, si le coude passe un peu, à vous donner la chose pour une intention poétique. Je vous adresserai l'opuscule en question dans mon premier envoi (la lettre est écrite à Zelter), ne serait-ce que pour le savoir hors de chez moi. » La boutade, on le voit, ne ménage personne; mais tout cela est-il très juste, et l'auteur de *Mignon* et du *Comte prisonnier* condamnant chez Uhland, comme frappé d'im-

(1) Je me reprends : de Goethe et des évènemens de 1830, de la révolution de juillet, de la chute de la Pologne, de la philosophie de Hegel et de nos doctrines socialistes envahissantes. Goethe s'était contenté de jeter le mot de la réaction, les divers élémens dont nous parlons firent l'ère nouvelle.

puissance et de pauvreté, un genre sur lequel sa propre imagination s'est exercée avec tant de succès, Goethe ne risque-t-il pas de s'atteindre lui-même?

Ce qu'Uhland a fait pour le lied et la ballade ne peut se contester; personne en Allemagne, et je n'excepte pas Goethe, n'a su donner à l'idée ce cercle exact et net qui l'incorpore en un moment précis. Tout poème, avec Uhland, se compose de deux parties bien distinctes : l'une visible, faite et même parfaite; l'autre encore dans le vague, écho, si l'on veut, de la première, mais écho si puissant qu'il force le lecteur à créer un second poème comme complément indispensable de la chose première. Je dirais plus : souvent c'est en dehors de la forme elle-même que le véritable poème existe. A certains momens, vous vous surprenez le volume à moitié clos entre vos mains et le nez en l'air,

Comme un poète cherchant des vers à la pipée.

Vous croyez vous complaire en une simple jouissance littéraire, et vous êtes vous-même en travail de composition. C'est, à mon sens, le suprême du genre, l'inspiration moins la rime, la rose sans l'épine. A défaut des autres mérites, les Souabes posséderaient encore celui-là qui leur appartient en propre, et que Goethe, tant s'en faut, ne dédaignait pas. On reproche à la poésie souabe son abeille; mais cette abeille ne lui venait-elle pas de Milet en droite ligne?

Ces promenades au soleil couchant, ces douces histoires naïvement contées, tant de frais et suaves trésors de poésie intime, ont bien aussi leur mérite, quoi qu'on dise. Où est Prométhée? s'écrie-t-on. A tout prendre, Goethe pouvait le demander; mais vous tous, virtuoses d'hier, qu'une rime de circonstance met en renom, girouettes qu'un souffle aventureux fait passer alternativement du soleil à l'ombre et de l'ombre au soleil, est-ce de bonne foi que vous le dites? Ainsi que vous, nous aimons les œuvres titaniques, ainsi que vous nous préférons Homère à Théocrite, *la Divine Comédie* aux sonnets de Pétrarque, le *Faust* de Goethe aux *lieds* d'Uhland et de Kerner; il s'en faut cependant que le culte du sublime nous empêche d'admirer les beautés d'un ordre plus modeste, et nous ne sommes pas de ceux qui s'imaginent servir la Muse en insultant les Graces. D'ailleurs la grande question, c'est de réussir dans la sphère où l'on s'exerce, de porter à la perfection le point dont on s'occupe; à ce compte, on nous l'accordera, les Souabes sont sans reproche. En direz-vous autant de leurs adversaires, gens ambitieux, peut-être féconds en tentatives grandioses, mais auxquels, il faut bien l'avouer, un avortement coûte peu? J'estime infiniment le palmier su-

blime et le lotus mystique, divins emblèmes de la spéculation transcendante en poésie; cependant, mieux qu'un palmier tortueux et mal venu, mieux qu'un lotus épanouissant sa coupe symbolique au sein d'une eau trouble et marécageuse, j'aime le simple liseron et la clochette bleue secouant son odeur matinale; et quand les harpes n'ont point en elles de voix profondes et d'indicibles harmonies, ce n'est point la peine de les suspendre aux saules du rivage.

Les poètes libéraux de la jeune Allemagne nourrissent contre les Souabes un grief qu'ils ne se lassent point d'articuler, et que nous n'oserons passer sous silence. A les entendre, l'école souabe serait une pépinière d'aristocrates, d'esprits bornés, uniquement préoccupés d'évocations féodales, pour le moins intempestives. Voyez un peu cependant la contradiction : on reproche aux Souabes leurs goûts puérils, leurs insipides prédilections; on leur crie : — Vous êtes des enfans qui ne savez que guetter une mouche et faire la chasse aux scarabées, — et puis en même temps on les accuse d'aristocratie. Encore s'ils célébraient les royautés du désert comme M. Freiligrath, s'ils en voulaient aux lions, aux panthères; mais, non : les malheureux, un simple scarabée qui bourdonne autour d'une aubépine en fleur va les émouvoir toute une journée, et si plus tard le ver luisant s'allume aux clartés des étoiles, ils n'en demanderont pas davantage pour rimer jusqu'au lendemain. Eux des aristocrates! Y pensez-vous? Et que devient alors le fameux sonnet de M. Herwegh? « Lorsqu'un lion pose devant vos yeux, il ne s'agit pas de venir nous chanter l'insecte qu'il peut avoir sur lui. » Reste à savoir ce qu'on entend par ce lion apocalyptique. Si votre lion n'est qu'une espèce de mannequin gonflé de vide ou de misérables lieux-communs à l'usage de certains mécontens toujours en humeur de soulever les passions populaires contre le régime existant, oh! alors, mieux vaut cent fois l'insecte, fût-il la puce de la chanson de Goethe. Si au contraire c'est de l'homme que vous voulez parler; si votre poésie politique est celle qui célèbre les actions et les destinées des peuples, celle avec qui l'idée déjà devenue fait ne demande au penseur en quelque sorte qu'une consécration suprême, à la bonne heure, et nous conviendrons aisément avec vous qu'il n'en existe pas de plus grande. A ce compte, Homère et Shakspeare sont des poètes politiques; et quant aux Souabes, on se trompe fort si l'on imagine abolir avec des épigrammes aiguisées par l'envie les droits imprescriptibles que ces nobles gardiens de la tradition épique en Allemagne se sont acquis à la reconnaissance de la Muse.

Ce reproche d'aristocratie, si on veut bien le discuter sérieusement,

ne saurait atteindre tout au plus que les romances et les œuvres du genre épique; car nous ne pensons guère qu'on puisse l'adresser aux poésies lyriques, à ces pièces d'une inspiration si douce, et dont le sentiment de la nature anime et féconde la lettre. On a dit qu'Uhland, Kerner, Schwab, Anastasius Grün, de Gaudy, Pfizer, Julius Mosen, Mörike, tous les Souabes enfin, maîtres ou simples coryphées, n'en veulent qu'aux supériorités sociales; à moins d'avoir au front la tiare d'empereur d'Allemagne, à moins d'appartenir à la race de Hohenstaufen ou de Habsbourg, nul n'a droit à la consécration posthume de leurs chants. Voyez-les revenir sans cesse à leur thème favori, au motif de prédilection; c'est la *Cavalcade de l'empereur Rodolphe au Tombeau* (de Kerner), *l'Empereur Maximilien* (d'Anastasius Grün), *le Comte Eberard*, *la Traversée du roi Charles* (d'Uhland), toujours la chevalerie et le moyen-âge. A ce propos, nous demanderons si l'épopée a jamais fait autre chose que choisir ses héros parmi les races conquérantes et souveraines. La poésie, accoutumée à ne voir partout que symbole, conclura volontiers, et cela jusqu'à la fin des siècles, de la grandeur et de la dignité extérieure à la grandeur et à la dignité morale, des priviléges de naissance, de fortune et de rang, aux attributs de l'ame et de l'esprit. Si la conclusion semble choquante et inadmissible aux poètes démocrates de la jeune Allemagne, ce n'est point aux Souabes qu'ils doivent s'en prendre, mais au vieil Homère lui-même, à Eschyle, à Sophocle, à tous ces immortels génies de la Grèce républicaine, lesquels n'ont su donner à leurs poèmes comme à leurs tragédies que des princes et des rois pour héros, ou plutôt les vrais, les seuls coupables en cette affaire, sont les chroniqueurs et les historiens. Uhland, Kerner, Grün, Schwab, Rückert et les autres, transcrivant dans la langue des muses la tradition qu'ils recevaient, ont accompli noblement, et selon toutes les conditions du pays, leur tâche de poète. En Écosse, où la tradition, perpétuée au sein même du peuple, rase la terre de plus près, les choses se fussent autrement passées sans aucun doute; mais nous sommes en Allemagne, au cœur même de l'Allemagne impériale : en Souabe, et sur cette terre des Barberousse, le fantôme qu'on évoque a vingt coudées. Un homme auquel on ne saurait contester le sentiment épique, Victor Hugo, remuant dans *Notre-Dame de Paris* les traditions du passé pour leur donner la vie poétique, a fait, à l'égard de notre histoire (mais d'une main plus hardie et plus puissante, car il est seul et les autres sont vingt), la même opération que les Souabes. En Allemagne, Victor Hugo eût été Souabe; ses lettres écrites du Rhin et

les Burgraves indiquent assez la tendance, car le chantre des *Orientales* et des *Feuilles d'Automne*, il est bon qu'on le sache, a le malheur de déplaire fort à la jeune phalange, qui ne se gêne pas non plus pour médire de Lamartine. Cette levée de boucliers contre les poètes de la nature, *Naturdichter*, comme on les appelle de l'autre côté du Rhin, qu'a-t-elle produit jusqu'ici? Beaucoup de bruit sans doute, beaucoup d'invectives rimées et de pamphlets poétiques, que leurs auteurs, chose étrange! ne parviennent à rassembler en volumes qu'en y adjoignant en manière d'appendices toute sorte de bouquets printaniers et de ballades du bon vieux temps, dont on emprunte le sentiment et le style à ceux-là même qu'on prétend livrer à la risée du monde. Voyez la *Profession de Foi* de M. Freiligrath. Le volume n'est certes pas bien gros, et cependant, sur dix pièces, à peine en compterez-vous trois qui répondent au titre. Ceci nous rappelle le temps où florissaient, au milieu d'une foule d'odes et de sonnets, les deux ou trois remarquables iambes de M. Barbier. Quelle gloire cependant pour ces nobles Souabes de pouvoir dire à leurs adversaires: « Vos petits livres, si minces qu'ils soient, n'existent qu'à la condition de nous emprunter le souffle! Sans la défroque dont il s'enveloppe, votre voltairianisme ne saurait comment se produire, et si de ce volume, que vous menez en guerre contre nous à si grand bruit, vous ôtez les sylphes, les étoiles, les fleurs et les gnomes, vous n'aurez plus aux doigts qu'un peu de venin où les journalistes de Paris ne daigneraient même pas tremper leur plume. » Mais je m'arrête, car les Souabes n'ont pas ce ton d'amertume et d'aigreur qui conviendrait plutôt à leurs adversaires. Les polémiques ardentes les trouvent résignés et clémens; parfois un peu de découragement s'en mêle, comme on dit qu'il est arrivé pour Uhland. Le plus souvent on n'y prend pas garde; on continue à vivre pour la méditation, pour la paix domestique, pour la solitude et pour Dieu, venant en aide aux pauvres, aux souffrans, comme ce bon Kerner, la providence de toute la vallée d'Heilbronn, et rimant, sur le soir au retour, quelque frais motif, quelque modeste idylle ressentie, dont le volume exquis va s'augmenter à sa vingtième édition.

Pour en revenir à Rückert et conclure, est-il encore des vivans? Consultez sur ce point les coryphées de la jeune phalange, ils ne manqueront pas de vous répondre qu'hélas non; cependant mainte lettre de Berlin vous parlera du grand lyrique comme d'un être parfaitement réel, couronnant, au milieu de la considération publique, par une maturité saine et réfléchie qui n'est point la vieillesse, une exis-

tence vouée à l'étude, à la contemplation, aux vertus douces et privées que sa muse respire. Qui donc croire alors? Si vous m'écoutez, ni les uns ni les autres. A merveille; mais un homme, un poète qui n'est ni vivant ni mort, que peut-il être? Et s'il n'habite ni l'enfer de ce monde ni le paradis de l'immortalité, en quels lieux séjourne-t-il? Aux limbes? Oui, peut-être en ces limbes où les esprits supérieurs non encore consacrés par la mort se retirent loin des luttes bruyantes et des querelles de parti, en ces Champs-Élysées contemporains où Châteaubriand et Rossini, Uhland et Béranger, se rencontrent. Il y avait ainsi jadis dans les caveaux de Saint-Denis un vestibule sur le seuil duquel s'arrêtait le défunt monarque avant d'être mis en sépulture, comme s'il eût craint de passer trop subitement et sans transition de pleine vie en pleine mort. Bien qu'il soit encore de ce monde, Rückert n'appartient déjà plus à la génération active proprement dite, au groupe remuant : les *politiques* l'ont chassé du soleil; combien cela durera-t-il? Ah! si Goethe vivait! Et c'est dans le calme et la sérénité de ce demi-jour précurseur de la transfiguration des poètes, que nous l'avons entrevu l'étoile au front, et pour couronne un rameau du laurier de Pétrarque.

HENRI BLAZE.

L'OMBRE D'ÉRIC.

SECONDE PARTIE.[1]

I.

Ce que je vis dans la capitale du royaume des Miettes.

Nous allions d'un si bon train et la nuit était si noire, que je ne pus rien distinguer du pays que nous traversions. Je ne jugeai un peu des choses qu'en mettant pied à terre dans la capitale du royaume. Notre voiture s'arrêta devant une maison de papier peint haute de deux pieds et demi : c'était le palais de la reine. Je m'étonnai d'abord de la fragilité de l'édifice, mais sa majesté me répondit qu'avec de bonnes subventions mensuelles aux architectes, la maison ne menaçait pas trop ruine, et que d'ailleurs elle était bien forcée de se conformer aux usages du royaume et de se loger comme ses sujets. Telle est, en effet, la mode du pays : On habite des maisons de papier. Voilà qui est incroyable, d'accord; mais on ne me dira pas : A beau mentir qui vient de loin, car je ne viens peut-être pas de si loin.

A peine arrivée, la reine entra dans son palais où l'attendait son

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

conseil de ministres et me laissa seul dans mes réflexions, les yeux attachés sur le spectacle étrange que m'offrait cette capitale, dont les rues en enfilade étaient bordées de maisonnettes à deux étages, moins hautes que l'habitation de la reine, et qui, au lieu d'être en marbre comme les palais de Gênes ou en simple pierre de taille, étaient tout bonnement en papier noirci. Quelques instans après, un cicérone vint se mettre à mes ordres de la part de sa majesté; il pouvait bien avoir six pouces de haut et n'en était pas moins un personnage fort entendu et fort répandu; n'étant rien lui-même et connaissant tous ceux qui étaient quelque chose, petit et familier avec les grands, sans talent et non sans esprit, sans fortune et vivant bien, enfin un arrière-neveu de Figaro; mais je ne veux pas en dire du mal, de peur de blesser trop de mes contemporains. Mon cicérone se montra aimable, fit des frais, et après quelques propos courtois m'invita à une promenade dans la capitale, ce que j'acceptai avec empressement.

Nous descendîmes la grand'rue, et aussitôt nos oreilles furent assaillies d'un épouvantable vacarme. Qui aurait cru, bon Dieu! qu'il pût sortir tant de bruit de ces imperceptibles maisonnettes? Que se passait-il donc à tous les premiers étages? On criait à toutes les fenêtres et sur tous les tons, si bien qu'il me fallut beaucoup d'attention pour distinguer quelque chose au milieu de tout ce bruit.

Ici on s'écriait que le retour de la reine était un beau jour pour le pays, qu'on devait se réjouir, pousser des cris d'allégresse et bénir le ministère. Plus loin, on s'écriait que la constitution était violée, que la reine devait toujours être absente, car son irresponsabilité s'accordait mal avec sa présence. D'autres, avec un peu plus de modération, affirmaient que la reine avait absolument le droit de revenir, mais que son retour dans les circonstances présentes était une inqualifiable faute qui devait retomber sur la tête des ministres.

D'abord chacun cria pour son compte, sans se soucier de ce que disait le voisin, et ne cherchant qu'à crier plus haut que lui; mais, de même qu'il suffit d'une étincelle pour allumer l'incendie, une parole malheureuse alluma toutes les querelles. Alors, de fenêtre à fenêtre, tout le long de la rue, on disputa, on discuta, on s'injuria. Les gros mots furent lancés, on finit par se menacer du poing. La raison avait disparu dans la mêlée, et il ne restait debout que la violence. Le désordre était à son comble; je me troublai, et, me serrant contre mon cicérone, je lui demandai d'une voix émue si j'arrivais précisément la veille d'une révolution.

— Eh non! me dit-il, rassurez-vous; ce n'est qu'une crise ministérielle. Après beaucoup de bruit, tout s'arrangera à l'amiable.

Ces paroles calmèrent mon inquiétude, et nous continuâmes notre promenade. Cependant, comme ce vacarme m'avait beaucoup fatigué, j'éprouvai le besoin de goûter un peu de repos. Je le dis à mon guide, qui m'approuva et me conduisit incontinent à la bibliothèque royale des Miettes, où étaient amoncelés en tas énormes tous les romans de l'année, et où je m'endormis aussitôt du sommeil du juste.

Je dormais encore profondément, lorsque le petit personnage me frappa sur l'épaule et me réveilla sans façon. Je lui fis observer qu'il n'était pas jour encore.

— Si vous attendiez le jour en ce pays, me répondit-il, vous attendriez long-temps.

Je me levai donc, je le suivis. Nous revînmes sur nos traces, et nous tombâmes de nouveau au milieu de grands éclats de voix; mais le bruit n'était plus au premier étage : on ne faisait plus maintenant que chuchotter aux balcons; la crise ministérielle était passée. C'était le rez-de-chaussée qui avait pris le dessus et attirait l'attention. Sur le seuil de chaque maisonnette était placée une sorte de sentinelle qui allait, venait, gesticulait, et parlait toujours sans perdre haleine. Je demandai à mon compagnon ce que faisaient à chaque porte ces braves gens qui me semblaient prendre tant de peine.

— Avez-vous vu à Paris, me répondit-il, le théâtre du sieur Séraphin? Vous souvenez-vous de l'homme au carrick vert qui invite les passans à entrer? Eh bien! tous ces personnages que vous voyez tant se démener au seuil de chaque maisonnette, agitant leurs petits bras, leurs petites jambes, leur petite tête et ouvrant une grande bouche, remplissent un office à peu près pareil. Il y a seulement cette différence, que l'homme au carrick vert gagne à peine une obole, et que ceux-ci gagnent des monceaux d'or. — Bien entendu, ajouta mon interlocuteur, que je parle des deux ou trois qui attirent la foule, et non de tous ceux que vous voyez se morfondre sur leur porte dans la solitude et qui ne gagnent pas plus d'argent que de renommée.

J'étais curieux de savoir comment s'y prenaient ces deux ou trois habiles parleurs pour attirer tant de monde autour d'eux. Je m'arrêtai devant celui qui me semblait avoir groupé le plus gros auditoire, et je remarquai d'abord son costume; il portait le manteau bleu du philanthrope et le petit collet de Tartufe, et, sous cet accoutrement étrange, il caressait, d'un ton patelin, les mauvaises passions et de vieux préjugés, il piquait la curiosité banale d'un public vulgaire, et

alléchait les gourmets blasés par d'habiles promesses. En somme, il racontait une histoire si longue, si longue, qu'elle ne finissait jamais.

— C'est donc bien intéressant? dis-je à un auditeur qui écoutait bouche béante.

— Mon Dieu, non! me répondit-il; mais on le paie si cher!

Cette raison ne me parut pas suffisante, et j'allai me mêler à un autre groupe. Ce que je vis ici me frappa bien davantage. Le même acteur occupait six portes à la fois : il se multipliait, il courait d'un seuil à l'autre, il jouait au même moment six rôles différens pour six auditoires divers. Dès qu'il échouait à la peine, ce qui arrivait souvent, il passait prestement son masque à un compère qui le remplaçait à merveille, ma foi, et sans que le bon public s'aperçût de la substitution. On m'apprit que ce personnage qui parlait de lui à chaque instant, et dont le *moi* était si naïvement ridicule qu'il n'était pas haïssable, avait autrefois, dans sa jeunesse, songé à la gloire! Hélas! il ne songeait plus maintenant qu'à remplir ses poches; il déclarait avec la sotte outrecuidance du parvenu qu'il ne pouvait pas vivre à moins de cent mille francs par année...

— Mais, demandai-je, les gagnera-t-il toujours?

— Il les gagnera un an ou deux, me répondit-on.

— Mon Dieu! comment fera-t-il ensuite pour vivre?

— Il ne s'en portera que mieux, répliqua mon interlocuteur.

Tout à côté, deux autres marchands de paroles débitaient leur marchandise avec autant de talent que leurs rivaux : ils étaient moins suivis pourtant, et leur cour diminuait à vue d'œil. J'en montrai quelque surprise, et l'on m'expliqua qu'ils avaient eu la vogue la veille, ce qui est une grande raison, en ce pays, pour ne pas l'avoir le lendemain. Quant à moi, je ne pris pas la fuite, et je fis une courte halte : la gloire d'hier mérite au moins un semblant d'hommage. Puis, je défilai rapidement devant tous les parleurs inconnus qui occupaient chaque seuil, sur toute la ligne. J'eus le bonheur de les esquiver et de n'être arrêté par aucun embarras. Arrivé au bout de la rue, je repris haleine, car j'avais poussé mes jambes au point de m'essouffler, et mon premier soin fut de questionner mon compagnon, afin de savoir à quoi pouvaient servir, dans le royaume, tous ces débitans de contes bleus.

— Vous n'avez donc pas deviné, me répondit-il, que ce sont là les distributeurs de la nourriture publique, et que dans notre pays on ne se nourrit que de contes?

— Je ne m'étonne plus, répliquai-je, que les habitans des Miettes soient si pâles et si défaits.

En effet, je ne m'étonnais point des conséquences du régime, mais je m'étonnais beaucoup que, dans un pays constitutionnel, on eût pu adopter un pareil régime. Absorbé dans cette pensée, j'inclinai mon front sur ma poitrine; quand je relevai la tête, il s'était déjà opéré un changement autour de nous. Ce n'étaient plus les mêmes orateurs qui péroraient à chaque rez-de-chaussée; j'eus un triste pressentiment.

— Leur règne serait-il déjà passé? m'écriai-je.

— Pas encore, reprit mon camarade; mais c'est déjà lundi, et il est d'usage que chaque semaine, à pareil jour, la trompette change de bouche pour vingt-quatre heures, et que l'on joue un autre air, pour varier un peu.

— Ceux-ci ne racontent donc pas des histoires?

— Pas tout-à-fait.

— Que font-ils alors? car ils me semblent jouer avec la parole absolument comme les autres.

— Ce qu'ils font? Écoutez-moi. Parler longuement de rien, ou à peu près de rien; entasser mille mots où quatre suffiraient; entendre chaque soir, pendant vingt ans, des acteurs toujours les mêmes, dans des pièces qui se ressemblent toujours; maudire sa destinée; ne pas refuser tous les cadeaux; dire systématiquement du bien d'une jolie comédienne, pour en faire penser du mal, c'est-à-dire pour laisser croire qu'on est au mieux avec elle, ce qui est faux, et ce qu'il faudrait cacher avec beaucoup de soin, si c'était vrai; d'aventure, se marier, et ce jour-là, pour rajeunir le feuilleton épuisé, parler de sa femme en détail au lecteur malin; ou bien, rester garçon, et, pour se distraire, se promener sur les boulevards, dans un char-à-bancs traîné par des fantômes de chevaux, et, en attendant, dépenser beaucoup d'imagination et de verve... voilà ce qu'ils font, ou à peu près.

— Je vois, dis-je, que ces messieurs sont des gens d'esprit qui ressemblent passablement à cet habile tireur de l'antiquité, lequel employait son temps et son art à faire passer un boisseau de poix chiches dans un petit trou.

A cet endroit, sa majesté la reine vint à passer dans son char; elle arrêta court son barbet, et, m'apprenant qu'elle était sur le point de son départ, elle m'invita à partir avec elle et me demanda si je n'en avais pas assez de six mois de séjour dans la capitale de son royaume.

— Il y a six mois que je suis ici! m'écriai-je; mais il me semblait qu'il y avait tout au plus vingt-quatre heures... Le temps passe donc bien vite dans vos états?

— Comme les réputations, mon ami, répondit la reine.

Je montai dans le char; mais à ce moment de sombres nuages s'amoncelèrent à l'horizon, quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber, et bientôt l'orage éclata sur la capitale des Miettes. Hélas! le désastre fut complet. La capitale fut renversée, engloutie; elle disparut en laissant à peine quelques vestiges. Je pris les mains de sa majesté, et, les serrant avec attendrissement :

— Quel malheur! lui dis-je, madame, vous n'avez plus de capitale.

— Soyez tranquille, me répondit-elle d'un air calme; on va sans retard m'en construire une autre plus solide que celle-là. Partons, ajouta-t-elle.

A ce mot, notre coursier prit son essor; il courut, Dieu sait, et je fus bientôt déposé à la porte de mon cimetière. Je pris humblement congé de sa majesté, et je me hâtai de regagner mes foyers solitaires. En me retrouvant chez moi, après le long coup-d'œil que tout voyageur jette au retour sur ses pénates, ma première pensée fut d'écrire à mes amis et à ma maîtresse. Je fus d'abord embarrassé pour savoir à qui, de l'amour ou de l'amitié, je donnerais le pas, et je jouai la chose à pile ou face. Pile, c'est l'amitié qui gagna; le hasard pourrait bien avoir raison.

II.

Où je reprends une correspondance interrompue pendant six mois et demi.

A ZÉNON.

O mon maître! ô mon cher maître, est-ce bien vrai? est-ce possible? dois-je le croire? ne dois-je pas le croire? Je le crois, puisque vous le dites; mais cela est bien triste et bien douloureux pour la sagesse humaine, et surtout pour vous. Quelle chute, grand Dieu, quelle chute! Passe encore si vous aviez imité le marquis Henri de Saint-Simon, si vous aviez aimé, pour savoir ce que c'est que ce sentiment bizarre, inexplicable et puissant qui *perdit Troye*, et eût changé la face du monde à Actium, dit Pascal, si le nez de Cléopâtre eût été plus court. Passe encore si vous vous étiez ruiné pour apprendre ce que c'est que

la pauvreté, pour étudier, à mesure qu'elles naîtraient dans votre cœur, les horribles tentations de la faim, *malesuada fames;* si vous vous étiez lancé dans l'orgie, pour connaître ce qu'il y a de mystérieux au fond de ces égaremens de l'intelligence et des sens. Alors c'eût été du dévouement à la science, et j'aurais compris de votre part ces extravagances sublimes. Mais point; vous êtes devenu bien et dûment amoureux comme un adolescent ou comme un poète; vous vous êtes ruiné comme un étourdi, comme moi; vous menez la vie dissolue d'un débauché vulgaire! Hélas! hélas! mon maître, votre disciple se voile le visage, et si vous étiez là, il n'oserait vous regarder en face, de peur de vous embarrasser; lui qui avait tant à rougir devant vous, il est sûr que vous rougiriez devant lui. Toute admiration a donc son revers. Oui, sans doute, et de votre malheur je retire au moins cette leçon, qu'il ne faut jamais placer trop haut son idole, car elle ne peut alors tomber sans se briser.

Comme on apprend toujours, même dans le cercueil! Je vous laisse à penser quel beau démenti j'aurais donné autrefois, la veille même où je reçus votre lettre, si l'on était venu me dire que le stoïcien Zénon dévorait son mince patrimoine avec une courtisane qu'il aime peu, ou qu'il n'aime pas du tout. Avec quel dédain j'aurais répliqué à quiconque aurait voulu soutenir que ces trésors d'érudition et de sagesse amassés pendant des années, dans une austère solitude, seraient follement jetés un jour aux pieds d'une comédienne, comme le prix de ses vulgaires faveurs? Ce siècle est vraiment le siècle des contradictions, et nous pourrions tous, pour peu que nous ayons vécu, être notre Bossuet, et écrire l'*histoire de nos variations* en plusieurs volumes. Le pour et le contre se donnent fort agréablement la main dans un même cerveau, et ils sont les meilleurs amis du monde dans un même cœur. Les métamorphoses d'Ovide sont peu de chose en comparaison de celles qui s'opèrent chaque jour dans nos sentimens et nos pensées. Et cependant, ô mon maître, ces transformations soudaines me prennent toujours au dépourvu, et la vôtre surtout m'a tant étonné, que je suis resté six mois dans l'impossibilité de vous répondre. Telle est la cause de mon long silence. N'allez pas croire que j'aie été indifférent à vos malheurs. J'ai versé et je verse encore bien des larmes sincères sur votre chute. Quelquefois, cependant, vous l'avouerai-je? je ne puis m'empêcher de sourire quand je me figure mon grand philosophe, le sigisbé d'une soubrette, quand je me représente cet homme fort entre tous, ce penseur sévère qui, vivant en

compagnie de l'antique sagesse, ne voulait jamais descendre de son cap Sunium, réduit à porter sur son bras, dans la coulisse, le châle et le manchon d'une petite comédienne qui babille devant la rampe!

Mais ne plaisantons pas en un sujet si grave, et devant l'effrayant avenir que vous vous êtes préparé. Dans quel abîme êtes-vous plongé! La misère frappe à votre porte, elle va entrer, elle est entrée peut-être, et la misère à Paris est plus hideuse que partout ailleurs. J'assiste d'ici à vos désespoirs. C'est en frémissant que je vois grandir sous vos haillons ce ver rongeur d'un amour désespéré. Je tremble que vous n'accomplissiez vos projets de suicide, et parmi les ombres qui descendront en ces lieux sans les honneurs de la sépulture, il me semblera toujours voir surgir votre grand front pâle.

Mon maître, me permettez-vous de vous donner un conseil? Ne vous tuez pas. Je vous parle avec connaissance de cause, ne vous tuez pas. Vendez vos pistolets pour un dîner au *Café de Paris*. Si malheureux qu'on soit en liberté, il ne faut pas se faire jeter en prison. La liberté et ses orages valent mieux que le calme plat de la servitude.— Il y avait une fois un homme qui, n'ayant pas de pain et ne sachant comment s'en procurer, imagina de commettre quelque délit en plein jour, afin de mériter la prison, où il serait nourri aux frais de l'état. Le régime du cachot ne lui plut guère, car au bout d'une quinzaine de jours, au risque de se faire tuer par les sentinelles qui veillaient aux portes, il s'évada pour aller retrouver la faim.

Adieu, je vous admire moins; mais comme vous souffrez, je vous aime davantage : il y a plus que compensation.

L'OMBRE STUPÉFAITE DE VOTRE DISCIPLE.

A FORTUNÉ.

Fortuné dans la solitude! Fortuné qui veut se faire chartreux ou trappiste! Le héros du boulevard Italien et du jockey-club transformé en ermite, ce qui ferait supposer qu'il est devenu vieux et pauvre, tandis qu'il est jeune et riche encore! le plus hardi joueur, le séducteur le plus intrépide, ayant encore de belles inscriptions sur le grand-livre et pas encore de cheveux gris, s'est retiré dans une retraite profonde! La nouvelle serait amusante, si elle n'était lamentable, et je m'en réjouirais avec toi, mon cher, si, avec toi, mon pauvre ami, je ne devais en gémir.

Voilà ce que c'est que la jeunesse d'un libertin! (Qui le sait mieux que

moi?) On part; la matinée est belle; des chants joyeux s'élèvent de tous côtés sur la route, le long de laquelle de magnifiques tentes sont dressées. On s'avance, le sourire dédaigneux sur les lèvres, les yeux brillant d'une flamme suspecte, le cœur rempli de mille implacables désirs. On exagère sa force, on croit la jeunesse inépuisable, et l'on entre sous la première tente où, autour d'une table couverte de mets exquis et de vins d'Espagne, on oublie sa mère, on se moque de la vertu et l'on blasphème le nom de Dieu. On se lève repu, et l'on sort. Les chants continuent sur la route, moins joyeux et plus bruyans; le soleil est splendide encore; on éclabousse le pauvre, on insulte les passans, et l'on entre sous une seconde tente, où des femmes effrontées vous enlacent, et où l'on gaspille dans des plaisirs insensés les facultés de l'intelligence et les dons du cœur. Mais bientôt, sur le seuil, apparaît le fantôme de l'ennui; l'on s'esquive, et, pour se distraire, on court hasarder sur une carte ou sur un dé toute une fortune que les aïeux ont mis un siècle à bâtir. Puis, le vice, fatigué de son contact éternel avec le vice, veut savoir par curiosité ce que peut produire son contact avec la vertu; alors il efface sur ses vêtemens les traces de l'orgie, il compose son visage, et, l'air grave, il arrive devant une tente écartée de la route, où la vertu vit dans le calme du bonheur ou au moins de la résignation. La porte est franchie; aussitôt les chants baissent, le soleil se voile; une jeune fille est séduite, une jeune femme a trahi ses devoirs et est déjà délaissée. Le coup est fait et l'on se sauve. Les chants ont cessé, et la nuit est profonde; on va au hasard, la tête baissée, on est assiégé de funèbres pressentimens auxquels on ne veut pas croire, lorsque des sicaires embusqués à un détour du chemin se précipitent sur vous, et vous frappent de leurs poignards. Déchiré et sanglant, vous voulez fuir; ils vous atteignent bientôt; vous échappez encore, ils vous atteignent toujours, et retournent le fer dans vos blessures.

Tu connais, mon ami, le nom de ces sicaires; ils s'appellent les remords. Eh bien! après tout, tant mieux que tu sois tombé entre leurs mains! Sais-tu que s'ils ne t'avaient brusquement arrêté dans ta course tu aurais commis encore bien des fautes, et te serais couvert de bien des souillures? Combien de fois aurais-tu porté le déshonneur au sein des familles paisibles et vertueuses? combien de fois aurais-tu souillé le foyer, avant toi sans tache, où tu aurais été admis comme un hôte sur l'honneur duquel on peut compter? Il y a des malheurs salutaires; le tien est du nombre. Reconnais là le doigt de Dieu, et, toi qui ne t'agenouillais que dans des boudoirs, va t'agenouiller dans une église.

Toutes les consolations des amis ne valent point, pour un cœur bourrelé, l'air qu'on respire sous la voûte de la maison de Dieu. Je ne t'envoie donc pas de consolations; tu en trouveras assez, si tu le veux, dans la chapelle de ton village.

Je sais que ces consolations n'iront pas jusqu'à te rendre le bonheur que tu as perdu pour jamais, et à chasser la terrible image qui t'obsèdera toute ta vie; mais enfin, elles pourront adoucir l'état de ton ame, surtout si tu veux un peu changer l'existence que tu t'es faite, car, vois-tu, mon ami, la solitude absolue ne te vaut rien. La solitude absolue, quand on a le cœur ulcéré, est le chemin le plus court de la raison à la folie. Le ciel me garde de te conseiller de rentrer dans le monde! tu rirais de mon conseil, et tu aurais raison. Ce que je te recommande seulement, c'est de secouer cette léthargie douloureuse qui s'est emparée de toi si complètement. Mon ami, ne t'enferme pas dans une seule pensée, et ne reste pas accroupi à la même place pendant des journées entières : le génie s'y abêtirait. Lis de bons livres; promène-toi dans les environs de ta demeure; admire les beaux sites et le beau ciel; entre dans la chaumière du pauvre pour y porter des secours, et si, vers le soir, tu rencontres le curé du village revenant de consoler un mourant et lisant la Bible le long du chemin, ne crains pas de l'accoster, et, causant tous les deux, rentrez à pas lents. Alors tu ne me porteras plus envie. Tant qu'il y a du bien à faire sur la terre, il ne faut pas porter envie aux morts.

Adieu, cher Fortuné. Je vais encore t'indiquer une distraction : écris-moi. Je te répondrai plus tôt que je ne l'ai fait cette fois; je n'en serai pas empêché, je l'espère, par des circonstances aussi graves. Je mets ma main dans la tienne, et je t'assure que je te plains de tout mon cœur. Il est cependant une personne au monde que je plains encore plus que toi : c'est ta mère. Encore adieu.

L'Ombre compatissante de ton Ami.

A MIRA.

Ma fidèle amie, ma tendre bien-aimée, que je te donne d'inquiétudes, et que je serais coupable si je n'étais innocent! J'ai, pour expliquer mon long silence, la meilleure de toutes les excuses; mais je te la dirai plus tard. Aujourd'hui, je tiens à être cru sur parole, et tu me crois, n'est-ce pas?

Quelles douces heures m'a fait passer ta lettre! comme je me suis

égaré avec bonheur pendant des nuits et des journées entières au milieu de ce passé où tu me ramenais si délicieusement! C'est par toi que j'ai eu mon paradis terrestre, chère Mira, et tu me demandes si je n'en ai pas perdu le souvenir! Autant vaudrait me demander si je me souviens de la vie et de ma jeunesse, car, je te le jure, c'est par toi seule que j'ai été jeune et que j'ai vécu. En dehors de ton cercle magique, j'ai essayé de vivre, et je n'y ai pas réussi. Je n'essaierai plus rien; je sais maintenant tout ce qu'il me faut pour être heureux : c'est ton cœur. Aussi, c'est avec une joie profonde que je t'annonce le grand évènement : j'espère renaître avec les beaux jours, avec ce doux soleil qui te donne tant de joie. J'arriverai avec le printemps : lequel aimes-tu mieux des deux voyageurs?

O la plus aimante, ô la plus fidèle des femmes! comment me montrerai-je digne de cet amour que tu m'as conservé pur et sans tache? D'abord en me consacrant tout entier à ma chère Mira, en faisant dès aujourd'hui tout ce qu'elle me demandera, excepté des vers pourtant. Tu me pries, ma chère maîtresse, de te chanter en de jolis vers; tu ignores donc que je n'en fais plus? C'est mon châtiment. Dieu veuille qu'il ne dure pas toujours, et que ma Muse revienne dès que je te reverrai! Si elle revient, je ne chanterai plus que toi, et ces poésies que tu inspireras, je les ferai imprimer par Didot, relier par Thouvenin, et tirer à deux exemplaires; mais auparavant je les aurai murmurées d'une voix émue à tes genoux, dans ton boudoir, à la lueur d'une lampe d'albâtre.

La seule pensée d'un tel bonheur me saisit avec tant d'empire, que mon cœur bat violemment et que la plume tremble dans ma main. Je voulais te parler de Fortuné et de Zénon; à un autre jour! Tout ce qui n'est pas toi m'importune; je veux que rien ne se place entre ton image et ma pensée.

Adieu, fidèle et charmante amie; au printemps. Je t'envoie autant de baisers qu'il y a de minutes que tes lèvres n'ont touché les miennes.

L'Ombre charmée de ton Amant.

III.

Une soirée littéraire dans un cimetière inconnu.

Mes estafettes venaient de partir; je ne comptais pas sur leur retour avant l'étoile du matin. Zénon, pensai-je, n'est pas encore rentré

chez lui. A moins qu'il ne soit malade, il est dans les coulisses ou en train de souper quelque part. Fortuné a depuis long-temps fermé sa porte à double tour, et si Joseph est sur son premier somme, il laissera, avant d'ouvrir, mon messager faire le pied de grue. Quant à ma fidèle Mira, qui attend à chaque heure du jour et de la nuit, elle a déjà entr'ouvert sa persienne....

— Eh! eh! murmura un feu follet qui voltigeait en ce moment sur ma tombe; eh! eh! voulez-vous me suivre, ombre d'Éric?

— Feu follet, mon ami, répondis-je, où veux-tu me conduire? Je n'ai pas confiance aux gens de ton espèce; je n'ai que trop suivi dans le monde de feux follets; ils m'ont tous égaré et conduit où tu me vois.

— Suivez-moi, répliqua-t-il sans m'avoir écouté, selon un usage très répandu; je veux vous conduire à une réunion de morts célèbres.

On peut être hardi quand on n'a plus rien à perdre. Je me levai, et suivis à tout hasard mon guide capricieux, fantasque, insaisissable, qui allait, venait, disparaissait, reparaissait, brillait en se jouant. Une ombre guidée par un feu follet vers des tombeaux! Qui se douterait que cela ressemble beaucoup à la postérité conduite par la gloire vers les morts illustres?

Je marchai assez long-temps, toujours précédé de mon guide. La nuit était transparente, le ciel était parsemé d'étoiles. Un silence religieux régnait partout, lorsque soudain j'entendis la voix mélancolique d'un pâtre qui s'élevait au loin, et les mélodies délicieuses d'un rossignol qui chantait sur l'arbre voisin. Je me pris à écouter avec ravissement ces deux voix qui montaient vers le ciel comme l'ame de cette profonde solitude; mais aussitôt une chouette poussa un cri lamentable, et une chauve-souris fouetta mon visage de ses ailes funèbres: une chose triste suit toujours de près une chose agréable; on dirait un créancier aux trousses de son débiteur. Nous avancions toujours, et je commençais à être inquiet; enfin mon guide s'arrêta, et, tournoyant sur lui-même, il murmura : « C'est ici. »

Alors je regardai avec curiosité autour de moi; le lieu m'était entièrement inconnu. C'était une place funèbre, entourée de mausolées, dont quelques-uns seulement étaient en marbre et le plus grand nombre en pierre ou en brique : on voyait trop que ce n'étaient pas des tombeaux de millionnaires. Au beau milieu du rond-point s'élevait une pyramide en marbre noir, au sommet de laquelle se dressait une Renommée classique soufflant de toutes ses forces dans sa trompette. Sur le socle de la pyramide étaient gravées des plumes qui avaient,

les unes, la forme d'une flèche, les autres, celle d'un stylet; celles-ci avaient la queue d'une comète, et celles-là ressemblaient à une étoile fixe. Une autre face du socle représentait une mer orageuse, sur laquelle étaient ballottés des volumes, la plupart à moitié couverts d'une vague.

— Maître, dit le feu follet, c'est ici la dernière demeure des écrivains. C'est ici que vous auriez pu reposer, ombre d'Éric!

Je sentis toute l'amertume du reproche contenu dans ces derniers mots, quoique cela fût dit d'un ton badin. Je m'en préoccupai même si fortement, que je ne fis plus attention où je marchais, et que je me heurtai à un sépulcre à fleur de terre, sur lequel je me laissai choir. Précisément c'était le tombeau du révérend Laurence Sterne. Or, je me consolai en pensant que Sterne avait été bien d'autres fois l'occasion d'une chute : demandez à tous ceux qui ont voulu l'imiter!

— Avez-vous lu au moins l'épitaphe? me dit mon guide au moment où j'essayais de me relever. Veuillez remarquer qu'elle ment... comme une épitaphe. Ce n'est pas le 13 septembre, comme elle l'assure, mais bien le 18 mars, qu'Iorick passa de vie à trépas.

Voilà un feu follet bien savant, pensai-je, et certes il mériterait une place dans une académie, s'il avait un peu plus de tenue, ce qui est le cas de beaucoup de gens. Je lui adressai mes félicitations sincères; il les accepta en pirouettant, ce qui ne signifie pas avec modestie, me guida quelques pas encore, et disparut en m'annonçant que j'étais au lieu de la réunion, du *raout*. Je me trouvais alors devant un monument simple et imposant, environné de saules-pleureurs et surmonté d'une vierge de Canova, en marbre de Carrare, qui versait des larmes sur une page inachevée. Sur le frontispice, je lus, gravé en lettres d'or, le nom de Pascal. Au souvenir de ce grand nom, j'allais me recueillir; mais aussitôt je ne sais quelle horloge sonna une heure, et je vis s'échapper de leur sépulcre des ombres qui en un clin d'œil furent à côté de moi. Elles entrèrent l'une après l'autre chez Pascal, et en assez bon nombre. Que pouvais-je faire? Ma foi, je jouai d'audace, je me faufilai à la suite des derniers venus, et je pénétrai dans une étroite antichambre éclairée par les rayons adoucis d'un invisible soleil, où l'ombre d'un laquais recevait les visiteurs. Au moment de mon arrivée, le valet annonçait d'une voix retentissante : Jean Racine, Poquelin de Molière. Un dernier personnage, qui n'aimait pas sans doute à être traité comme les autres, dit qu'il s'annoncerait lui-même, et, faisant une moue, de ses lèvres hautaines laissa tomber trois syllabes qu'on aurait pu entendre d'un bout de l'Europe à l'autre : lord Byron.

Alors le laquais s'approcha de moi et me demanda comment je m'appelais.

— Je ne puis pas décliner mon nom, lui dis-je, puisque je n'en ai pas.

— Entrez toujours, monsieur, répondit-il, mais pour cette fois seulement.

Je pris mon air le plus modeste, et j'entrai dans le salon de Pascal, grand comme son antichambre et éclairé de la même façon. Les ombres s'y livraient à des conversations particulières. Je vis Pascal s'entretenir avec lord Byron, et ils paraissaient fort bien s'entendre. Serait-ce que tous les grands esprits sont d'accord ici, et que la vie seule, avec ses hasards et ses caprices, établissait là-haut des différences? Dès que Byron s'éloigna, je m'approchai respectueusement de l'auteur des *Pensées*.

— J'arrive tout récemment, lui dis-je, et je puis vous assurer que, sur la terre, votre gloire est dans tout son éclat; même *les Provinciales* reviennent à l'ordre du jour, car les jésuites...

Pascal ne me permit pas d'achever, et, me prenant à l'écart, il se mit à me parler de ses chères sœurs, Jacqueline et Gilberte. Il remua avec bonheur tous ses souvenirs de frère, et j'admirais avec quelle complaisance il touchait mille détails intimes, à la fois sévères et charmans.

— Il est une autre femme, ajouta-t-il après avoir long-temps parlé de ses sœurs, dont l'image me réjouit éternellement le cœur; mais c'est un secret que j'ai emporté en quittant la terre, et que je ne veux pas même trahir ici.

En prononçant ces derniers mots, Pascal, qui semblait sous l'influence d'un rêve délicieux, me laissa en présence de Racine.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, dis-je à l'auteur d'*Athalie;* vos chefs-d'œuvre...

— Avez-vous connu sœur Lalie? me demanda Racine en m'interrompant.

— Je n'ai pas connu sœur Lalie, répondis-je; mais je viens vous annoncer que Phèdre et Hermione, long-temps sans voix, revivent avec toute leur puissance dans une jeune et belle Juive...

Racine était évidemment poursuivi par des idées fixes; il ne m'avait pas écouté, et s'écria :

— Et La Champmêlé? monsieur, La Champmêlé?

— Je ne l'ai pas plus connue que sœur Lalie, fus-je obligé de répondre.

Racine me salua froidement, comme si je venais de le blesser. Je crus avoir commis quelque impardonnable maladresse, et je restais cloué à la même place, lorsque Molière passa, le front mélancolique et l'œil rêveur.

— *Tartufe* est toujours à la mode, dis-je à Poquelin, et *les Femmes savantes* n'ont pas vieilli.

— Pourriez-vous, me répondit-il, me donner des nouvelles de ma femme? C'est à elle que je songeais quand vous m'avez interrompu, et je vous avouerai qu'elle m'intéresse plus que mes comédies.

— Je le crois bien, dit Byron, qui nous écoutait.

— Mais vous, dis-je de plus en plus surpris à l'auteur de *Don Juan*, vous, milord, ne voulez-vous pas savoir ce que sont devenus *Manfred* et le *Giaour?*

— Je veux savoir, me répondit-il, ce qu'est devenue Adda. Dites-le-moi, si vous le savez, dites-le-moi vite. Est-elle belle? est-elle riche? est-elle mariée?

— Elle est belle, elle est riche, elle est mariée à un lord...

— Qui la rend heureuse, n'est-ce pas?

Sans attendre ma réponse, lord Byron tomba dans une longue rêverie; puis, se penchant à mon oreille :

— Et la comtesse Guiccioli? murmura-t-il.

Je ne sais ce que je répondis, mais Byron parut désappointé. Il allait me questionner encore, lorsque l'heure de la retraite sonna. Je vis alors ces ombres illustres se saluer affectueusement, se serrer la main, et sortir comme elles étaient entrées. Je suivis leurs traces, ce qui est très sage, sinon très original, et aussitôt je fus en plein air.

Mon guide ne m'attendait pas, et je repris seul le chemin de ma demeure, en réfléchissant à ce que je venais de voir et d'entendre. Ce qui m'étonnait, ce n'est pas que le cœur de ces grands hommes eût plus de mémoire que leur esprit; mais Molière, disais-je, comment Molière, qui fut si malheureux avec Béjart, peut-il parler d'elle avec un plaisir ineffable et toujours nouveau? Je creusai cette pensée, tout en marchant, à la façon de Jean-Jacques, et j'en vins à comprendre que, pour la récompense des nobles cœurs, la mort enlève à l'amour ce qu'il a pu avoir d'amer dans la vie, et ne laisse que le bonheur d'avoir aimé.

En rêvant ainsi, j'avais traversé la place sans m'en apercevoir et sans encombre; mais à l'instant où je m'y attendais le moins, je fus assailli par un grand nombre de fantômes qui erraient, comme des ames en peine, aux alentours de l'enceinte réservée. Ils étaient sans doute

prévenus de mon arrivée récente, car ils me guettaient au passage, et ils se jettèrent au-devant de moi en poussant des cris confus. Ce que je distinguai au milieu de ces clameurs, c'est que ces bonnes gens si émus me demandaient tous des nouvelles de leurs livres et de leur gloire. Je ne savais auquel entendre.

— Je suis Chapelain!

— Je suis Dassoucy!

— Je suis Brébeuf!

— Je suis Bonnecorse!

— Je suis Colletet!

Cent autres noms frappaient en même temps les airs en fausset. — Messieurs, m'écriai-je, calmez-vous et soyez contens. Votre renommée est dans tout son lustre et va grandissant; mais laissez-moi passer.

— Vous passerez, me dit un fantôme en me barrant le chemin, quand vous m'aurez appris le sort de ma *Phèdre*.

— Monsieur Pradon, on joue votre *Phèdre* tous les soirs.

Pradon, ravi, céda la place à un autre.

— Que pense-t-on de mes sermons? dit celui-ci.

— Vous êtes monsieur l'abbé Cotin, dis-je, ou monsieur l'abbé.....

— Je suis Cotin.

— Eh bien! monsieur l'abbé, tout le monde sait vos sermons par cœur; mais laissez-moi passer.

— Il ne vous en coûtera pas beaucoup, dit un autre personnage qui attendait impatiemment son tour, de m'apprendre si on fait encore des vers.

— Monsieur Lamotte-Houdard, on ne fait plus de vers, mais on lit toujours les vôtres.

— J'en étais sûr, reprit Houdard. C'est tout ce que je voulais savoir, et maintenant échappez-vous sans répondre aux misérables et vaniteuses questions de tous ces fantômes d'auteurs.

Ce disant, Lamotte-Houdard m'ouvrit un passage, j'en profitai adroitement; mais une foule d'ombres se mit à ma poursuite, Dorat et Bernis en tête. Ce fut une véritable course au clocher. Les poursuivans ne lâchèrent pied que lorsqu'ils m'eurent perdu de vue. Quand je n'entendis plus le moindre bruit derrière moi, je ralentis ma marche pour reprendre haleine. Je me crus sauvé. Je ne l'étais pas tout-à-fait encore. Une ombre s'élança de derrière un arbre où elle était embusquée; elle me salua d'une façon aristocratique, et me dit d'un ton dégagé :

— Je serais fort aise de connaître votre avis sur mes *Portraits et Maximes.*

— Mon avis est, monsieur le vicomte, que le livre de votre aïeul est peu de chose à côté du vôtre.

— Ce qui me le ferait croire, répliqua-t-il, c'est que mon aïeul m'a fort mal accueilli.

— Il est jaloux, vous dis-je, monsieur le vicomte! il est jaloux.

Et je disparus en laissant le fin moraliste très convaincu de la sincérité de mes complimens.

J'arrivais à mon tombeau, lorsque je vis accourir le barbet, le poil humide et la démarche singulière. Le moineau accourait aussi; il traînait l'aile et tirait le pied. En considérant avec plus d'attention mes deux messagers, je remarquai que le barbet avait l'air moqueur, et le moineau l'air affligé. — Serais-je ridicule et malheureux? me dis-je. Et, pour m'en convaincre, je me hâtai de descendre chez moi, d'allumer ma lampe, et de lire les trois réponses à mes trois lettres.

IV.

Combien dure une passion qui devait être éternelle.

RÉPONSE DE ZÉNON.

Paris, rue de Sorbonne, une heure du matin.

A quoi bon, mon cher disciple, avoir à sa disposition des courriers qui vont vite, si l'on ne sait pas s'en servir? Avec votre estafette rapide comme la pensée, vous arrivez toujours trop tard : c'est que vous ne partez pas assez tôt. Vos lamentations sincères d'aujourd'hui ne me parviennent pas plus en leur moment que vos éloges emphatiques de l'an passé. Je vous avais donné un conseil que vous avez mis dans votre portefeuille où vous l'avez oublié. Pour les morts, comme pour les vivans, à ce qu'il paraît, un conseil est une lettre de change qu'on accepte et qu'on ne paie pas. Ne croyez point que je veuille vous adresser un reproche; vos inquiétudes à mon sujet sont si vives, qu'elles annoncent un attachement véritable, et non un de ces attachemens ordinaires de disciple, qui font beaucoup de bruit le matin et s'évanouissent avant le soir. Jeune homme, il vaut mieux manquer d'à-propos que de manquer de cœur. Or, vous n'avez manqué que d'à-propos, mais vous en avez manqué complètement; car apprenez,

mon cher disciple, que j'ai doublé le cap des Tempêtes et que je suis hors de tout danger. Je suis rentré dans la maison paternelle, c'est-à-dire dans la philosophie : tuez le veau gras.

Plus mon malheur était immense et plus j'avais de chances d'en triompher. C'est dans les profondeurs du désespoir qu'on puise les grandes résolutions : les demi-malheurs sont plus dangereux que les malheurs complets. Si je n'avais été perdu de réputation, ruiné, et à la veille d'envoyer au plafond une cervelle encore assez puissante, je n'aurais pas été aussi près de mon salut ; mais quand je me vis au fond de l'abîme, je rassemblai toutes les forces de mon ame, et, ayant mis cette armée en bataille, je livrai le grand combat, d'où je suis sorti vainqueur. Au lieu de continuer à gémir sur la défaite de votre maître, réjouissez-vous donc de sa victoire, et tressez-lui une couronne avec des feuilles de chêne et de laurier, si toutefois il croît du laurier et du chêne dans le voisinage de votre tombe.

Vous vous souvenez du cri de Richard III brûlant de prendre sa revanche : « Un cheval, un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! » Eh bien ! moi aussi je poussai un cri comme celui-là : Une mansarde, une mansarde ! Vingt années de ma vie pour une mansarde et des livres ! m'écriai-je un matin, et ce jour-là même je montai à un sixième étage, et je me remariai avec l'étude. Or, tenez ceci pour certain, mon cher disciple, c'est que l'amour a peur de l'étude, comme le diable a peur de l'eau bénite. Tant que je n'avais vécu que dans la pensée de me distraire d'une passion impossible, cette passion n'avait cessé de grandir. Les efforts que je faisais pour la vaincre lui donnaient une nouvelle puissance ; mais dès que je me fus créé un autre but, dès que je me dis que le travail pouvait me conduire à une réputation honorable, et que répandre d'utiles idées parmi les hommes pouvait être une aussi noble occupation que de rêver éternellement d'une femme que je ne devais plus revoir, l'image qui me poursuivait avec tant de persévérance disparut peu à peu, et à mesure que cette image s'affaiblissait, un sentiment d'une autre nature naissait et se fortifiait en mon cœur. Je devenais ambitieux de renommée, je ne travaillais plus comme autrefois pour le simple plaisir que rapporte le travail, mais surtout pour faire mentir tous les faux prophètes qui s'étaient empressés de proclamer ma ruine, et pour prouver au monde que j'étais capable de quelque chose de plus méritoire que de prendre d'assaut le cœur d'une actrice et de noyer mon intelligence dans un flacon de Xérès. La fièvre s'en mêla ; je me préparai à ma réputation comme à une vengeance. Je me plongeai avec volupté dans mes livres, je devins un

bénédictin au milieu de Paris, j'arrosai mes in-folios de nobles sueurs, et je ne prenais un peu de repos que lorsque ma tête, mes yeux et mes bras demandaient grace à mon infatigable volonté. Pour toute distraction, je promenais mes regards, par le trou de ma lucarne, dans le ciel gris et pluvieux, ou sur les toits noirs de la grande cité, et je n'apercevais ni la monotonie, ni la tristesse de ce spectacle. Je ne voyais pas non plus la misère de mon taudis : l'avenir dorait de ses rayons les murs de ma froide mansarde.

Je n'ai pas espéré en vain; le travail est comme un homme d'honneur, il ne manque jamais de parole. Un esprit intelligent qui travaille beaucoup doit réussir, j'ai réussi. Entendons-nous, je ne parle pas de gloire; je ne parle que de considération et de bien-être : le travail ne promet rien au-delà, et c'est ce qu'il m'a donné. Découvrez-vous, mon cher disciple, et saluez en moi le lauréat de l'Institut du dernier concours. Découvrez-vous encore, et saluez plus bas : je suis nommé professeur de philosophie; je suis un personnage officiel, et deux fois par semaine, derrière une table en fer-à-cheval, je disserte, au nom de l'état, sur Aristote et Platon, devant un vaste amphithéâtre où surnagent quelques auditeurs. Patience : si j'ai encore peu de monde, c'est que je ne sors point de mon sujet, et que je ne cherche qu'à instruire mon auditoire; mais j'attends le moment d'entrer dans des questions brûlantes, à mille lieues de l'objet de mes leçons, de m'adresser aux passions de la jeunesse, et c'est bien le diable si je n'attire pas alors autour de moi un millier d'auditeurs!

Je suis dans le vrai, et j'y resterai. Le stoïcisme ne mène à rien; la débauche mène à la rivière; le chemin que je viens de prendre mène à tout. Cela mène aussi à un bon mariage, et j'ai déjà jeté les yeux sur une dot assez ronde qui me poserait définitivement en homme sérieux. Les édifices modernes, pour être solides, doivent être construits sur pilotis d'écus. — Je prendrai donc femme sous peu; Zénon se mariera, et supposez que dans quelques années, par une matinée d'automne, me promenant, après ma leçon de philosophie, dans les allées du Luxembourg, ayant ma jeune femme au bras, et devant nous nos enfans jouant à la balle ou au cerceau, je rencontre celle qui bouleversa mon existence et m'inspira une de ces passions forcenées d'où sortent souvent l'assassinat et le suicide; suis-je sûr de la reconnaître! Hélas! cet amour qui ne devait pas finir, j'en suis venu à me demander s'il est bien vrai qu'il ait jamais existé.

Mais il est une personne que je n'oublierai pas, et à laquelle j'ai voué toute ma reconnaissance, c'est Héloïse. C'est elle qui m'a donné

de l'argent pour acheter des livres, et vivre jusqu'au jour du succès sans tendre la main. Cette comédienne est une noble femme, et pour vous prouver que ma reconnaissance n'exagère pas, je transcris ici un billet qui peint son ame.

« J'ai deviné vos chagrins et compris votre projet. La vie que vous menez n'est pas faite pour vous, elle vous pèse, et vous songez à me fuir; fuyez-moi. Je ne suis qu'une pauvre fille ignorante, qui met du fard sur ses joues, ne manque pas de mémoire, gesticule assez bien et minaude agréablement, voilà tout. Vous, Zénon, vous êtes un homme supérieur, et vous devez avoir fructueusement employé les années de votre jeunesse, car il me semble que vous savez beaucoup. Je ne suis pas assez égoïste pour vouloir lier votre destinée à la mienne; c'était un beau rêve que j'avais fait; il s'est évanoui, mais non pas mon affection pour vous, qui est profonde et inaltérable.

« Mon prince, votre attachement pour moi m'a relevée à mes propres yeux; vous m'avez donné le seul vrai bonheur que j'aie goûté dans ma vie, et, ce qui est mieux, vous m'avez rendue capable du sacrifice que je m'impose aujourd'hui. Croyez-vous donc que ce soit peu de chose de se séparer de celui qu'on aime, surtout quand on a la conviction que c'est le seul qu'on puisse aimer? Mais il le faut! le soin de votre avenir l'exige, et je ne balance point. Aux yeux du monde, le contact d'une comédienne est dangereux, son amour est funeste. Si vous restiez encore une année auprès de moi, Zénon, vous seriez un homme perdu, vous si au-dessus des autres hommes, et qui êtes né pour la gloire, j'en ai le pressentiment. Oui, vous monterez à une haute position, si vous le voulez : vous avez l'échelle dans votre tête.

« Maintenant, Zénon, pas de fausse honte! Est-ce que les grands esprits doivent connaître ces faiblesses-là? Mon philosophe, mon futur grand homme, vous êtes sans le sou. Prenez ces billets de banque. Ce n'est pas mon argent que je vous donne, c'est une faible partie du vôtre que je vous rends. Tant que vous n'aurez pas conquis votre place au soleil, et que vous ne serez pas au-dessus du besoin, ma bourse vous est ouverte; je vous dois tout ce que vous m'avez donné.

« Au travail! au travail donc! J'attends déjà avec impatience la première nouvelle de vos succès. J'aurai toujours mes yeux sur vous. Invisible, je partagerai vos triomphes; je ne vous demande en retour que de ne pas oublier entièrement cette pauvre Héloïse, qui montera chaque soir sur les planches, et, souriant toujours au parterre, n'aura pas moins une plaie dans le cœur.

« Encore une grace que je veux vous demander. Venez quelquefois reprendre votre ancienne place, sous la porte du balcon de gauche. Ces soirs-là, vous serez tout mon public, je ne verrai que vous, je jouerai pour vous seul, je jouerai bien; mais promettez-moi d'applaudir, même quand je jouerais mal.

« Adieu, Zénon; il est six heures, et le métier me réclame; je vais repasser mon rôle. Je ferai ce soir une triste marquise. Eh bien! qu'on me siffle. N'y venez pas.

« HÉLOÏSE. »

Je vous le disais bien que c'était un noble cœur sous un habit de comédienne. Malheureusement les convenances ne me permettent ni de la voir, ni de lui écrire, et c'est avec un véritable regret que je me vois dans l'impossibilité de lui faire parvenir mes remerciemens.

J'ai choisi, dans la rue Sorbonne, rue studieuse, un appartement modeste, que j'ai surtout meublé avec des livres. J'ai résolu que désormais je serais habillé de noir : le choix de la rue, de l'appartement et du costume est chose plus importante que vous ne pensez peut-être, quand on veut faire son chemin. J'ai pris un air grave, et je suis enchanté que mon front se soit dégarni dans mes luttes corps à corps avec mon amour insensé et la débauche; on en fera honneur au travail; ne sait-on pas que la Muse de la science a la mauvaise habitude d'arracher les cheveux à ses amans? J'ai adopté une manière de vivre régulière : les bonnes habitudes forment autour du cœur et de l'esprit un cordon sanitaire qui empêche les mauvaises inspirations d'y pénétrer. Je me lève avec le jour; mais vous comprenez, mon cher disciple, que si je me lève de si bonne heure, je me couche tôt, c'est-à-dire avant minuit, ce qui ne me permettra plus, à mon vif déplaisir, de recevoir votre émissaire, qui ne peut partir de votre domicile qu'après que les douze coups ont sonné. La porte d'un professeur de philosophie, une fois close, ne peut pas décemment se rouvrir à une pareille heure. Puis, faut-il tout vous dire? je suis trop engagé dans le monde officiel pour rompre en visière avec les préjugés. Je suis maintenant l'homme des opinions générales, et vous conviendrez avec moi que ce serait heurter une opinion reçue que de correspondre avec un mort. Cependant, si dans une occasion importante, vous jugiez à propos de m'adresser une communication, je me risquerais à recevoir votre messager. Vous voyez que j'y mets de la bonne volonté, et que je ne craindrais pas de me compromettre pour le plus cher de mes disciples.

Bonsoir; je vous plains de tout mon cœur; vous avez eu tort de mourir. Quoi qu'on en dise, la vie a du bon.

ZÉNON.

V.

Combien durent les chagrins et les remords qui ne devaient pas finir.

RÉPONSE DE FORTUNÉ.

London, Manchester-House.

Ton barbet, mon cher, court donc aussi facilement sur les eaux que sur la terre ferme! Il a traversé la Manche comme une grande route, et est venu me trouver à Londres, où certes tu ne me croyais point, et où je ne l'attendais guère. J'avais passé la première partie de ma soirée à Covent-Garden, où je m'étais royalement ennuyé, et, vers dix heures, j'avais fait voile vers l'ambassade de Russie, qui donnait une fête. Je ne me suis retiré que fort avant dans la nuit, comme tout le monde, et c'est alors que j'ai trouvé ton messager, qui m'attendait dans la cour d'honneur; il n'avait pas voulu se risquer dans les antichambres, étant trop bien élevé pour se mêler à la valetaille, ou trop peureux pour affronter les coups de bâton; mais au moment où mon chasseur dépliait le marche-pied de ma voiture, à ce moment suprême où le carrossier de M. de Talleyrand lui remettait ses mémoires, ton groom au poil noir m'a remis ton épître sentimentale. J'ai voulu le faire monter sur le siége, il avait disparu, et je ne l'ai retrouvé que sur le seuil de l'ambassade de France, où je demeure et où je l'ai fait entrer poliment, car je le traite avec tous les égards dus à son mérite. Pendant que je te réponds, il s'est étendu sans se gêner sur une ottomane de velours, d'où il me regarde, tantôt avec la gravité étudiée d'un secrétaire d'ambassade, tantôt avec la fatuité d'un attaché.

Mon cher ami, as-tu lu l'*Amphitryon* du divin Molière? M'est avis que ce Sosie, avec ses deux *moi*, ressemble singulièrement à nous tous. Ainsi mon *moi* de l'été dernier aurait été touché de ta lettre; j'aurais peut-être versé une larme sincère, tandis que mon *moi* de ce soir a souri légèrement et s'est contenté de dire : Pauvre garçon, il se fait moraliste! — Certes, mon excellent ami, j'approuve beaucoup les idées que tu émets sur la débauche; mais la plus haute et la meilleure leçon qui ne vient pas à son heure échappe rarement au ridicule : il ne faut prêcher ni trop tôt ni trop tard. Trop tôt, on ne vous comprend pas : vous prêchez en latin à des paysans; trop tard, vous prêchez à des con-

vertis. Or, quand cela n'est pas ennuyeux, cela est plaisant de voir un prédicateur qui prend sa plus belle voix et sa pantomime la plus touchante pour dire : « Dépouillez-vous, » à des gens qui sont nus.

Tu t'imagines donc que la vie ressemble à une tragédie classique avec son éternelle unité de lieu et son admirable unité d'action. Eh! mon Dieu, elle ressemble plutôt au drame moderne avec sa détestable manie de changer toujours de place et d'arriver au dénouement par mille chemins. C'est bien la peine d'être mort si tu ne sais point cela. Je croyais que le trépas ouvrait les yeux, je m'étais laissé dire qu'un rustre qui vient de trépasser était aussi savant que Cuvier et aussi spirituel que Voltaire; mais, d'après ce que je vois, il peut bien être rustre comme devant, car, sans te flatter, mon ami, depuis que tu nous a quittés, tu n'y vois pas plus clair, et tu n'en sais pas plus long. Eh quoi! tu prends un coup de tête pour un projet immuable, et quelques mois de désespoir pour un état définitif. Dans ces sortes de maladies, sache-le donc, il n'est permis qu'aux malades de se croire inguérissables : le monde et les médecins sont toujours sûrs d'une prochaine guérison.

Tant que mon désespoir fut dans son paroxisme, je restai confiné entre mes quatre murs, sans meubles, sans tentures, sans tapis, sans glaces, ne pensant point à vivre autrement et ailleurs. Ma douleur était véritable, pas du tout jouée. J'étais réellement blessé, et je restais dans mon trou; mais les grillons même sortent de leur trou. Un jour, à l'anéantissement que j'éprouvais succéda l'ennui : c'était un symptôme infaillible de mieux. Les journées me parurent d'une longueur démesurée, et les soirées ne finissaient jamais. Tout praticien habile eût compris que la maladie arrivait à sa période décroissante, et que ce n'était plus qu'une affaire de temps et de régime. L'ennui croissait toujours; il touchait à son comble. Pour déterminer la crise salutaire, il ne fallait plus qu'un accident heureux, qui ne tarda pas à se présenter. Le premier jour du mois dernier, un samedi, il faisait un soleil splendide. J'eus envie de sortir de ma prison; mais, comme je traversais mon antichambre, je passai devant une moitié de glace de Venise que Joseph avait laissée là par mégarde, me dit-il. Je me trouvai si vieux, si laid, si déguenillé, que je rougis de mon accoutrement comme Ève de sa nudité, et que je me serais vite caché si j'avais aperçu quelqu'un. « Joseph, m'écriai-je presque en colère, faites mes cheveux et ma barbe. Vite un bain parfumé; vite du linge fin et des habits. » Avec quelle joie le vieux serviteur exécuta mes ordres! Deux heures après, j'étais un cavalier très présentable.

— Faites atteler, dis-je. En me retrouvant dans mes habits, je reprenais mes habitudes. — Monsieur le vicomte oublie qu'il n'a plus de voiture, me répondit Joseph. En ce moment, un bruit de roues et de chevaux se fit entendre sous ma fenêtre. C'était mon oncle, le noble pair, qui venait me rendre visite. Il avait daigné m'écrire plusieurs fois; j'avais eu l'impolitesse de ne pas lui répondre, et cet aimable vieillard, que j'aurais dû blesser par mon silence, ne m'avait pas gardé rancune, et venait tenter un dernier effort pour me rendre à la raison. Il comptait sur l'influence toute puissante que lui donnent sa qualité d'oncle, son expérience si consommée et si tolérante, et l'affection qu'il a toujours eue pour moi, qui, dit-on, lui ressemble un peu. Mon visiteur fut un peu bien étonné. Il s'attendait à trouver un sauvage, il trouva un dandy. Ses frais d'éloquence devenaient inutiles, et le noble pair était dans la position d'un orateur qui, ayant préparé un discours, fort de sa puissance oratoire, croit franchement qu'il décidera un vote, et arrive au parlement un quart d'heure après qu'on a voté. Tout autre en aurait pris de l'humeur et ne m'eût jamais pardonné de m'être converti sans le secours de l'éloquence dont il avait fait provision. Mon oncle m'embrassa cordialement, parut enchanté, et m'invita à monter dans sa calèche. Quand nous roulâmes vers Paris: « Ah ça! me dit-il, mon neveu, je vous annonce que vous êtes nommé de ce matin second secrétaire à l'ambassade de Londres. » Je fus étourdi du coup; je demandai quelques jours de réflexion, qui ne furent point accordés, et lorsque la voiture s'arrêta, ce fut devant l'hôtel de la rue des Capucines. Le ministre m'accueillit avec bonté, me donna des instructions, que j'eus l'air de comprendre. Je parlai peu, je souris une fois à propos, voilà ce qu'on appelle un début heureux en diplomatie. Rien n'est aussi important que le début en toute chose: c'est l'anneau qu'on fixe dans le mur et auquel on doit suspendre une longue chaîne. La suite a répondu au commencement; depuis un mois que je suis à Londres, j'ai mérité la confiance de mon ambassadeur, j'ai gagné un ruban, et les hommes politiques de la Grande-Bretagne ont déjà retenu la moitié de mon nom.

Le monde, mon cher ami, s'offre à moi sous des aspects nouveaux. Jusqu'ici ma vie s'était passée à faire quelque bruit et beaucoup de mal, à poursuivre avec une ardeur passionnée des futilités coupables et dangereuses, et à immoler brutalement les convenances sociales, si dignes de respect et si faciles à observer. Or, quel est le résultat de cette existence de gentilhomme débraillé et corrompu? De ruiner son corps avec son esprit, de dévorer sa fortune, et d'être à trente-cinq ans infirme, stupide et pauvre, c'est-à-dire les trois choses les plus

lamentables sous le soleil, et dont une seule suffit pour changer cette vie en un purgatoire. Au sortir de cette galère, je m'étais jeté dans la solitude; c'était tomber d'un extrême dans un autre. A quoi m'aurait servi de me lamenter éternellement et de toujours pleurer cette pauvre Claire? Mes larmes ne l'auraient pas rendue à la vie.

Mon cher, je dépouille entièrement le vieil homme, et j'efface autant qu'il est en moi tout ce qui me rappelle le passé. J'ai laissé Joseph dans ma chartreuse, dont je lui ai fait cadeau. Ce vieux serviteur m'ennuyait; je me suis défait de lui en le récompensant, ce qui est la meilleure manière de se débarrasser de ses gens. Quoique mon chagrin soit parti, ma gaieté n'est pas tout-à-fait revenue. Il me reste de ma grande douleur une légère teinte de tristesse qui me fait assez bien venir des femmes. Allons, je vais profiter de cette bienveillance des ladies à mon égard pour réussir dans un de mes projets; je vais tendre mes filets dans les trois royaumes et pêcher une jeune miss bien gauche, bien blonde et bien riche.

A la fin de ta lettre, mon ami, tu me dis que tu plains ma mère. *Votre compassion part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.* Ma mère est la plus heureuse des femmes; elle partage tous les succès de son fils, et avec d'autant plus de bonheur, qu'elle ne s'attendait pas à pareille fête. Elle voit mon avenir brillant et sans nuages et rajeunit chaque jour. Tu me conseilles aussi, dans ta péroraison, de me rattacher à la vie. Tu me supposes donc capable de porter des mains violentes sur elle; calme tes alarmes. La vie est la poule aux œufs d'or, et je ne l'égorgerai point, car je tremble qu'elle n'ait rien dans le ventre.

A moins que la chose ne soit absolument nécessaire, ne prends pas la peine de m'expédier ton courrier, qui pourrait se noyer en traversant la Manche, ce qui serait dommage. On ne remplace pas de pareils serviteurs, et je ne me pardonnerais pas de t'occasionner une telle perte. A tes intérêts je sais sacrifier mon plaisir.

Au revoir, très cher ami; je m'arrête; je vais prendre quelques heures de repos, afin de ne pas paraître trop maussade demain matin au grand déjeuner diplomatique où je réunis tous les secrétaires d'ambassade et tous les attachés que j'ai pu récolter sur le pavé de Londres. J'aurai sur la table des fruits de tous les climats, et autour des représentans de tous les pays. La France, je l'espère, n'aura pas le dessous dans ce congrès; elle ne sera pas trop indignement représentée par le vin de Champagne, les truffes du Périgord, et ton ami

LE VICOMTE FORTUNÉ DE .....

VI.

Qu'une veuve de Paris n'est pas une veuve du Malabar.

RÉPONSE DE MIRA.

Chaussée d'Antin, ce vendredi, au bal.

Il est trop tard et vous avez mal choisi votre moment. Je suis au bal et j'en fais les honneurs, car la fête a lieu chez moi, dans de magnifiques salons où se presse tout le beau monde de la finance. Devinez-vous à quel propos je donne une fête brillante dont les *courriers de Paris* parleront toute la semaine au bas des journaux? Vous ne devinez pas? Je donne mon bal de noces. Il y a une heure que j'ai prononcé à l'Assomption le *oui* solennel, et que je suis la femme d'un banquier. Si j'avais connu votre adresse, je vous aurais épargné la peine que vous avez prise en m'écrivant; je vous aurais envoyé, comme à tout le monde, une lettre de *faire part*.

Les quadrilles sont suspendus pour un quart d'heure; Duprez chante avec Mme Stoltz; j'ai pu m'échapper, et, pour vous répondre, m'enfermer dans mon boudoir, dont mon mari a fait une merveille d'élégance : c'est décidément un homme de goût. Les sons affaiblis des deux voix et le bruit des applaudissemens ne me troublent pas assez pour que je ne vous dise pas, en toute liberté d'esprit, ce que j'ai à vous apprendre sur mon changement de situation. Il serait peut-être convenable que je n'aille pas plus loin, et que je me contente de vous dire : Je suis la femme d'un autre; mais je veux vous donner une dernière marque de ma bonté.

Vous m'aviez oubliée, et j'étais malheureuse. Que vous fussiez mort entièrement, comme le disaient les uns, ou seulement à demi, comme le disaient quelques autres, je voyais bien que vous étiez tout-à-fait mort pour moi. Mon amour avait résisté à votre premier silence; la seconde épreuve le trouva moins fort : la fidélité est un ressort qui casse quand on le presse trop. D'abord je souffris beaucoup, je tombai dans une tristesse profonde; puis vint un jour où la colère remplaça la tristesse au fond de mon cœur. Se voir délaissée à vingt-sept ans, se voir dédaignée après tant de sacrifices!..... A quoi vais-je penser? Est-ce le moment de rappeler de tels souvenirs? Meure le passé; le présent est beau, et je veux en jouir à mon aise. La vérité est que bientôt je vous aimai beaucoup moins, et qu'enfin je ne vous aimai plus. Ma fortune s'en allait rapidement, au galop des écus qui vont si

vite. Mon inquiétude augmentait chaque jour; pour la première fois, il me fallut songer à l'avenir, qui me parut assez sombre. Un moment je songeai à ce pauvre Zénon; mais j'appris qu'il habitait un sixième étage, et il ne faut pas aller chercher un mari si haut. Des projets plus fous les uns que les autres se succédaient dans ma tête, et, tout en brodant, je ne me lassais pas de construire des châteaux qui restaient debout cinq minutes, pour crouler à la moindre réflexion. Mon imagination s'égarait, j'étais à bout de voie : j'invoquai le ciel; c'est par là qu'il eût fallu commencer. Le ciel vint à mon aide; un soir, dans l'allée des orangers, aux Tuileries, je rencontrai M. Johnston.

M. Johnston est un ami de mon enfance; je vous ai souvent parlé de lui. Il venait autrefois dans la maison de mon père; il m'aima sincèrement et me demanda en mariage. M. Johnston était déjà riche, mais il avait quelques années de plus que moi, et un seul cheveu gris effraya une jeune fille. Ce fut un bonheur pour l'amant malheureux, car, au lieu d'épouser une assez belle personne avec une dot imperceptible, il épousa une femme horriblement laide, qui lui apporta un million. La femme mourut et le million prospéra, si bien que M. Johnston est aujourd'hui l'un des banquiers les plus opulens de Paris. Il n'avait jamais cessé de penser à moi, et, lorsqu'il me rencontra aux Tuileries, il bénit son étoile, en me demandant la permission de venir me voir. Ses visites chez moi furent aussi régulières que ses visites à la Bourse. Il m'assurait que j'étais la seule femme qu'il eût aimée, et comme j'avais l'air de douter, et que je me permis de lui dire que les hommes d'argent ne sont pas d'ordinaire si hommes de cœur, il me répondit que le sentiment qu'il avait toujours conservé pour moi, au milieu de ses idées de fortune, il le comparait à une fleur odorante dans une liasse de billets de banque, ce qui n'est pas trop mal dit pour un banquier, n'est-ce pas?

Il marchait toujours, et je l'attendais de pied ferme; aussi je ne fus pas prise au dépourvu, lorsque timidement et avec une émotion bien vive, je vous assure, il me demanda si je voulais devenir Mme Johnston. Quoique ma résolution fût arrêtée d'avance, je déclarai que je voulais un peu réfléchir, et je n'acceptai que le lendemain. Je ne pouvais mieux faire, et je n'avais jamais tant espéré; mon bonheur est au comble; j'estime beaucoup mon mari, et je l'aime d'une affection douce et bien sentie : c'est tout ce qu'il faut dans le mariage. Non-seulement la passion n'y est pas nécessaire, mais elle y est de trop. La passion dans le mariage, c'est comme une grande armée en temps de paix.

Je me hâte, et ne sais si vous pourrez me déchiffrer. Il ne faut pas qu'on remarque mon absence, et j'ai promis la contredanse prochaine à un jeune cousin de mon mari. J'ai pourtant encore quelques mots à ajouter.

Si vous parvenez à vous échapper de votre tombeau, et que vous fassiez votre rentrée dans le monde, ne vous présentez pas chez moi; ne vous attendez pas surtout que je vous présente à mon mari. Ne jouons pas, je vous en conjure, à la Julie de Volmar et au Saint-Preux. Je suis beaucoup moins romanesque que je ne l'étais; je prends maintenant la vie et ses devoirs au sérieux. — Autre recommandation. Ne m'envoyez plus le merveilleux moineau; sans respect pour sa qualité de courrier diplomatique, je l'emprisonnerais bien et dûment, ou je le pendrais haut et court.

Malgré tout ce que vous m'avez fait souffrir, je ne vous en veux pas; le bonheur est indulgent. Tâchez de vous tirer d'affaire. Quoique je n'y sois plus pour rien, je vous souhaite l'accomplissement de vos plus chers projets, mais, à vous dire vrai, je ne vois pas trop comment vous vous y prendrez pour réussir. Vous n'avez pas de fortune, et que fait-on dans le monde sans fortune? Triste figure. Pauvre jeune homme! Veuillez croire que je m'intéresse beaucoup à vous.

L'orchestre prélude; M. Arthur Johnston me cherche sans doute de salon en salon; je vous laisse, et je suis si heureuse que je m'oublie jusqu'à vous serrer la main.

BARONNE MIRA JONHSTON.

VII.

Ce que j'entends dire, sous un cyprès, à deux jeunes poëtes morts récemment de misère.

Douze heures durant, j'étouffai de colère. J'avais violemment froissé les trois plis, et, si j'avais obéi à mon premier mouvement, j'aurais écrit à mes hauts personnages une philippique où l'amertume aurait débordé. Quand on est dans un tel état d'irritation, il est convenable de remettre sa correspondance au lendemain; je fis ainsi, et je fis prudemment. Même, le soir venu, trouvant que la solitude n'apaise pas assez vite et que c'est un vase qui conserve trop la colère, je jugeai à propos d'aller chercher quelque heureuse rencontre à la belle étoile. La nuit était charmante, et les ombres en profitaient pour quitter leur obscur réduit et s'esjouir dans le cimetière. Que de spectres, rasant le sol, passaient et repassaient devant moi! Je les con-

naissais trop bien pour les arrêter au passage. C'étaient la vanité en compagnie de la mauvaise foi, ou l'égoïsme donnant la main à la cupidité. Passez, disais-je. Mais j'aperçus sous un cyprès, dans une attitude gracieuse, deux ombres que je reconnus aussi, et dont je n'hésitai pas à m'approcher. C'étaient un jeune homme et une jeune femme; ils causaient avec douceur, dans une intimité parfaite.

— Oui, disait la jeune femme en appuyant nonchalamment son bras sur l'épaule du jeune homme, on avait applaudi à mes débuts; on avait proclamé de tous côtés que je portais au front l'auréole de la poésie. Les grands hommes du siècle m'avaient prise par la main, en me disant de leur voix la plus harmonieuse : « Marchez, jeune fille! marchez, poète! la gloire vous attend! » Ils me trompaient, les grands hommes. Ce qui m'attendait, c'était la misère dans un grenier, où je suis morte entre les bras de ma pauvre mère!

— Quant à moi, disait le jeune homme avec une douce ironie, je n'ai pas à me plaindre de mes amis. Il est vrai qu'ils m'ont laissé mourir à l'hôpital; mais ils m'ont élevé un joli tombeau qui leur a coûté assez d'argent.

— Vous êtes morts de misère, dis-je à ces jeunes poètes en les abordant. Pourtant il ne vous fallait que peu de chose pour être riches. Les poètes n'ont besoin que du strict nécessaire : ils ont le luxe dans l'imagination et dans le cœur. Le spectacle de la nature, un rayon de soleil, une fleur, les entretiens avec la Muse, voilà leurs inépuisables trésors, et ceux-là sont la source d'un bonheur.....

— Fort médiocre, dit un banquier juif qui avait entendu, et qui s'arrêta en nous regardant avec dédain.

— Monsieur le baron, dit le jeune homme, je sais que pour vous tout le bonheur consiste à remuer l'argent à pelletées; mais il y a d'autres bonheurs que celui-là, et croyez bien qu'il vaut mieux douze cents francs de rente et une ame poétique qu'un million de rentes et une ame vulgaire.

— Oui, monsieur le baron, dit la jeune femme avec un gracieux mouvement de tête et un malin sourire.

Le millionnaire se retira en haussant les épaules. Il avait le front soucieux comme à la veille d'un emprunt. Il coudoyait des spectres, et nul ne faisait attention à lui. Au contraire, lorsque les pauvres poètes traversèrent la foule en se tenant par le bras, chacun les saluait et les suivait de l'œil avec un doux intérêt.

Je me promenai quelque temps encore, je m'abreuvai d'air pur, j'admirai le ciel étoilé, puis je regagnai mes pénates solitaires. Je me

trouvais dans un état de modération très satisfaisant, et ayant rafraîchi ma plume, *sine irâ*, comme dit Tacite, mais avec un sentiment de justice et de vérité, j'écrivis ce qui suit à mes féaux correspondans.

VIII.

Petite leçon à un professeur de philosophie.

A MONSIEUR ZÉNON

dans sa bibliothèque, près Aristote et Platon.

Où est Zénon? Qu'est devenu Zénon? Je vois, dans sa chaire, un professeur en robe noire qui débite sa leçon d'un ton passablement prétentieux et gourmé. Je vois, dans sa vaste robe de chambre, au milieu de ses livres, un travailleur qui veut gagner de l'argent et faire son chemin. Je vois, dans un salon de ministre, un ambitieux qui fait des courbettes. Mais où est ce jeune sage, plein de pureté, de noblesse et d'enthousiasme, qui aimait la science comme à vingt ans on aime sa maîtresse, qui mettait toute son ambition, avec tout son bonheur, à approfondir une pensée philosophique et à écrire une belle page? Il était si simple de cœur, qu'il mesurait ses désirs à sa mince fortune et qu'il bénissait Dieu de ne pas l'avoir fait naître riche, parce que l'or, disait-il, est corrupteur, et que la richesse est une pourvoyeuse effrontée, *meretrix*. Cela était si beau, en ce temps-ci, que cela ne pouvait durer long-temps. En effet, il tomba une première fois, le jeune Caton, et il perdit l'estime du monde. Il tombe encore aujourd'hui et plus profondément, et du coup, cependant, il recouvre l'estime qu'il avait perdue. Ainsi vont les choses. Et moi, votre disciple naïf qui croyais en vous, sans me douter que, dans ce siècle, on peut débuter par l'amour platonique de la science; que plus tard, dans un élan de poésie, ou mieux, dans un accès de fièvre, on peut se laisser entraîner dans quelque passion fougueuse, mais que ces diverses *folies* sont passagères; que le désintéressement est une maladie aiguë de la jeunesse; que la passion dure un printemps, et que, pour peu qu'on ait une tête bien faite, on arrive, après quelques traverses, au positif, et l'on se réfugie dans l'égoïsme comme dans un port inexpugnable!

Vous êtes entré dans ce port à pleines voiles : c'est de là que vous m'écrivez, et votre lettre est terriblement empreinte de couleur locale. Une lettre, c'est l'homme. Je vous connais, après vos quatre pages,

comme si je n'avais jamais cessé de vivre à vos côtés. Vous voilà donc, mon maître, dans une belle passe, comme on dit. Peste! lauréat de l'Institut et professeur de philosophie, le tout en une campagne, c'est bien! croyez que je vous en féliciterais de tout mon cœur, si vous aviez eu la force de lutter contre le plus dangereux de nos ennemis, le succès, et si vous n'aviez été complètement vaincu par votre victoire. Voyez-vous, je ne partage pas le préjugé stupide qui laisse croire au vulgaire qu'un homme grandit toutes les fois qu'il s'élève dans la hiérarchie sociale : c'est alors qu'il se rapetisse souvent. La grandeur vraie est dans le cœur. Or, quand le cœur se dégrade et se corrompt, l'homme a beau se couvrir d'oripeaux et monter sur une estrade, plus il devient grand aux yeux de la foule, plus il devient petit aux yeux de Dieu. Vous changeriez demain votre robe de professeur pour le manteau de pair de France ou la simarre du grand-maître, que vous pourriez parfaitement être demain un peu plus petit qu'aujourd'hui. Si à mesure que la société place en nous sa confiance et nous met à sa tête, nous ne devenons pas meilleurs, nous devenons pires : nous baissons réellement de tout ce que nous avons l'air de prendre en hauteur. Eh bien! mon maître, faites votre examen de conscience. Depuis que vous êtes quelque chose d'officiel par le monde, que se passe-t-il en vous? Vos vertus ont-elles pris un certain embonpoint? Dites-moi, êtes-vous plus humble, êtes-vous plus dévoué aux intérêts de tous? Êtes-vous plus compatissant aux souffrances d'autrui? Ne seriez-vous pas d'aventure plus orgueilleux, plus égoïste et plus dur? Serait-il vrai, par hasard, que vous vous êtes inoculé avec une facilité aussi merveilleuse que déplorable tous les vices de cette époque de décadence, dès que vous l'avez touchée de la main? C'est mon avis, si vous voulez que je vous le dise. Pour vous, mon maître, la vie a été une maison de jeu où vous vous êtes ruiné en quelques semaines, où vous avez perdu, sans espoir de les regagner, tous les trésors de pureté et de dévouement que Dieu avait mis en vous. Comme beaucoup de vos contemporains, et de ceux qui passent pour les premiers de ce temps, vous avez été fort dans la période de la jeunesse et de l'étude, et vous avez faibli au jour de l'âge mûr et de l'action. Vous ressemblez tous à cette femme de George Sand, qui résiste dans sa faiblesse et succombe dans sa force!

Savez-vous ce qui, à mes yeux, rend votre malheur irréparable? C'est l'estime universelle qui va vous entourer, qui vous entoure déjà. On se corrige des écarts de conduite que flétrit le monde, on ne se corrige pas des vices qu'il déifie. Quand il y a alliance entre le penchant et l'intérêt, cette alliance est indestructible. Vous ne changerez

plus, ô Zénon! et vous pouvez dès demain commander à Dantan ou à Barye trois statuettes que je vous conseille de placer dans votre cabinet d'étude, afin de pouvoir, à chaque instant du jour, vous incliner devant les trois divinités qui vont présider à votre vie : la vanité, l'avarice, l'égoïsme, trinité charmante!

Je sais votre avenir par cœur, comme si c'était de l'histoire. Embusqué derrière votre chaire, vous ferez main-basse sur tous les honneurs qui passeront à votre portée. Vous deviendrez un homme considérable : on disait autrefois un homme considéré, ce qui valait mieux. Vous irez loin, je vous le dis; vous m'en donnez une preuve irrécusable : vous ne prenez pas la peine de remercier vos bienfaiteurs. Parce que la femme dont vous êtes l'obligé a le malheur d'être comédienne, et que vous avez le bonheur d'être philosophe, vous prétendez que les convenances ne vous permettent ni de la voir ni de lui écrire; il y aurait plus de franchise à déclarer que la reconnaissance est un bagage inutile qu'il faut jeter à la mer pour alléger le vaisseau, qui filera ses nœuds plus rapidement.

Rien, non, rien en vous, je ne le vois que trop, ne fera obstacle à votre ambition. Vous êtes devenu, me dites-vous avec une naïveté cynique, l'homme des opinions générales; vous vous inclinez respectueusement devant les préjugés, c'est-à-dire que vous n'avez pas même le courage de l'esprit, le plus facile de tous en un temps où il n'y a plus de bourreau pour brûler le livre ni de Bastille pour enfermer l'écrivain, à moins que vous ne preniez pour une bastille cette prison où, pour le plus gros délit de plume, vous passez trois mois, et, au diable aller, six mois, en recevant chaque jour la visite de vos amis et celle de votre éditeur; ce qui ne ressemble guère à La Chalotais dans son cachot, écrivant avec son curedent!

Être servile dans ce siècle, c'est l'être deux fois. Soyez-le tout à votre aise, et, après cela, continuez à vous habiller de noir; si c'est pour porter le deuil de la meilleure partie de vous-même, vous avez raison.

Ah! je voudrais bien qu'il me fût permis de vous donner une leçon. Savez-vous ce que je me hasarderais à vous dire, mon maître? Je vous dirais qu'on peut avoir de l'orgueil et de l'ambition, mais qu'il faut mettre son orgueil à être, non à paraître, et son ambition à mériter, non à obtenir; qu'on peut aimer l'argent, mais pour faire des heureux autour de soi; qu'on peut être dur, mais envers les souffrances factices et orgueilleuses; qu'on peut être sévère, mais envers soi-même. Je vous dirais qu'il faut préférer la simplicité au pédantisme : un pédant, sachez-le, est un ennuyeux personnage qui met de la science

partout où il n'en faut pas, et qui n'en garde plus assez pour en mettre où il en faudrait. Je pourrais vous conseiller encore de ne pas vous montrer trop dédaigneux, du haut de votre gravité philosophique, envers les œuvres d'imagination, et de vous souvenir que vous vous bornez à écrire des commentaires; que votre fortune personnelle n'est pas énorme, et qu'en définitive vous vivez des bienfaits d'Aristote et de Platon.

J'ajouterais à cela que, puisque vous cherchez femme, vous feriez bien de la choisir jeune et jolie. Oui, jolie; pourquoi pas? Quoique laide, elle trouverait encore des amans, écrivait Mme de Maintenon en parlant de sa belle-sœur, Mme d'Aubigné. Or, Mme de Maintenon s'y connaissait, quoique prude ou parce que prude. D'ailleurs, pour une jolie femme, il n'y a pas de meilleur mari qu'un philosophe.

Voilà, en aperçu, ce que je vous dirais si vous pouviez m'entendre, si le succès ne rendait sourd, et si vous ne deviez me répondre, comme Charles X : Je suis venu chercher des hommages, et non des conseils.

Vous voulez des hommages, mon maître; alors recevez gracieusement la couronne que je vous envoie. Vous m'aviez demandé des feuilles de chêne et de laurier : malheureusement le chêne et le laurier ne croissent pas autour de ma tombe. J'ai fait de mon mieux; j'ai cueilli avec le plus grand soin les plus jolies fleurs que j'ai pu trouver, je les ai tressées avec un certain goût, et vous ne recevrez pas, je l'espère, sans quelque plaisir, cette charmante couronne que je vous expédie en la passant au cou de mon barbet. Elle est composée de coquelicots, de mouron et de soucis. J'y joins une violette; elle est modeste et elle sent bon : que votre philosophie lui ressemble un peu.

Vous me priez de ne vous écrire que dans les grandes occasions; je vous comprends, et je vous écris aujourd'hui pour la dernière fois. Je ne change pas de maître, comme vous de principes. Puisque Zénon est mort, je veux rester fidèle à sa mémoire, et permettez-moi, ô lauréat de l'Institut! ô philosophe bien nanti! de ne pas même devenir

L'Ombre de votre Disciple.

P. S. Si vous aviez le mauvais esprit de trouver ma lettre malséante, et que vous voulussiez faire tomber votre colère sur mon messager, je vous le livre. Mettez-vous à sa poursuite : mon philosophe, ce barbet a d'aussi bonnes jambes que la vérité; vous ne l'attraperez pas.

IX.

Conseils désintéressés à un diplomate.

A M. LE VICOMTE FORTUNÉ DE ...,

SECRÉTAIRE D'AMBASSADE, CHEVALIER DE L'ORDRE DU BAIN.

Manchester-House, London.

Bravo! mon ami, voilà qui est admirable, et c'est ce qui s'appelle savoir prendre les choses. Toujours déplorer un malheur irréparable est une duperie, et la plus noble souffrance de cœur qui se prolonge par trop est de mauvais goût. Se cloîtrer à trente ans dans un obscur réduit, pour y pleurer une femme qui vous aimait et que vous avez tuée; passer ses jours dans de stériles regrets, et, pour se punir, vivre avec ses remords, c'est d'un héroïsme qui touche au ridicule. Il vaut mieux être secrétaire d'ambassade et jouir de toutes les douceurs d'une grande existence, n'est-ce pas, monsieur le vicomte? — Les larmes sont une rosée que doit sécher un rayon de soleil.

L'oubli! vive l'oubli! Les anciens plaçaient le fleuve Léthé dans la mort, c'est dans la vie qu'il faut le placer. L'homme boit l'oubli dans l'air qu'il respire. Ses passions ou ses douleurs s'effacent comme les sillons du vaisseau sur l'Océan. A mesure qu'il avance sur sa route, le désert se fait derrière lui; et lorsque, fatigué, il s'arrête un moment pour tourner la tête en arrière et regarder l'espace parcouru, il ne voit que l'immensité des sables, ou, tout au plus, dans le lointain quelques pâles et insaisissables fantômes qui traversent le vide en fuyant. C'est triste; mais quoi! n'a-t-on pas pour se dédommager les douceurs de l'heure présente. Dailleurs, si le cœur ne se vidait pas à mesure, il y aurait bientôt encombrement. Vive l'oubli!

Il faut avoir peu de portée dans l'intelligence, pour prendre son désespoir au sérieux. Cette pauvre Claire a eu grand tort de se tuer : elle serait consolée à l'heure qu'il est. On ne se suicide, pour échapper à quelque souffrance morale, que faute de voir assez loin, comme un voyageur qui se noierait de désespoir parce qu'à un certain endroit il lui serait impossible de passer à gué la rivière, et qu'il n'apercevrait pas le magnifique pont en fil de fer qui s'étale un peu plus bas, au premier détour du fleuve. Cependant, lorsqu'une femme se tue parce qu'en échange de son amour nous lui avons légué l'abandon et la honte, quoiqu'elle ait tort, il reste quelques devoirs à remplir : on doit payer les frais de son enterrement, et lui faire élever un mausolée convenable. Puis, on est quitte!

Tu es de cet avis-là, sans doute, mon cher vicomte, comme beaucoup de gens, comme la plupart de tes amis. Un moment j'avais supposé que tu valais mieux que les autres et que ta douleur durerait au moins plus long-temps que les vêtemens de deuil. Je t'avais mal jugé, pardonne-moi. J'avais compté sans la débauche, qu'on ne hante pas impunément pendant des années, et sans le temps, qui, en cette époque d'égoïsme, vieillit et enlaidit le cœur comme le visage. Il ne m'était pas facile d'oublier que je t'avais connu à quinze ans, bon, simple, généreux, t'attendrissant au récit des belles actions, et vidant ta bourse, le soir, à l'insu de ton précepteur, dans le chapeau du pauvre; que plus tard, tu avais ressenti pour l'infortunée Berthe un de ces amours romanesques qui sont l'apanage des belles ames. Mais qu'importent les vertus que nous possédons en sortant des mains de Dieu? Notre caractère est un bloc de marbre que la vie est chargée de sculpter. Sous le ciseau de cet artiste fantasque, le bloc magnifique de Carrare peut devenir une statue informe, et le bloc vulgaire peut se transformer en Apollon.

Pour ceux qui ne voient que la couleur et la surface des choses humaines, mon cher vicomte, la vie t'a traité en enfant de prédilection; mais, pendant qu'on t'admire dans l'éclat de ta fortune et de ton esprit, moi je déplore le travail funeste des années et des circonstances, qui a fait du bon jeune homme que j'aimais l'égoïste que voilà. Égoïste; tu vois que je te connais, beau masque! Ah! tu me croyais bien naïf, si tu espérais me tromper avec tes faux semblans de dignité et de vertu. Va, je ne me laisse pas prendre à ton subit amour des convenances sociales. Pour vous autres, monseigneur, les convenances sont des idoles de bois que vous respectez en public, et que vous insultez en secret. Pauvres idoles! vous les entourez d'hommages ou les souffletez avec mépris, et vous ne vous dégradez pas moins par votre faux respect que par vos outrages.

Je t'ai deviné, profond diplomate, et j'aime vraiment à te voir me parler de ton horreur pour les vices de ta jeunesse. De tous ces vices, tu n'en as pas perdu un seul; ils sont au complet. Il est vrai qu'il existe une différence essentielle entre leur état d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Ils formaient naguère une troupe indisciplinée où chacun était son maître, et dont l'entretien te coûtait fort cher, tandis qu'ils forment maintenant une troupe régulière qui va manœuvrer avec un ensemble parfait sous le général en chef l'Hypocrisie, et qui, au lieu de te ruiner, va t'enrichir.

Tu es entré, mon cher, dans la voie de la fortune, et tu as déjà fait un pas immense. De trappiste sauter à pieds joints secrétaire d'am-

bassade, par saint Charles! c'est marcher vitement. N'en tire pas trop de vanité; ton mérite personnel n'est pas ton seul protecteur. Quand on a cinquante mille livres de rentes, un nom passable, avec un oncle pair de France et bien en cour, on porte à ses pieds les bottes de sept lieues. On n'est pas un ogre pour cela. Je connais aujourd'hui bon nombre de Petit-Poucets, avec l'esprit et la grace de moins encore, qui ont chaussé les fameuses bottes et font leur chemin comme par enchantement.

Tu feras le tien, mon cher, puisqu'ils font le leur, et je pourrais t'indiquer d'avance toutes les étapes que tu vas traverser. Pas n'est besoin d'être devin pour tirer aujourd'hui ton horoscope. L'ambition et l'égoïsme sont la dernière transformation de l'ame en ce monde; quand on est une fois en proie à ces deux puissances, on se voit tel que le tombeau doit nous recevoir. Les circonstances de ta vie se modifieront, tes sentimens ne se modifieront pas; tu joueras un même rôle dans des comédies différentes. Ton cœur ne changera plus; mais en revanche tu changeras souvent de place. Après avoir paradé à Hyde-Parck, tu iras mugueter au Prado, ou t'essayer à la vie orientale dans les magnifiques jardins de Thérapia. Tu iras, armé de ton binocle, lorgner les sept collines, le Capitole et le Forum. Chemin faisant, tu couvriras ta poitrine de cordons, tu toucheras de beaux appointemens, et un jour tu deviendras ministre plénipotentiaire, et peut-être ambassadeur quelque part. Quelle carrière sera plus brillante que la tienne? Je ne parle que de ce qui se voit. Si je pénétrais dans l'intérieur de ta conscience, je n'assisterais point, à beaucoup près, à un spectacle aussi brillant; mais n'en parlons pas : j'aime mieux t'adresser quelques conseils, mon diplomate, ton orgueil dût-il s'en effaroucher. Prends-le bien ou mal, je ne transcris pas moins mes conseils sur une feuille volante, de ma plus belle écriture, afin que tu puisses les faire encadrer et mettre sous verre, dans ton cabinet de travail.

A UN JEUNE DIPLOMATE.

« Ne déguise pas ta pensée; sois franc comme l'or, si tu ne veux être une pauvre monnaie.

« Aime ton pays de tout ton cœur, d'un amour absolu, ou tu le servirais avec une tiédeur qui, en plus d'un cas, serait de la félonie.

« Si l'on te commande une lâcheté, déclare qu'il t'est impossible d'y souscrire, et si l'on insiste, prends ton titre des deux mains, pour le jeter à la tête du ministre qui a osé t'ordonner d'être lâche au nom de la France.

« Si le gouvernement de ton pays est plein de noblesse et de grandeur, ne crains jamais d'avoir trop de zèle, quoi qu'en ait dit une célèbre autorité diplomatique.

« N'affecte pas le langage mystérieux et ne te contente pas de parler par petites phrases qui visent à la profondeur. Sois simple, naturel, parle à ton tour : tu as de l'esprit, tu en auras davantage; mais peut-être passeras-tu pour en avoir moins.

« Ne te compose pas, à force d'études devant ton miroir, un visage de fantaisie. N'imprime pas à ta lèvre ce sourire éternel des gens qui ont la prétention de passer pour de grands sceptiques. Ne donne pas à ton regard cet air distrait et préoccupé des gens qui veulent passer pour de profonds penseurs. Laisse ton visage tel que Dieu l'a fait : il y gagnera.

« Évite le travers d'esprit de tous ces petits diplomates qui se croient obligés de mépriser l'espèce humaine. Que ce mépris se trouvât au fond du cœur de Napoléon, on le conçoit à la rigueur, quoiqu'on le regrette; mais que de minces parodistes de Talleyrand affichent à l'égard des hommes un dédain profond, cela est certainement plus ridicule qu'odieux. Être assez spirituel pour rédiger un protocole, et savoir se taire, de peur de laisser échapper son secret en parlant, ce sont des qualités sans doute, mais qui devraient rendre modeste.

« Quand tu sors en calèche découverte, avec tes chevaux pur sang et tes grands chasseurs à plumets, ne te crois pas un demi-dieu. Tel inconnu, en habit râpé, que ta voiture éclabousse, a plus de cœur et d'esprit que toi. »

Ne t'impatiente pas, mon cher vicomte, j'ai fini. Au lieu de mettre ces conseils sous verre, je devine que tu en allumeras ton cigare. Allume ton cigare; cela ne m'empêchera pas de boire à ta prochaine union, puisque tu m'annonces ton intention de clore tes aventures amoureuses par un bon et comfortable mariage. Un secrétaire d'ambassade n'a que l'embarras de choisir. Marie-toi, mon ami, et permets-moi de souhaiter à ta future les qualités que tu lui désires et qui lui seront nécessaires pour tenir le sceptre dans tes salons, c'est-à-dire la beauté et l'esprit d'un ange. Belle et spirituelle comme un ange! Diable! diable! mais un diplomate sait se taire, comme dit M. Scribe, sans murmurer.

Sur ce, vicomte, bonne chance. Si je t'ai importuné aujourd'hui, je ne t'importunerai pas à l'avenir. L'intérêt que tu portes à mon messager me touche infiniment, et je t'en remercie pour lui. C'est en effet pour ne pas compromettre ses jours précieux sur cette Manche

où il y a des tempêtes, que je ne te l'enverrai plus, et aussi parce que je n'aime et n'estime que les gens de cœur.

Que les jeunes *misses* t'adorent et que les vieilles *ladies* te protégent! Quant à l'amitié d'un pauvre hère comme moi, elle flatterait peu ton amour-propre, et je suis sûr de te plaire en t'annonçant que je ne suis plus, — ce qui était déjà un diminutif peu glorieux, quoique fort à la mode,

L'OMBRE DE TON AMI.

P. S. Si ma franchise te déplaît et que tu veuilles t'en venger sur le dos innocent de mon messager, tu peux lancer à ses trousses toute la police de l'ambassade. Il t'échappera, mon cher, comme un secret de la diplomatie britannique.

X.

Complimens de condoléance à une nouvelle mariée.

A MADAME LA BARONNE MIRA JOHNSTON,

En son hôtel, près le coffre-fort de son mari.

Permettez, madame, à un ami, à un vieil ami, de venir, comme tous les autres, prendre part à l'heureux évènement dont je reçois la nouvelle. Le ciel, protecteur de l'innocence, vous protége évidemment; et qu'il vous a bien inspirée, quand vous avez saisi au passage cette couronne de fleurs d'oranger que vous offraient des mains pleines d'or! Vous n'avez pas hésité un instant, madame. Est-ce que vous pouviez hésiter? Vous aviez à choisir entre l'amour passablement vide d'un absent et le coffre-fort bien rempli d'un banquier. Vous ne pouviez que vous prononcer pour les écus. La chanson ne sait pas ce qu'elle dit : ce n'est pas l'or qui est une chimère, c'est l'amour.

Une autre femme aurait voulu peut-être faire du dévouement mal à propos, et prouver à son amant qu'elle le préférait aux billets de banque. Elle aurait voulu, que sais-je encore? ne pas tromper l'honnête homme qui lui offrait sa fortune et son nom, et lui aurait avoué sottement les chaînes qu'elle s'était données. Vous avez pris votre parti, vous, madame, en femme habile et prévoyante. Il faut être déjà riche pour se permettre les grands sentimens : c'est à présent que vous ferez de la vertu et de la noblesse; cela ne vous coûtera rien. Mais dans l'impasse où vous vous trouviez, la grandeur d'ame eût été de la petitesse d'esprit. Qu'auriez-vous gagné à un pareil sacrifice?

Mon estime et la vôtre; qu'est-ce que cela? Vous aurez en compensation l'estime de tous ceux qui ne vous connaissent point, et vous trônerez dans ce royaume de la Chaussée-d'Antin, dont vous allez être la reine la plus enviée. Vous avez eu raison de mentir : un trône, si petit qu'il soit, vaut toujours un mensonge.

Pour vous parler franchement, madame, une chose en ceci me fâche, c'est que vous vous soyez mariée, et que je n'aie pas été chargé de composer l'épithalame. N'étais-je pas votre poète ordinaire? Qui mieux que moi pouvait chanter vos charmes et votre vertu? Vous allez dire que je ne fais plus de vers. De bons vers, soit; mais une épithalame se fait très bien en mauvais vers. Qui mieux que moi, soit dit sans trop de vanité, pouvait peindre avec des images justes et expressives le bonheur promis à M. Johnston? Vous m'avez blessé par cet oubli, et je vous adresserais d'amers reproches, si je ne craignais de lancer le moindre nuage dans votre ciel si limpide et si bleu, et de gâter, si peu que ce soit, le plus beau jour de la vie. Ne vaut-il pas mieux que je vous entretienne de votre avenir tout de pourpre et d'or, de votre hôtel princier, de vos équipages, de vos toilettes, de votre loge d'avant-scène à l'Opéra et aux Italiens, en me gardant bien de faire allusion aux cinquante ans sonnés de votre mari, et aux mauvaises langues (il y en a toujours), qui parleront mystérieusement de votre passé. Quelqu'un qui se donne des airs de moraliste me disait récemment : L'honneur d'une femme est comme la clé du cabinet de Barbe-Bleue; une fois taché, on a beau le laver, la tache ne disparaît plus. Ce moraliste est un impertinent et un sot, n'est-ce pas, madame? Tout se lave avec de l'or, même l'honneur d'une femme. C'est votre morale; c'est la vraie, c'est la bonne. Vous avez beaucoup d'argent; ne vous inquiétez pas du reste.

Mon Dieu! que vous allez donc être heureuse! chacune de vos journées sera un délicieux poème de bonheur. Se lever tard, passer plusieurs heures à votre toilette, déjeuner avec des riens qui coûtent un Napoléon, écrire un ou deux billets musqués, faire deux tours de Champs-Élysées en landau, et, si le soleil invite, pousser jusqu'au bois, escortée d'une troupe de muguets qui caracolent à la portière; à cinq heures recevoir les intimes dans un délicieux boudoir; à sept heures présider à un somptueux dîner, plus tard ouvrir vos salons ou remonter en voiture pour aller montrer vos diamans aux Italiens et finir la soirée chez quelque grande dame de votre niveau : voilà votre journée, sauf encore les incidens et l'imprévu. Et en même temps, du matin au soir, marcher dans un nuage de gros encens, coquetter

avec les hommes, jalouser les femmes, et en même temps aussi être un modèle de fidélité conjugale, car votre passé me garantit votre avenir. Heureux M. Johnston! il peut dormir sur la foi des traités : la femme qui a trompé l'amant qu'elle aimait est incapable de tromper le mari qu'elle n'aime pas!

Vous me priez, madame, dans le cas où je parviendrais à m'échapper de mon tombeau, de ne pas aller vous faire visite; je vous obéirai, en regrettant que le sacrifice soit si léger. A mon tour, je veux vous prier d'agréer le premier exemplaire d'un livre auquel, dans mon cercueil, je mets en ce moment la dernière main; cet ouvrage aura pour titre : *De l'amour et de la coquetterie au dix-neuvième siècle.* Je suis sûr qu'on vous parlera beaucoup, sans avoir l'air d'y toucher, de l'esprit qu'il y a dans ce livre, des vérités piquantes, et surtout des portraits qu'il renferme. On rompra du nom de l'auteur les oreilles de M. Johnston, qui s'imaginera que je suis un écrivain très célèbre, tandis que je ne serai célèbre que dans ses salons et dans la bouche de ses intimes. Vos meilleures amies vous demanderont naïvement : « Avez-vous lu le livre dont on parle tant? connaissez-vous l'auteur? est-ce un tout jeune homme? » Je vous préviens de toutes ces questions insidieuses, afin que vous ayez le temps de vous préparer à faire bonne contenance. Mais qu'ai-je besoin de vous donner des avis? Vous répondrez avec le plus grand sang-froid du monde, fussiez-vous prise au dépourvu, que vous ne connaissez pas l'auteur, mais que vous avez lu le livre, qui n'est pas véritablement trop mauvais.

Que je fasse ou non ma rentrée parmi les vivans, rassurez-vous, je ne serai pas indiscret. Tout homme qui commet une indiscrétion, même à l'égard d'une infidèle, devrait, selon moi, être puni par l'interdiction des droits civils en amour. Or, tout défunt que je suis, je tiens encore à ces droits-là.

Ah! si je pouvais l'impossible! si je pouvais faire que ce qui a été n'eût pas été, comme je le ferais vite, pour votre plaisir et pour le mien, car vous avez des regrets que je partage; mais pourquoi faut-il, madame, que rien, hélas! ne puisse m'empêcher d'être, même à la barbe de M. Johnston,

L'OMBRE DE VOTRE AMANT.

P. S. Emprisonnez le moineau ou pendez-le haut et court; je ne suis pas inquiet sur son compte. Vous avez trente ans, vous avez été infidèle, et ce moineau s'appelle le véritable amour : il fuit, voyez comme il fuit!

XI.

Les petits billets, les fleurs et le pan d'une robe blanche.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et, trahi dans mes affections comme dans mes espérances, j'étais tombé dans une tristesse profonde, dans un découragement amer. Je répétais à satiété, à la suite de je ne sais quel empereur romain : *Rien ne vaut.* Ce disant, je fronçais le sourcil, je me croisais les bras sur la poitrine, et j'étais souverainement irritable, comme tout homme d'esprit désappointé. Lorsque mes courriers venaient exactement à minuit prendre mes ordres, je rudoyais sans pitié ces fidèles serviteurs de l'infortune, et même je me disposais à leur interdire ma porte; mais, un soir, le moineau apporta à son bec un billet mignon à mon adresse, et il fut mieux accueilli. Ce billet était ainsi conçu :

« Éric, ne vous désespérez pas, et ne croyez pas à l'égoïsme universel. Parce qu'une coquette n'est pas fidèle, parce que de jeunes ambitieux manquent de dévouement, il ne faut pas jurer ses grands dieux que l'amitié et l'amour n'existent plus. Dire cela, c'est blasphémer. Avant de proférer ce blasphème, regardez autour de vous, Éric, et voyez bien s'il n'existe pas un cœur profondément dévoué qui vous aime en silence et en secret! »

Qui m'écrivait? je ne devinais pas. De quel cœur voulait-on parler? je ne devinais pas davantage. J'avais de l'écriture une vague réminiscence, c'était tout. J'avouerai cependant que ces quatre lignes sans nom firent sur moi une impression très salutaire : une bonne parole qui vient à propos produit dans nos cœurs des changemens à vue. Le lendemain soir, je reçus un autre message. On me disait cette fois :

« Il est une femme qui vous a toujours suivi de la pensée, dans le cœur de laquelle chacun de vos premiers succès retentit comme un chant de fête, et plus tard chacune de vos fautes comme un tocsin de malheur. Cette femme était née pour vous aimer. Tout homme a ainsi une femme qui naît pour lui; seulement, les uns passent à côté d'elle sans la reconnaître, et les autres prennent plaisir à la briser. »

Je lus et relus, et me perdis en conjectures; mais je mis un point hors de doute, c'était la sincérité de la personne qui m'écrivait : la sincérité a un parfum que j'avais reconnu. Cette certitude ne me suffisait pas. Ma mystérieuse amie n'était-elle pas quelque douairière émérite? Je le craignais un instant; puis j'aimais à me persuader

qu'elle était jeune, qu'elle était belle; je faisais son portrait, je la voyais! O cœur fragile et changeant de l'homme! Moi qui naguère disais si dédaigneusement : *Rien ne vaut*, je ressentais à la première occasion tous les aiguillons de la curiosité et toutes les douces agitations de l'espérance! — Je reçus un troisième billet :

« Bon courage! bon espoir! ce que femme veut, Dieu le veut; je vous sauverai de votre agonie. Ame blessée, ne repoussez pas le baume que je vous apporte! Poète mourant, laissez-moi veiller à votre chevet! Pauvre tête malade, permettez-moi d'être la *sœur de charité* de votre génie! A bientôt! »

Il n'en fallut pas davantage pour m'enflammer véritablement : l'inconnu passionne toujours les têtes légères. Je n'eus pas de repos que je n'eusse trouvé un moyen d'arriver à la découverte de mon amante anonyme. J'en trouvai un. Chaque jour maintenant mon tombeau était jonché de fleurs; je pensai judicieusement que la même main répandait les fleurs et écrivait les billets. Je n'avais donc qu'à me mettre en observation, le pied ferme et l'œil au guet. C'est ce que je fis; mais, comme à force de penser à une chose il arrive parfois que l'attention s'y engloutit et s'y endort, mon attention s'endormit un moment, et ne se réveilla qu'en entendant le léger bruit des fleurs tombant sur le marbre de ma tombe; je regardai aussitôt : il était trop tard, je n'entrevis que le pan d'une robe blanche qui s'enfuyait.

XII.

L'événement le plus vraisemblable de cette histoire : mariage d'un mort.

La journée me parut longue; la nuit vint, et le sommeil ne vint pas. La fièvre n'était peut-être pas loin. N'est-ce pas ainsi que commence une passion? J'en étais là lorsqu'on frappa à ma porte; c'était ma vieille protectrice que je n'avais pas vue depuis long-temps, et que je reçus avec courtoisie, quoique avec une préoccupation évidente.

— Levez-vous, me dit-elle d'un ton familier et de bonne humeur, levez-vous, et je vous conterai quelque chose pendant qu'on fera votre toilette.

Et, en effet, pendant que l'ombre de mon valet de chambre, qu'elle avait amenée, me passait un habit noir, m'ajustait une cravate blanche, et m'appliquait adroitement un peu de fard sur les joues, la bonne femme m'annonça que j'allais me marier, que tout était conclu, et qu'on était déjà réuni pour la signature du contrat.

— Je vais donc épouser quelque fantôme? m'écriai-je épouvanté.

— Vous allez épouser une jeune fille charmante, riche, et, ce qui ne gâte rien, très bien née.

— Comment est-il possible, répliquai-je avec un air de doute, que nous nous épousions, puisque nous ne nous connaissons pas?

— Êtes-vous de votre village! reprit-elle. C'est précisément parce qu'on ne se connaît pas qu'on se marie. D'ailleurs, ajouta-t-elle, votre cas est exceptionnel, et il n'est pas sûr que vous ne vous connaissiez pas. Montons en voiture.

Nous montâmes dans un fiacre de remise, la voiture de circonstance. Il était traîné, selon l'usage immémorial, par des fantômes de chevaux qui allaient au pas, et le trajet dura assez long-temps pour que je pusse employer à me défendre mes meilleures raisons. Je disais que je n'étais qu'une ombre, et que ma supercherie serait découverte au chant du coq, au premier rayon du jour. Je disais... mais la spirituelle matrone me répondait si à propos que ma fiancée était jolie et bonne, qu'elle avait de beaux yeux, des lèvres vermeilles, des épaules d'albâtre, qu'elle avait l'esprit éveillé et le cœur tendre, qu'à la fin, tous ces argumens me parurent victorieux, et que je m'écriai :

— Eh bien! à tout hasard!

— A tout hasard! répliqua ma compagne; ce doit être le cri de tout homme qui se marie.

Comme elle prononçait ces derniers mots, nous arrivions devant une maison d'assez belle apparence, éclairée comme pour une fête. Nous descendîmes de voiture; j'offris mon bras à ma vieille amie, qui, j'ai oublié de le dire, portait une élégante toilette, où rien ne jurait avec son âge, ce qui est si rare. Nous montâmes un large escalier, sur des tapis moelleux, entre deux haies d'orangers, et nous fîmes notre entrée dans le salon où tous les conviés étaient déjà rassemblés. Tous mes amis étaient présens; ils ne me gardaient donc pas rancune? Zénon était là, en habit noir, l'air gourmé, avec sa jeune femme, vulgaire et assez avenante, petite et dodue. Le vicomte Fortuné, en habit de cour, deux croix sur la poitrine, se tenait debout derrière le fauteuil de M[me] la vicomtesse, une Anglaise au teint pâle, au nez recourbé, aux lèvres minces, au sourire dédaigneux. Le baron Jonhston s'épanouissait au milieu du salon; il rayonnait de joie à côté de la baronne un peu triste. Dans un coin, le *Revenant* causait gaiement avec Emma et Juliette, qui se faisaient mille douceurs et chatteries. Tout ce monde me salua cordialement; on me donna de chaleureuses poignées de main, et cet empressement me parut de très bon augure, car le

mariage d'un pauvre diable, on le sait, est comme sa sépulture : il n'attire personne.

Enfin, je m'approchai de ma fiancée, qui était au bout du salon. Quel ne fut pas mon étonnement! C'était l'amie de mon enfance, c'était Léa! Il me sembla alors qu'un voile épais tombait de mes yeux; je compris mille choses qui m'avaient autrefois paru inexplicables; je compris surtout le sens des derniers billets. Tout un monde de pensées qui reposait en moi s'agita aussitôt avec violence; les souvenirs d'enfance et de famille me revinrent avec leur suave fraîcheur; puis je regardai Léa, et je la trouvai si belle, que j'en fus ébloui. Oh! comme je tremblai alors que ma pâleur ne l'effrayât! Ayant deviné mon inquiétude, elle me rassura avec un regard plein d'ame, et lorsqu'on lui présenta la plûme pour signer le contrat, elle la prit, s'avança modestement, et signa sans hésitation.

La nuit était fort avancée; on se retira, et nous fûmes conduits dans la chambre nuptiale. En entrant, je jetai un regard inquiet sur la pendule, et mon cœur fut en proie à une inexprimable angoisse : l'aube allait paraître. Je me laissai tomber sur un fauteuil, et n'osais regarder ma fiancée. Elle vint à moi, elle pressa tendrement ma main dans la sienne; puis, rougissante et pudique, elle déposa un baiser sur mon front. Soudain je sentis une force nouvelle se répandre dans mon être, et la vie, depuis long-temps absente, circula dans mes veines. L'alouette chanta, l'aube parut, et je ne m'enfuis pas comme une ombre. Je renaissais sous un chaste baiser, au premier rayon de l'aurore, et au souffle embaumé du printemps.

Ma surprise égalait mon bonheur, et pendant que j'essayais de comprendre cette transformation inattendue, je vis sur le seuil de notre chambre la bonne vieille, qui me dit avec un doux sourire :

— Crois-tu donc être le seul qu'un pur et virginal amour ait fait revivre?

ÉPILOGUE

Qu'une main étrangère a ajouté au manuscrit cacheté de noir.

A quelque temps de là, au milieu d'un charmant paysage, par une matinée d'automne, un homme au front pâle, quoique jeune encore,

et une femme dans tout l'éclat de la fraîcheur et de la jeunesse, se promenaient dans les allées de leur parc, derrière leur château. La jeune femme s'appuyait nonchalamment sur le bras du jeune homme, et ils causaient avec cette douceur et ce rayonnement du visage qui sont particuliers aux gens heureux. Vers dix heures, ils rentrèrent au château, dans un salon du rez-de-chaussée, tendu de perse, où une bonne dame à l'air vénérable, vêtue comme une grand'mère, faisait sa lecture, où un barbet propre et luisant, avec un joli collier de cuivre, se roulait sur les tapis, et où un moineau pépiait dans une cage dorée dont la porte était ouverte.

Le jeune couple s'assit sur un meuble gothique d'un excellent goût; il y eut un moment de silence, puis la jeune femme dit à son mari :

— Vous avez le bonheur, dites-vous, c'est bien; mais je veux aussi que vous ayez la gloire.

— C'est le seul point, reprit celui-ci, où je ne puis vous obéir. Mon amie, la Muse qu'on a tuée ne ressuscite pas, et la mienne a depuis long-temps rendu son dernier soupir.

Il se leva à ces derniers mots, alla fouiller dans son secrétaire, en retira un papier déjà jauni qu'il déplia lentement, et il lut ces vers, que sa Muse, avant de mourir, avait adressés à la Débauche :

LA MUSE MOURANTE.

C'est l'heure du doux rêve, où dans ma solitude
Nul bruit ne venait me troubler,
Où j'aimais tant à voir, sous ma lampe d'étude
Les mondes d'or se dérouler;
C'est l'heure où mon esprit montait, loin de la terre,
Vers quelque parvis immortel,
Tandis que de mes yeux plus d'une larme austère
Mouillait le marbre d'un autel;
C'est l'heure inspiratrice, enivrante, enflammée,
Doux souvenir! où, chaque jour,
Avec mon cher poète, assis sous la ramée,
Nous chantions nos hymnes d'amour;
Eh bien! Muse, voyons, à l'œuvre! l'heure sonne;
Rêve et chante comme autrefois!
Frappe encor sur ton cœur pour savoir s'il résonne
Et sait toujours lancer la voix!
Je frapperais en vain : mon cœur est en ruine.

Malheur, malheur, trois fois malheur!
Rien ne sortira plus de ma froide poitrine,
Pour la joie ou pour la douleur.
Sur mes lèvres le chant est mort, comme une lame
Expire sur des bords taris;
Le rêve aux ailes d'or n'habite plus mon ame :
Le dieu fuit le temple en débris.
Oh! reconnaîtrait-on la jeune souveraine
Qui marchait, l'auréole au front,
Dans ce spectre vieilli, fléchissant, qui se traîne
Comme une esclave sous l'affront?
Ton œuvre est accomplie, ô courtisane infame!
On creuse déjà mon tombeau.
Si mon corps est souillé, que dire de mon ame?
Sois fière; ton triomphe est beau!
Comme tu sais flétrir la jeunesse et ses charmes!
De quel air cruel et moqueur
Tu m'as ravi la voix, et jusqu'au don des larmes,
Et bu tout le sang de mon cœur?
Oh! triomphe, triomphe, infernale Bacchante,
Vieille Débauche au cœur d'airain,
Toujours inassouvie et toujours provoquante!
La jeune Muse au front serein
Meurt sous tes coups! — Je meurs, mais d'une main tremblante
Au mur noirci je prends mon luth;
A toi le dernier cri de ma voix défaillante :
« Je vais mourir, reine, salut!
Salut! » Il est trop tard, hélas! ma voix expire;
Mes doigts s'arrêtent engourdis,
Et je ne trouve plus de force que pour dire :
O Débauche, je te maudis!

— Vous voyez, dit le jeune homme après avoir achevé sa lecture, qu'il faut que je me contente d'être heureux, et c'est encore beaucoup plus que je ne méritais. Dieu a été bon; je n'ai laissé que mon talent là où tant d'autres laissent jusqu'à la probité. Mais aussi, ajouta-t-il, combien en connaît-on qui aient un ange gardien comme le mien, ma chère Léa?

Et l'honnête mari embrassa sa femme, qui sourit malgré elle, car elle était un peu triste et désenchantée au fond; elle voyait bien, après tout, qu'elle n'avait épousé que *l'ombre d'Éric*.

PAULIN LIMAYRAC.

DU ROLE

DE

LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

DANS

LA QUESTION DES FRONTIÈRES TURCO-GRECQUES.

L'agitation croissante de l'Hellade et les menées de l'Angleterre dans ce royaume ont été récemment signalées à la chambre par M. Duvergier de Hauranne en des termes qui auraient pu décider le ministère à donner les explications demandées, si l'embarras du cabinet n'était évident. Malheureusement le discours trop succinct de l'orateur n'a pu suppléer au silence des ministres : pour obtenir quelques éclaircissemens sur la situation de la Grèce, on est forcé de recourir aux études politiques publiées, il y a quelques mois, par l'honorable député dans cette *Revue* même (1). Mais, depuis cette époque, la Grèce a marché, sa politique sur plusieurs points s'est singulièrement mûrie ou modifiée. Ainsi, M. Duvergier blâmait un des journaux les plus libéraux de l'Angleterre, l'*Examiner*, qui « tourne en dérision l'idée d'étendre un jour les frontières de la Grèce, et de lui rendre les provinces qui lui appartiennent naturellement par la langue et l'histoire, » et il ajoutait ces remarquables paroles : « Un jour ou l'autre, la question des frontières se posera dans les conseils de l'Europe, et il faudra que chacun ait son avis. L'équivoque alors ne sera plus possible, et la Grèce verra clairement où sont ses véritables amis. » A en croire les bruits inquiétans qui nous viennent de Constan-

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre 1844 et du 1er janvier 1845.

tinople, il semblerait que les pressentimens du philhellène français seraient destinés à avoir leur accomplissement plus tôt qu'il ne le pensait lui-même.

L'importance européenne de la question qui recommence à s'agiter à huis-clos entre les représentans des trois grandes puissances nous oblige à reprendre rapidement les faits des dernières années, pour mieux caractériser l'état actuel du royaume hellénique, et en tirer des inductions plus exactes sur la ligne de conduite que devrait suivre notre diplomatie dans ces graves circonstances.

Opprimée au nom de toute l'Europe par sa cour allemande, la Grèce, depuis 1833, n'osait plus se remuer, lorsqu'en 1840 le traité Brunov, en renouvelant la sainte alliance, isola la France et rendit aux Grecs l'espoir bien fondé d'avoir au moins pour eux le cabinet français. Alors éclatèrent les insurrections crétoises, macédoniennes et bulgares, qui, si elles eussent été soutenues, comme elles le méritaient, auraient arraché à la Porte, en faveur des raïas, des concessions dont les Turcs eux-mêmes auraient eu plus tard à s'applaudir; mais l'égoïsme des ministres bavarois réprima tous les efforts des Grecs du royaume pour voler au secours des insurgés, et ces derniers durent enfin céder aux menaces de l'Angleterre et à la réprobation jetée sur eux par les consuls européens au nom de l'intégrité de l'empire ottoman. Les trois principaux chefs du mouvement condamné par les grandes puissances, Velentsas, Tsamis Karatasso et le Crétois Chaeretis, réussirent, avec leurs principaux palicars, à se sauver en Grèce, où l'animadversion européenne alla jusqu'à forcer le gouvernement de faire subir à ces victimes de la diplomatie une sorte d'arrestation préventive. Ainsi refoulée et contrainte à sévir contre les plus généreux d'entre ses enfans, la nationalité grecque, durant les années 1842 et 1843, dirigea toute son énergie vers la réforme de son ordre social, comme vers le seul moyen qui lui restât d'obtenir à l'intérieur un gouvernement patriotique dont le concours permît ensuite au pays de réagir au dehors.

La plus grave difficulté qui s'opposât au triomphe de la réforme était le manque d'hommes aptes à diriger le mouvement populaire. La cour, afin de maintenir son despotisme, avait éloigné du pays toutes les hautes capacités, elle avait exilé Metaxas, annulé Coletti en le faisant ambassadeur à Paris; elle ne rappela de Londres Mavrocordato que pour l'envoyer immédiatement après à Constantinople, sous prétexte qu'il fallait près du divan un diplomate habile pour arranger la querelle des *vakoufs*. Quoiqu'il eût privé la Grèce de tous ses hommes éminens, le ministère bavarois, désespérant de maintenir son absolutisme sans secours étranger, ne rougit pas de demander aux puissances un second emprunt, qui le mît en état de *rétablir l'ordre* dans le pays; mais cette demande eut un résultat tout contraire à celui que le ministère en attendait : elle fit voir clair aux puissances, même sur le premier emprunt, accordé aussi pour aider à *rétablir l'ordre*. Les trois grands cabinets ne se contentèrent pas de refuser l'emprunt, ils demandèrent encore à voir les comptes du gouvernement d'Athènes. Cette circonstance inattendue anima le peuple grec d'un nouveau courage. Plutôt que de laisser mettre son roi en tutelle

par les puissances étrangères, il résolut de s'emparer lui-même, pour la sauver, de la souveraineté nationale. La société soi-disant russe des *Philorthodoxes* se réorganisa, et se combina avec le parti insulaire et le parti des idées françaises. Une coalition générale de toutes les nuances politiques du pays s'opéra; chacun sacrifia ses vues propres au bien de la patrie, et la conspiration qui s'ourdit alors s'étendit à tel point, qu'elle embrassa enfin la nation entière.

Toutes les mesures possibles de sûreté ayant été prises par les conjurés, le 3 septembre 1843, deux heures après minuit, le peuple d'Athènes inonda de ses flots agités toutes les places, et enveloppa le palais de son roi aux cris de *vive la constitution!* Dans son indignation, le roi appelle à lui sa garde et ses serviteurs; eux aussi étaient conjurés, et toute la garnison d'Athènes, artillerie, infanterie et cavalerie, en s'échelonnant devant le palais, poussait les mêmes cris que le peuple. Obligé de céder, le roi paraît à un balcon, et promet au peuple et à l'armée de donner une constitution, après s'être entendu à ce sujet avec les ambassadeurs des trois puissances et avec son conseil d'état. A ces mots, Kalergis, commandant de la garnison, s'avance, déclare au roi que le conseil d'état n'est plus reconnu, et présente l'adresse qui contenait les demandes du pays et la nomination d'un nouveau ministère. En même temps, les ambassadeurs européens, accourus malgré l'obscurité de la nuit, insistent pour être introduits auprès d'Othon; le peuple leur répond par un refus, et déclare que le roi a cessé de régner, s'il n'accepte pas les demandes contenues dans l'adresse. Othon, après les avoir lues, a le noble courage de les accepter; il accueille dans son palais les nouveaux ministres signataires de l'adresse, et se présente avec eux au peuple ivre de joie, qui salue par des *zito* sans fin son roi constitutionnel. Trois heures après midi, toutes les troupes rentraient, musique sonnante, dans leurs casernes : une des révolutions les plus belles de l'histoire, puisqu'elle n'avait pas coûté une goutte de sang, se trouvait consommée.

On croit généralement que trois factions divisent la Grèce : l'une, ayant pour chef Mavrocordato, voudrait, dit-on, la république sous la garantie de l'Angleterre; la seconde, sous Metaxas, préférerait à toute autre alliance celle de la Russie; la troisième nuance constitutionnelle, représentée par Coletti, voudrait l'appui de la France. Pour qui a vécu chez les Grecs, il est clair que ces trois partis ne sont que trois couleurs d'un même patriotisme. Ce n'est donc point, comme l'ont prétendu nos journaux, le parti français qui, dans la journée de septembre, a triomphé des deux partis anglais et russe : ce sont bien plutôt les trois partis réunis qui ont atteint ensemble le but auquel tous tendent également, l'indépendance absolue de leur pays. En effet, les alternatives de faveur et de disgrace dont jouissent les agens de France, d'Angleterre et de Russie à la cour d'Athènes, viennent uniquement de ce que les patriotes grecs, dans leurs efforts pour réhabiliter leur patrie, croient pouvoir employer plus avantageusement, tantôt les uns, tantôt les autres. De là vient que l'Angleterre, qui semble décidée à abaisser la Grèce, n'a point

de partisans à Athènes, et ce qu'on appelle le parti anglais n'est proprement qu'une fiction politique due à l'habileté extraordinaire de Mavrocordato. Cet homme d'état, qui est le premier diplomate grec, a pu, chez un peuple essentiellement admirateur du génie, devenir à lui seul un parti. Plus solide parce qu'il s'appuie sur la haine politique contre les dominateurs de Corfou et sur la sympathie religieuse, le parti russe n'a guère pourtant de vitalité que dans les îles Ioniennes; il n'a pu, dans le royaume, survivre à la révolution du 3 septembre. Les actes trop hostiles du tsar contre cette révolution, tels que le rappel et le désaveu de son ambassadeur Katakazi, et le renvoi du frère de Kalergis hors de l'empire, ont tourné contre Nicolas tous ceux qui auparavant espéraient le plus en lui. Reste donc uniquement ce qu'on appelle le parti français, représenté par Coletti, celui de tous les hommes d'état de Grèce qui a eu constamment la conduite la plus pure et la plus digne; mais, si l'on met à part les prédilections personnelles et toutes françaises de Coletti pour sonder le fond même des idées de son parti, on trouve que ce sont le idées de tous les Grecs, et que par conséquent le mot de parti français est un mot vide de sens.

Les représentans de ces trois grandes fractions sont dans toute la force de l'âge et du talent. Coletti, qui est né en Épire, voit se grouper autour de lui tous les héros à foustanelle, tous les chefs roméliotes et continentaux de la Grèce. Mavrocordato, le prince du Fanar, représente l'élégante, mais égoïste et froide diplomatie de l'Europe. Enfin le riche Metaxas se rattache à la Russie, parce qu'en sa qualité d'Ionien il voudrait venger sa patrie opprimée par l'Angleterre, et recouvrer ses immenses biens de Céphalonie, sequestrés par le lord-gouverneur, en punition de ce que l'ardent patriote sortit un jour sans permission de son île pour aller combattre les bons amis de l'Angleterre, les Ottomans. A l'ouverture de la première session des chambres grecques, ces trois chefs populaires se trouvèrent en présence: ils aspiraient également à la présidence du congrès; mais, loin de se combattre, ils eurent la générosité de déclarer partout qu'ils n'avaient qu'un seul et même esprit. Les menées de la légation anglaise réussirent enfin à faire nommer président Mavrocordato, et ses deux rivaux n'obtinrent que la vice-présidence.

Une fois la constitution faite et jurée, le président se trouva naturellement à la tête du ministère. Entièrement dominé par l'Angleterre, Mavrocordato ne put ou ne voulut pas s'adjoindre Coletti. Exclu du ministère, ce dernier, en s'unissant à Metaxas, eut aussitôt pour lui la nation presque entière, et il ne resta plus à Mavrocordato d'autres moyens de gouvernement que la corruption ou la force ouverte. Le premier de ces deux moyens n'offrait qu'un bien faible secours contre des populations encore neuves et profondément religieuses; le second, dans un pays où tous les habitans sont armés, n'avait pas chance de réussir long-temps. Cependant, malgré le danger que présentaient ces moyens, la séduction et la violence furent prodiguées par le ministère avec une hardiesse inouie, dès qu'au printemps de 1844 les colléges électoraux se furent réunis pour élire leurs nouveaux représentans au con-

grès. Entre le gouvernement et le pays éclatèrent dans la plupart des provinces des collisions sanglantes. Heureusement le principe du suffrage universel, aux mains d'un peuple non encore corrompu, sauva la monarchie.

Pendant que le ministère et les patriotes se livraient tant d'assauts acharnés, le roi, jaloux de rester neutre, parcourait avec la reine les provinces montagneuses situées entre les Thermopyles et l'Hélicon. Rien n'a mieux prouvé que ce simple voyage les bienfaits de la constitution, et la confiance sans bornes que la charte avait fait naître entre le peuple et son roi. Ce prince étranger qui, quelques mois auparavant, était, à titre de despote, un objet d'aversion pour tous ses sujets, ce prince allemand chevauchait avec sa femme d'un village à l'autre, sans autre escorte que les bandes de paysans qui l'accueillaient et le suivaient en le comblant de bénédictions. Jamais la joie si agréablement enfantine des Hellènes ne s'était montrée plus touchante. Le manque d'auberges obligeait les deux majestés à prendre leur frugal repas sur l'herbe, au bord des sources classiques, et à camper sous la tente, comme des *pasteurs de peuples* de l'ère homérique; mais ils étaient, sous cette humble apparence, entourés d'hommages bien préférables à ceux que rendent les courtisans. Des milliers de bras se levaient pour appeler sur eux les faveurs du ciel, et les portaient en triomphe aux églises et aux ruines fameuses de la Grèce. Des chœurs de jeunes filles, conduites par leurs amans, et se tenant enchaînées les unes aux autres par des guirlandes de fleurs, exécutaient, sous les yeux du *père de la patrie*, les danses mimiques des temps anciens, et des Saphos champêtres venaient, le téorbe en main, chanter à la reine des vers comme ceux-ci :

Να νη, ζα σε χαρουμεν,
Σαν τα ψηλα Βουνα,
Βασυλισσα, ματια μας.

« Vis pour que nous réjouissions ton cœur, vis aussi long-temps que nos cimes montagneuses, ô reine, prunelle de nos yeux! »

Pendant que la jeunesse et les femmes se livraient à l'expression de leur bonheur, les vieillards, debout autour d'un feu de bivouac, causaient familièrement politique avec leur roi, le consultaient, lui racontaient leur héroïque histoire, ou les légendes merveilleuses de leur vallée natale. On conçoit qu'un tel voyage ait attaché plus que jamais Othon à sa patrie adoptive, et que de retour à Athènes, en apprenant la complète déroute du ministère devant les colléges électoraux, il ait pris, en bon roi constitutionnel, le parti du peuple contre un cabinet aveuglément dévoué aux inspirations de l'Angleterre.

La voix publique désignant Coletti comme successeur de Mavrocordato, le roi appela sans balancer Coletti. Avec cet homme d'état, Metaxas reprit également son portefeuille, et ainsi les deux partis soi-disant français et russe se trouvèrent représentés par leurs chefs à la tête du gouvernement. Quoique Mavrocordato fût tombé, les élections qu'il avait faites subsistaient, et les députés nés de ces élections arrivèrent au congrès, impatiens de venger

par tous les moyens possibles le ministre qui les avait fait élire. Désespérant de se maintenir contre une telle assemblée, le nouveau cabinet crut devoir recourir à une épuration complète de la chambre, en faisant réviser toutes les élections. De son côté, Mavrocordato, qui, malgré toutes les haines accumulées sur sa tête, ne désespérait pas encore de se justifier, soulevait tous ses partisans : il lui fallait, à quelque prix que ce fût, rester membre du congrès, afin de pouvoir fasciner, par son entraînante éloquence, la Grèce, toujours éprise du génie. Ainsi, après avoir vu la chambre remettre successivement en question ses trois élections d'Athènes, de Kalavrita et d'Akrinion, il chercha et réussit à se faire élire une quatrième fois au collége de Karisto; mais une quatrième commission d'enquête fut envoyée dans cette localité pour y scruter les votes suspects, et faire déclarer aux électeurs, sur la foi du serment, s'ils avaient ou non été influencés dans leur choix.

Coletti a fait preuve sans doute d'une profonde habileté dans le travail des épurations électorales; il a poussé son impartialité apparente jusqu'à laisser, sans s'émouvoir, exclure du congrès plusieurs de ses amis les plus chers, qui n'avaient pas été légalement élus. Avouons-le toutefois, cette vérification des pouvoirs a prêté à plus d'un scandale. Enfin, après quatre mois d'enquêtes, Mavrocordato, qui avait fait tant d'efforts pour obtenir une chambre passivement dévouée à son système, se trouva ne plus avoir dans cette chambre de place pour lui-même. Des quatre nominations qu'il avait su gagner, celle due à l'université d'Athènes, la plus légale, la seule que les électeurs eussent maintenue jusqu'au bout, venait d'être annulée au congrès par le spécieux motif qu'un corps savant doit choisir, pour se faire représenter devant le pays, un homme de science et non pas un homme de parti. Quant à la dernière des candidatures de l'ex-ministre, celle de Karisto, elle ne devait pas, comme on le vit bientôt, tenir plus que les autres. Grace à ces enquêtes acharnées, le nombre des partisans de Mavrocordato au congrès se trouva bientôt réduit à une douzaine de députés sur 114.

Il était impossible que la discussion de l'adresse en réponse au discours du trône, faite sous de pareils auspices, ne déchaînât pas contre le cabinet déchu une tempête d'invectives. Seul le conciliant Coletti s'efforça de modérer ces emportemens, et il y serait peut-être parvenu, si Mavrocordato, au lieu de plier sous l'orage, n'eût préféré se raidir contre la colère nationale. Pouvant paraître au congrès comme député de la ville de Karisto, dont les votes n'avaient pas encore été suffisamment vérifiés, Mavrocordato monta, le 7 février 1844, à la tribune de son pays, pour y prononcer une longue harangue, qui ne fut malheureusement que le panégyrique absolu et sans restriction de tous ses actes : après quoi, sans vouloir prêter l'oreille à aucune des réponses de ses antagonistes, il sortit dédaigneusement de l'assemblée. Cette conduite hautaine d'un accusé acheva de détruire tout sentiment de sympathie chez ses juges, qui ajoutèrent avec indignation dans leur adresse au roi le paragraphe suivant : « L'intervention illégale du ministère du 11 avril dans les élections, et tous les maux qui furent la conséquence de

cette intervention, laissent au pays un souvenir douloureux; mais appréciant, sire, vos sentimens de clémence, le congrès détourne les yeux de ces scènes pénibles, et désire voir le peuple grec les couvrir d'un généreux oubli..... » En vain Mavrocordato, désespéré, demanda sa mise en jugement; il était simple qu'elle ne fût pas accordée, puisque le sénat, auquel la charte grecque décerne exclusivement le droit de juger les ministres, se trouve dans son état actuel uniquement composé des créatures du système déchu, et que d'ailleurs ces sénateurs mavrocordatistes se sont formellement exprimés, dans leur adresse au roi, en faveur de l'accusé. Ainsi, malgré tous les efforts faits par Coletti lui-même pour lui épargner cette humiliation, Mavrocordato a dû rester sous le poids de l'anathème du congrès.

Les nobles manifestations du ministre heureux en faveur de son ennemi vaincu pourraient bien toutefois n'être pas aussi désintéressées qu'on le suppose. Coletti doit sentir qu'il n'est pas lui-même tout-à-fait à l'abri des inculpations sous lesquelles succombe son rival. Le moyen dont il s'est servi pour épurer le congrès a été un moyen nouveau, étranger aux mœurs grecques, et emprunté à l'esprit de la centralisation occidentale. Son mode de vérification des pouvoirs du congrès par les députés eux-mêmes est tout-à-fait le mode usité en France, tandis qu'en Grèce, comme en Hongrie et dans le reste du monde gréco-slave, ce sont les colléges électoraux qui jusqu'ici ont exercé seuls le droit de vérification et de rappel sur les députés élus par eux. La mesure si peu gréco-slave du ministère Coletti ne peut se justifier que par le besoin de renforcer, dans l'état de crise actuel, le pouvoir central de la Grèce, et par la nécessité absolue de faire cesser les antiques luttes de province à province, qui, en éparpillant l'énergie nationale, empêcheraient le peuple grec d'atteindre à ses nouvelles destinées. Sans doute il faut restreindre l'influence locale des anciens chefs militaires. Trop souvent encore les Kolokotroni, les Grivas, les Mavromichalis, les Stratos, les Plapoutas, féodalement entourés d'un cortége de vassaux, prétendent dominer par la force les assemblées des électeurs. Il faut donc qu'il y ait momentanément, hors des colléges électoraux, une dictature constitutionnelle, chargée de vérifier et de remettre en question tout ce que les grandes familles de chaque province pourraient faire contre le gré de leur province. Cependant, qu'on n'espère pas abolir pour jamais le principe même de la représentation provinciale; les Grecs ne seraient plus des Grecs, s'ils poussaient jusqu'à ce point l'oubli de leurs mœurs antiques.

La dernière lutte du gouvernement contre l'île d'Hydra, dont les élections, après avoir été reconnues par la commission d'enquête comme parfaitement légales, ont cependant été annulées par le congrès, cette lutte, disons-le franchement, marque le premier pas vers l'établissement en Grèce d'un système dictatorial dans le genre du directoire français, système contraire à la nature comme à tous les antécédens historiques du peuple grec. Parmi les mesures purement administratives destinées à appuyer la centralisation politique du pouvoir, il faut citer le plan d'une division territoriale de l'Hel-

lade conforme à la division française par départemens. Ce plan consiste à rétablir telles qu'elles existaient sous Capodistrias les dix nomarchies abolies par les Bavarois, et à les faire administrer par autant de gouverneurs-généraux, auxquels seraient soumis les quarante-neuf préfets des éparchies. Une autre réforme, également destinée à simplifier et à accélérer l'expédition des affaires, est l'abolition de l'affermage des impôts proposée à la chambre par le ministère. Pour produire de bons fruits, il faudrait que cette réforme fût accompagnée de la cessation absolue du système des redevances en nature, système à peu près indispensable dans tout pays où l'argent est encore rare et cher. On peut donc douter que l'adoption de la perception directe augmente réellement le budget de la Grèce; elle aura le seul avantage de concentrer plus complètement la perception dans les mains des serviteurs de l'état. Quelles peuvent être les intentions du cabinet d'Athènes en agissant ainsi? Nous ne lui en soupçonnons pas d'autre que celle d'arriver à une centralisation politique assez forte pour permettre ensuite à la nation de réagir à l'extérieur sans risquer de se dissoudre au dedans. De son côté, l'Hellade, en se soumettant à de pareilles mesures, espère augmenter sa force de résistance au dehors et se faciliter une occupation régulière et durable des provinces qu'il lui reste encore à réclamer de la Turquie pour qu'elle puisse se regarder comme arrivée à ses frontières naturelles.

Il ne peut être ici question de Constantinople; mais dans plusieurs îles de l'Archipel et dans les provinces d'Épire, de Thessalie et de Macédoine, les Grecs, avant l'époque bavaroise, ont déjà été libres : ils sont impatiens de le redevenir, et ils ne négligent aucun effort pour accélérer la crise qui devra les réunir au royaume. Leurs révoltes de 1840 et 41 n'ont cédé que devant le canon des frégates anglaises et les menaces unanimes du concert européen. Depuis lors, l'agitation dans ces contrées n'a pas cessé un instant, et devrait éclairer enfin la diplomatie européenne sur l'impossibilité de maintenir plus long-temps l'absurde système gouvernemental des Osmanlis. Les populations épiro-thessaliennes se précipitent de toutes parts dans des sociétés secrètes si habilement, et nous osons dire si fortement organisées, qu'on essaierait en vain de les détruire. Toutes ces sociétés, qui n'en font qu'une, puisqu'elles n'ont qu'un même but, cachent dans des lieux inconnus les munitions et les ressources pécuniaires qui manquaient aux dernières insurrections. Jusqu'en Romélie, la jeunesse se prépare à la lutte et jure secrètement aux moines, missionnaires de la *sainte étairie*, de se tenir prête au premier appel. Les mouvemens de klephtes, avant-coureurs de toute guerilla grecque, se multiplient sur les frontières, et la sympathie pour ces brigands réfugiés est telle que les villageois les dérobent à l'envi aux poursuites du nizam turc et de la police d'Othon. L'impopularité profonde attachée à ces poursuites a même décidé le ministère Coletti à amnistier complètement toutes celles de ces bandes klephtiques qui voudraient quitter leurs défilés et regagner en paix leurs villages. Neuf chefs avec leurs bandes ont seuls profité de l'am-

nistie; les autres n'en montrent que plus d'audace dans leurs projets d'invasion de la frontière ottomane.

La question des frontières turco-grecques est plus qu'une question de territoire, c'est une question de nationalité, c'est, on peut le dire, la partie vitale dans le grand problème de l'avenir de l'Orient, et il ne sera donné ni à Coletti, ni à ses protecteurs, d'empêcher ce débat d'arriver à sa solution. Dans les provinces épiro-thessaliennes, il y a une incompatibilité morale absolue entre les gouverneurs et les gouvernés. La noble race grecque sent de plus en plus qu'elle n'a point été créée pour servir l'Osmanli, et qu'en acceptant ce joug honteux comme un fait accompli, elle se renierait, elle se suiciderait elle-même. Il faut donc ou intervenir diplomatiquement en faveur des Grecs, ou s'attendre à voir recommencer bientôt dans les gorges de l'Hémus et de l'Olympe de sanglans combats entre les deux races hellène et ottomane. Le principe de l'intégrité de la Grèce est tout aussi juste, et qui plus est aussi nécessaire à l'équilibre européen que l'intégrité de l'empire turc. Le système qui demande une Grèce forte et indépendante a même précédé dans l'opinion de l'Europe l'idée du maintien de la Turquie. Ce n'est pas pour avoir cette Grèce impuissante et mutilée, garantie par les protocoles de Londres, que l'Europe libérale, et principalement la France, ont fait tant de sacrifices. Il faut même dire, à l'honneur du cabinet français, qu'il paraît n'avoir jamais abandonné l'espoir de contribuer à remettre sous le sceptre hellénique l'Épire et la Thessalie. Les raïas grecs du moins en sont convaincus, et la certitude que des conférences ont lieu en leur faveur entre les deux cabinets de Londres et de Paris leur donne seule la patience d'attendre. Enfin, les Turcs de la Thessalie eux-mêmes se regardent comme destinés à payer un jour tribut au *kral de la mer blanche* (au roi grec), et cette idée les frappe d'un tel découragement, qu'ils négligent entièrement d'entretenir leurs demeures, et ne perdent aucune occasion de vendre, fût-ce au plus bas prix, les terres que leur ont léguées leurs aïeux. Θέλομεν το ρωμαικο, *nous voulons l'hellénisme*, tel est le cri que ne cessent de répéter les paysans de la vallée de Tempé aux pâtres de l'Agrafa, et les paisibles marchands de Janina et de Larisse aux klephtes de l'Olympe. Pour réprimer cet élan national, la diplomatie européenne se reposerait en vain sur l'accord des deux cabinets d'Athènes et de Constantinople. Ces deux cabinets sont aussi impuissans l'un que l'autre à réprimer chez les populations qu'ils gouvernent toute manifestation qui aurait pour elle la majorité.

Avec son faible budget, l'état grec est d'ailleurs dans l'impossibilité d'entretenir des forces militaires capables de fermer assez hermétiquement les frontières pour empêcher les mécontens des deux pays de se prêter un mutuel secours. Quelque anti-nationale qu'on supposât l'administration de la Grèce, et fût-elle appuyée par un budget quintuple de celui qui la soutient aujourd'hui, elle ne pourrait empêcher les patriotes en-deçà et au-delà des frontières de conspirer ensemble pour l'agrandissement de leur patrie. On ne

saurait donc rendre le cabinet d'Athènes responsable des irruptions que des troupes de palicars parties de son territoire feraient en pays turc, pas plus que le cabinet grec ne songe à demander compte à la Porte des ravages que les klephtes musulmans de l'Épire et de la Macédoine, quelquefois au nombre de cinquante à cent hommes, viennent à certaines époques exercer en Acarnanie et en Phtiotide. Un tel état de choses est la conséquence nécessaire des frontières où l'on a prétendu emprisonner la Grèce. L'impuissance où elle est d'y rester fait que de part et d'autre il y a effort violent pour les franchir, les Turcs aspirant à reprendre leur ancienne conquête, et les Grecs s'efforçant d'étendre le royaume jusqu'aux limites de leur langue.

C'est à cette disposition des esprits, et non pas exclusivement, comme on l'a prétendu, aux intrigues moscovites, qu'il faut attribuer la naissance et le développement, malgré les plus vives persécutions, de *l'étairie philorthodoxe*. Cette puissante association, devant laquelle le gouvernement grec a dû plus d'une fois reculer, compte parmi ses chefs des hommes d'un patriotisme trop incontestable et d'un libéralisme trop éclairé pour qu'on puisse sans aveuglement accuser les philorthodoxes de vouloir le règne du tsar. Sans doute, ils ont pour eux l'appui secret de la Russie. Pourquoi? Parce que, agitant à la fois la Turquie et la Grèce, ils empêchent l'empire croulant des Osmanlis de se raffermir, et le royaume d'Athènes de s'asseoir humblement dans ses limites actuelles. Espérant tirer pour lui-même profit de l'agitation, le cabinet russe soutient les agitateurs, parce qu'ils veulent, comme lui, changer l'état de l'Orient; mais, d'accord pour renverser, les Grecs et les Russes ne s'entendent plus pour reconstruire. L'*étairie philorthodoxe* compte bien ne faire servir l'appui des Russes qu'à l'exécution de son propre plan. C'est pourquoi il sera toujours facile à la France et à l'Angleterre de déjouer par leur bon accord toutes les intrigues de la Russie parmi les Grecs, comme on en a vu un éclatant exemple dans la révolution de 1843. Si cet accord partiel des deux grandes puissances d'Occident avait pu avoir lieu deux ans plus tôt, les philorthodoxes auraient probablement, dès 1841, mis fin à la question des frontières entre la Turquie et la Grèce.

Le fameux traité Brunov, qui venait d'exclure la France du concert européen, fit alors espérer aux Hellènes que le cabinet français aurait le courage de rester dans son isolement, et, comptant sur un appui au moins tacite de sa part, ils ne balancèrent pas à recommencer la guerre. Les réfugiés crétois quittèrent Athènes, et, conduits par leur compatriote Chaeretis, ils débarquèrent sur les côtes de la Crète, qui répondit à leur appel par une insurrection générale. Un Thessalien des montagnes de Volo, au service d'Othon, le colonel Velentsas, repassa de même en Thessalie, avec sa phalange de palicars, portant des armes et des munitions aux raïas. Enfin un capitaine roméliote, le jeune Karatasso, ayant rassemblé dans le Péloponèse une centaine de braves, s'embarqua avec eux pour la Macédoine, et aborda sur l'isthme qui unit le mont Athos à la terre ferme. S'étant retranché dans cette position facile à défendre pour qui s'appuie sur la mer, il eut bientôt autour

de lui dix mille palicars macédoniens. Les Slaves de Bulgarie s'insurgeaient en même temps, en nombre beaucoup plus considérable, et secrètement soutenus par la Serbie. Il n'y avait pas jusqu'à la république de Samos qui ne se levât aussi en armes contre la Porte. Au milieu de ce déluge de révoltes, c'en était fait de la domination turque dans les trois provinces d'Épire, de Thessalie et de Macédoine, si les grandes puissances eussent laissé faire les Hellènes.

Cependant de tous les cabinets d'Europe, le seul cabinet français semblait encore pencher pour la Grèce. Aussi, se détournant avec désespoir des diplomates russes et anglais, les Grecs ne pensaient qu'à la France. Dès octobre 1841, les journaux de Malte signalaient la *sympathie fougueuse* avec laquelle les Péloponésiens, accourus de toutes parts, avaient serré la main des matelots français quand l'amiral Hugon était venu jeter l'ancre devant Nauplie. Les feuilles athéniennes, après de magnifiques éloges de la France en face du traité Brunov, ne voyaient pour l'avenir de leur pays qu'une intime alliance avec la grande nation contre l'Angleterre et la Russie, qui sans contrainte ne laisseront jamais s'agrandir l'Hellade. Vainement aux cris de guerre de son peuple la cour répondait qu'il fallait attendre, que la fixation des frontières du royaume était une question européenne dont la solution n'appartenait qu'aux grandes puissances; qu'arbitres souverains de l'Orient et de l'Occident, elles sauraient bien tôt ou tard rendre justice aux Hellènes. Manquant de l'appui des faits, ces raisonnemens étaient sans force sur l'imagination populaire, qui finit par s'enflammer à un tel point, que la cour elle-même parut un moment entraînée à la guerre et prête à envoyer sa flotte au secours des Crétois. Le génie de 1821 sembla se réveiller, tout prêt à faire renaître les prodiges d'héroïsme de la guerre des neuf ans. Les journaux sommaient le ministère d'organiser partout l'*ethnophilaki* (garde nationale), sans en excepter aucun homme vigoureux de seize à quarante-cinq ans, et en laissant cette milice nommer elle-même, comme en France, ses propres officiers. La Grèce, disait-on, défendue par les mille gorges de ses montagnes et par les innombrables écueils de ses mers, est une forteresse naturelle. Si elle a contre elle la coalition anglo-russe, la France du moins lui reste amie, et la grandeur de la lutte, en exaltant les ames, ne tardera pas à faire renaître des Cimon, des Miltiade, des Épaminondas.

Les choses en étaient à ce point lorsque le cabinet français crut devoir marquer sa rentrée dans le concert européen et regagner les faveurs de l'Angleterre par le désaveu formel de l'agitation hellénique. Aussitôt la diplomatie anglo-russe, qui n'attendait que ce signal, lança l'anathème contre les raïas rebelles au sultan. Des frégates anglaises allèrent bloquer la Crète, et les chefs des insurgés durent s'embarquer à bord des vaisseaux britanniques, laissant leur patrie en proie aux musulmans. Un sort analogue atteignit Karatasso au mont Athos, et Velentsas en Thessalie. Tous deux durent repasser clandestinement en Grèce. Ne pouvant échapper aux poursuites de la police dans sa retraite de Menidi, près d'Athènes, Velentsas s'enfuit sous

un déguisement à Oropo, où il s'embarqua pour les îles Ioniennes, et son complice Karatasso ne tarda pas à l'imiter. Condamnés par l'Europe, les raïas, sur tous les points de l'Orient, reprirent leurs chaînes; mais il demeura prouvé que, sans l'intervention des puissances, l'année 1841 aurai vu la Turquie forcée de céder à l'Hellade les anciennes provinces qui faisaient, avant Capodistrias, partie intégrante de son territoire.

L'arrivée à Constantinople et l'influence combinée de M. de Bourqueney et de sir Stratford Canning parvinrent à rapprocher les deux états rivaux, et aplanirent peu à peu toutes les difficultés qui s'opposaient au rétablissement de la bonne harmonie entre les cabinets d'Athènes et du Bosphore. Grace aux efforts victorieux de la diplomatie, on ne pouvait guère douter qu'une paix sincère ne se trouvât enfin fondée pour de longues années entre l'Hellade et la Turquie. Cependant, qu'est-il arrivé? Deux ans sont à peine écoulés, et voilà que l'Orient se retrouve à la veille de toutes les perplexités de 1841. Loin de s'être réconciliés, les raïas et les musulmans se haïssent plus que jamais. Les deux sociétés repoussent avec un égal mépris tous les efforts du libéralisme occidental pour les fondre ensemble. Le jour même de son apparition, la prétendue charte de Gulhané fut appelée par les Grecs du Bosphore ἕνα μασκαράδα, une mascarade. Aussi le sultan Mahmoud avait à peine cessé de vivre que déjà l'ancien régime turc revenait avec tout son cortége d'avanies s'installer au conseil des ministres. Il n'est que trop vrai que, si le divan a montré ces dernières années quelque énergie, il le doit uniquement à son retour aux vieilles mœurs, aux cruautés célèbres des anciens visirs; mais ce système de terreur ne fait guère que galvaniser un cadavre, et achève d'épuiser l'empire en montrant de plus en plus aux raïas, comme seule ressource contre leurs oppresseurs, une révolte générale.

Il est évident que, plus on approche de la solution du problème oriental, plus aussi l'affranchissement des raïas grecs apparaît comme nécessaire. D'année en année, cette question gagne du terrain. Au lieu de se laisser menacer par la Porte, comme au temps de l'absolutisme d'Othon, la Grèce, depuis qu'elle est devenue constitutionnelle, a pris l'offensive, et c'est elle à son tour qui menace à chaque instant la Turquie d'une invasion. L'accord unanime des grandes puissances peut seul désormais empêcher le renouvellement du conflit entre les deux races. Au premier congrès de la Grèce constitutionnelle, on a vu siéger des députés envoyés par l'Épire, la Thessalie et la Macédoine, et pour les forcer à la retraite, il a fallu l'ordre menaçant de l'Europe. Il y a à peine deux ans qu'ils ont quitté Athènes, et voici que de nouveaux mouvemens populaires pour l'émancipation appellent de nouveau l'intervention des puissances. Tant qu'on n'aura pas satisfait aux justes griefs des Épiro-Thessaliens, on s'efforcera inutilement d'établir une entente cordiale entre Athènes et Constantinople. C'est pourquoi le divan turc a cru devoir adresser les reproches les plus amers au ministère Coletti. Des notes nombreuses ont été échangées entre les deux cabinets, et la polémique agressive a gagné jusqu'aux journaux des deux pays. La Porte accuse l'état grec

d'encourager en secret le mouvement palicarien de l'Épire et de la Thessalie. Le cabinet d'Athènes, de son côté, tâche de prouver qu'on ne peut enlever aux bandes klephtiques le prestige de patriotisme dont les entoure la multitude, qu'en leur ôtant, par l'amnistie, tout moyen de passer pour victimes de la tyrannie; perdant ainsi leur puissance morale, ces troupes se débanderont, et l'anarchie cessera sur les frontières. Quelque spécieuses que soient ces raisons, elles prouvent en tout cas l'impossibilité où est le gouvernement de réprimer l'élan des Grecs libres vers leurs frères raïas. Aussi, l'Autriche et la Russie, ces deux puissances qui se croient le plus de titres à l'héritage de la Turquie, redoublent-elles leurs démonstrations contre l'Hellade, assez hardie pour leur disputer cet héritage.

L'Autriche ne peut même dissimuler son désir d'occuper militairement, comme alliée de la Porte, les frontières d'Épire et de Macédoine, au cas où ces provinces seraient envahies par les Hellènes indépendans. En vain les journaux ministériels d'Athènes combattirent d'abord comme absurde cette assertion; en vain ils essayèrent de faire croire à une parfaite harmonie entre le cabinet grec et celui de Vienne. Bientôt une note de M. de Metternich, pleine d'aigreur contre la Grèce, vint donner à ces assurances un éclatant démenti. La dépêche autrichienne, adressée à M. d'Appony, ambassadeur à Paris, et destinée à être mise secrètement sous les yeux de M. Guizot, est datée du 10 octobre 1844. On y lit ces paroles tout au moins étranges : « Le jeu des partis en Grèce s'exerce dans la double direction du mouvement à l'intérieur, et des conquêtes à faire sur l'empire ottoman, conquêtes qui, si elles devaient même être tolérées par la politique européenne, ne feraient *qu'élargir le champ des misères grecques.* »

Il semblerait que le cabinet aulique s'est inspiré ici de sa propre situation. L'asservissement sous un seul sceptre de tant de pays hétérogènes, de tant de peuples qui n'ont de commun ni la langue ni les mœurs, et dont la réunion forcée ne peut s'expliquer que par une insatiable ambition chez leurs dominateurs; un tel système n'a pu sans doute et n'a fait *qu'agrandir le champ des misères autrichiennes.* Mais quelle analogie y a-t-il entre le système de conquêtes anti-nationales du cabinet aulique et la demande en restitution du peuple grec, qui ne veut s'agrandir qu'en reprenant sur des barbares les provinces de langue grecque, les terres arrosées de ses sueurs et où reposent les os de ses pères? Quoi qu'en ait dit le *Moniteur grec* pour justifier le cabinet de Vienne, cette note est un acte évident d'hostilité contre l'Hellade, et ce fut vraiment un heureux hasard qui, en l'arrachant au secret des archives ministérielles, la livra dans les journaux athéniens à une publicité vengeresse. Si la presse de Londres et de Paris se fût mise à la discuter, cette note était de nature à faire entrer la question d'Orient dans une phase nouvelle. En effet, l'Autriche pour cette question n'a point coutume de se séparer de la Russie. Ainsi, en attaquant avec tant d'amertume l'état du royaume grec, au moment où l'influence française y prédomine, la note autrichienne trahit évidemment une combinaison austro-russe contre la

France. Il importerait donc de savoir si, en même temps qu'il livre la Syrie aux Anglais, notre cabinet songe en outre à laisser l'Autriche et la Russie paralyser le mouvement grec. La France consentira-t-elle à s'associer aux mesures répressives des deux puissances de l'Europe orientale contre l'Hellade, et un peuple qui nous aime et nous admire sera-t-il bientôt condamné, comme tant d'autres, à s'éloigner de nous avec désespoir ?

On ne saurait expliquer comment il ne s'est pas trouvé dans nos chambres une seule voix pour interpeller à ce sujet le ministère. Heureusement, l'Angleterre paraît s'être préoccupée plus que nous de la note de M. de Metternich, derrière laquelle se cache le cabinet russe, et la résistance effective de sir Robert Peel aux insinuations austro-moscovites paraît avoir commencé entre les trois puissances protectrices de la Grèce une scission qui pourrait bien finir par réduire à néant l'ancienne théorie du maintien de l'empire ottoman dans son intégrité absolue. Se sentant appuyés au dehors, les journaux d'Athènes ont stigmatisé avec énergie les complaisances de leur cabinet pour l'Autriche; ils sont allés jusqu'à y voir un retour aux prétentions absolutistes de la dynastie bavaroise. Alors, posant nettement la question entre l'intérêt de leur patrie, qui a besoin d'agrandissement, et l'intérêt dynastique, qui ne voudrait choquer aucune puissance, ils n'ont pas craint de rechercher sous quelle condition la maison de Bavière a droit au trône hellénique. Cette condition n'est autre pour la dynastie que celle de se subordonner à l'intérêt de la Grèce : c'est pourquoi la charte grecque stipule, entre autres articles, que tout héritier du trône doit professer les rites de l'église orthodoxe d'Orient. Or, le successeur diplomatiquement reconnu, pour le cas où le roi Othon mourrait sans avoir d'enfans, est le prince Luitpold, qui n'a pas encore adopté la religion orthodoxe : la dynastie est donc sans racines dans le pays.

Répondant à ces objections au nom du cabinet, le *Moniteur grec* reconnaît qu'en effet il n'existe à cette heure aucun héritier présomptif réunissant toutes les qualités voulues par la charte de 1843; mais il prétend que cette même charte a prévu tous les cas imaginables, et même celui d'une vacance momentanée du trône, qu'en conséquence il n'y a rien à craindre pour l'avenir du pouvoir grec. Quand on voit l'organe même de la cour obligé de descendre jusqu'à ces concessions, on demeure convaincu que la dynastie, comme l'état, ne peuvent se consolider qu'en obéissant à toutes les exigences nationales, dont la plus impérieuse est l'agrandissement du pays, par l'adjonction des provinces d'Épire, de Thessalie et de Macédoine. Aussi la Porte s'est-elle lassée des protestations amicales du cabinet grec, qui ne modifiaient en rien sa conduite réelle; pour faire éclater sa colère, elle a saisi l'occasion que venaient de lui offrir les pachas roméliotes en s'emparant de plusieurs émissaires de la Grèce qui parcouraient les villages et enrôlaient des volontaires pour la prochaine campagne des Hellènes contre le croissant. Sous prétexte que les doublures des habits de ces conjurés se sont trouvées remplies de proclamations et d'articles de journaux imprimés à Athènes, la Porte a interdit absolument l'entrée dans ses états de toute feuille publiée en

Grèce. Jusqu'ici, la Porte était dans son droit; mais, se sentant impuissante à maintenir long-temps par ses propres forces l'oppression de ses provinces grecques, elle s'est adressée aux états protecteurs par une note où elle prétend démasquer toutes les intrigues du cabinet d'Athènes. Cette nouvelle note de la Turquie, relative à son intégrité, obtiendra-t-elle en Occident plus de faveur que la dépêche de M. de Metternich? Nous espérons que non. En effet, après avoir jeté feu et flamme en faveur de la Porte outragée, après avoir menacé plus d'une fois la Grèce, si elle ne changeait pas de politique, d'exiger d'elle le paiement entier de sa dette avec intérêt et capital, rompant ainsi la convention de 1844, par laquelle la France et l'Angleterre accordent pour la liquidation de l'emprunt grec un sursis de cinq ans; après tant de démonstrations hostiles, l'implacable Angleterre elle-même a fini par s'adoucir, c'est-à-dire qu'elle trouve enfin son intérêt à ne plus répudier comme autrefois les plans des patriotes helléniques.

Ce qui fait surtout incliner l'Angleterre en faveur des Grecs, c'est de voir avec quelle obstination la Russie et l'Autriche défendent le système de l'intégrité de l'empire ottoman. Le tsar en effet ne dissimule pas son aversion pour la Grèce; en 1843, son ambassadeur, M. Katakazi, avait dû la manifester à plusieurs reprises. Ainsi, le jour de la fête du roi, il avait brusquement quitté Athènes, lui qui, comme doyen d'âge, était chargé de porter les félicitations au palais à la tête du corps diplomatique. Ce fut surtout après la révolution de septembre que Nicolas, espérant voir l'anarchie saisir l'Hellade, ne cacha plus ses sentimens secrets, et offrit sans détour au sultan contre les turbulences helléniques tous les secours dont il pourrait avoir besoin. Enfin, remarquant un peu tard qu'au lieu de l'anarchie la révolution de septembre amenait l'ordre et initiait l'Hellade à une vie toute nouvelle, Nicolas se résigna à laisser le comte Nesselrode écrire au cabinet d'Athènes une lettre (1) où est annoncée la pleine adhésion de la Russie aux conventions constitutionnelles conclues entre le peuple grec et son roi; mais en même temps la lettre stipulait, comme *condition absolue* de la bienveillance du tsar, que le peuple grec renoncerait à tout projet d'agrandissement, qu'il cesserait toute espèce de propagande dans les provinces turques, et ne songerait plus à franchir les frontières fixées par la triple alliance. Cette dépêche ajoute : « Les délimitations solennellement consacrées par le traité qui garantit l'inviolabilité de l'Hellade ont été de nouveau reconnues par un protocole récent. Sur ce point essentiel de l'intégrité de l'empire ottoman, la cour russe est d'accord avec les cours de Londres et des Tuileries. En vertu de cette résolution commune des trois cours protectrices, la Grèce doit comprendre quelle impression a produite sur sa majesté impériale la nouvelle que les sociétés secrètes helléniques redoublent d'activité pour insurger la Thessalie, la Macédoine et l'Épire, et qu'elles préparent leurs soldats, leurs

(1) Cette lettre a été publiée en allemand dans le *Journal de Francfort* de juillet 1844.

armes, leurs munitions, sans que le gouvernement grec fasse rien pour les entraver. Si quelque chose au monde peut mettre en péril la sécurité et l'indépendance des Grecs, c'est assurément la mise en œuvre de pareils projets. »

A cette dépêche plus menaçante qu'amicale en succédèrent plusieurs autres, où Nicolas tâche de gagner le roi Othon par des flatteries vraiment moscovites sur sa conduite généreuse durant le mouvement de septembre, en même temps qu'il encense d'une manière très peu autocratique Coletti e tout le ministère, l'assurant que l'état nouveau de la Grèce a toutes les sympathies personnelles du tsar, et que le cabinet d'Athènes peut compter sur son concours le plus sincère et le plus empressé. Ces doucereuses protestations avaient pour unique but de rendre à la Russie son influence perdue, et de continuer à duper l'Angleterre et la France, en obtenant leur adhésion, ainsi que celle de Coletti, au maintien en Orient d'un *statu quo* déshonorant et ruineux pour toute l'Europe.

Heureusement l'opinion publique fait peu à peu justice de cette grande déception appelée le maintien de l'intégrité ottomane; on commence à comprendre que le meilleur moyen de maintenir l'empire turc fort et indépendant est de le débarrasser des provinces étrangères à sa race, qui, continuellement révoltées, absorbent son activité et dévorent sa jeune armée dans des guerres stériles. De plus en plus le progrès social des raïas grecs porte la diplomatie à admettre enfin dans son principe cette distinction, que l'intégrité politique de l'empire ottoman ne peut plus être maintenue qu'aux dépens de son intégrité territoriale. Cette conviction, qui se répand surtout en France, n'est pas sans doute étrangère aux efforts que paraît tenter en ce moment notre cabinet pour opérer au sujet de la Grèce une combinaison de l'action française avec l'action britannique. La France sent bien qu'elle est au fond la seule puissance qui n'ait pas d'intérêt contraire à l'agrandissement des Grecs. Il est en outre incontestable que la seule neutralité de la France, refusant de coopérer à des mesures oppressives contre les chrétiens d'Orient, deviendrait d'un poids incalculable pour l'émancipation des raïas grecs; mais dans son affaissement actuel, notre cabinet sent aussi qu'il ne peut agir tout seul en faveur des Hellènes.

Le refroidissement qui vient de survenir entre l'Angleterre et le divan serait une excellente occasion pour notre gouvernement de relever son influence parmi les Orientaux, non pas en se rapprochant de la Porte impuissante, mais en profitant des dispositions nouvelles de l'Angleterre pour rendre, d'accord avec elle et en dépit de la Russie, ses véritables frontières au royaume hellénique. Si les deux grandes puissances d'Occident étaient une fois bien d'accord sur ce point, la Russie elle-même ne pourrait se refuser à de nouvelles conférences, et la Turquie accepterait, assurément sans résistance, un remaniement du système d'intégrité de son empire, que pourrait suivre enfin une alliance solide entre elle et la Grèce.

Pour briser l'entente obstinée de la Russie et de l'Autriche dans la question

d'Orient, il semble en effet que le meilleur remède serait une combinaison anglo-française à Athènes. Voilà pourquoi M. Guizot a toujours poussé Coletti à se réconcilier avec le protégé de l'Angleterre, Mavrocordato; voilà pourquoi le cabinet français a fait blâmer sévèrement par ses organes le paragraphe de l'adresse du congrès relatif à l'ex-ministre. Enfin, si une réunion des colettistes et des mavrocordatistes était aussi impossible que de loin elle le paraît, verrait-on le journal le plus spirituel et le plus indépendant d'Athènes, le Συνένωσις (*l'Union*), pousser de toutes ses forces à cette combinaison? L'Angleterre paralyse le peuple grec par la crainte qu'elle a de le voir lui disputer bientôt le commerce des côtes orientales de la Méditerranée; mais, comme le dit très bien M. Duvergier de Hauranne, « à cette crainte il y a un contrepoids : c'est celle de voir la Grèce absorbée par la Russie. Un jour viendra peut-être où cette dernière crainte l'emportera sur l'autre, où ce dernier danger paraîtra plus grave que le premier. Ce jour-là, rien n'empêchera la France d'agir de concert avec l'Angleterre, et la Grèce en profitera. » Qui sait si cette noble espérance n'approche pas de sa réalisation?

Gardons-nous de confondre avec les intrigues de l'Angleterre l'agitation des patriotes hellènes. L'Angleterre peut trouver son avantage à faire croire en Europe que c'est elle qui soudoie et qui dirige tous les complots insurrectionnels de l'Hellade et des provinces grecques de Turquie. Quant à ces dernières provinces, le fait est dénué de tout fondement, et d'ailleurs, fût-il vrai, ce serait une duperie de la part de la France de condamner ces projets d'affranchissement par le motif que l'Angleterre y est mêlée. Une telle conduite nous enlèverait infailliblement tout le crédit que nous avons su obtenir en Grèce. Non, la France n'a rien à craindre de ce que plusieurs de ses journaux appellent l'excitation fébrile des provinces grecques de Turquie à la voix des mavrocordatistes soldés par l'or anglais. Si cette excitation atteignait son but, qui est l'agrandissement de l'Hellade, nous y gagnerions certes plus que la Grande-Bretagne, et notre influence en Orient ne manquerait pas de recevoir d'une telle révolution une impulsion nouvelle. Le plus grand obstacle à cette heureuse modification du *statu quo* de la Turquie paraît se trouver dans les convictions personnelles de l'ambassadeur britannique à Athènes, sir Edm. Lyons. Aussi les évènemens qui se préparent feront-ils peser sur cet homme d'état une responsabilité immense.

Le premier diplomate de la Grèce, Mavrocordato, n'a été poussé que par sir E. Lyons dans le dédale d'intrigues et de violences où il s'est perdu. Si durant son ministère il ne s'est pas associé Coletti, c'est parce que sir E. Lyons ne peut souffrir Coletti, et qu'avec l'ambition égoïste propre à ses compatriotes, l'ambassadeur anglais voulait s'assurer une influence exclusive sur le premier ministère constitutionnel d'Athènes, et procurer dans ce pays à la Grande-Bretagne une nouvelle période de domination, analogue à celle que son prédécesseur Dawkins avait déjà su conquérir en 1832, pendant la minorité du roi Othon. Enfin, c'est sir E. Lyons qui a poussé l'ex-ministre à prononcer au congrès de cette année son dernier discours, dont le résultat a été de tracer

entre lui et ses adversaires politiques une ligne de séparation et de haine qui, si elle ne disparaît, pourra devenir fatale pour la Grèce. Aussi les Hellènes regardent-ils sir E. Lyons comme le mauvais génie de la diplomatie européenne dans leurs affaires. Leurs sollicitations à Londres pour faire rappeler ce malencontreux agent sont continuelles. Dernièrement, quands ils ont vu la presse anglaise s'adoucir à leur égard, ils ont cru que sir Robert Peel avait enfin ouvert les yeux sur la profonde impopularité de sir E. Lyons en Orient, et ils n'ont pu dissimuler leur joie. Il paraît qu'ils s'étaient réjouis trop tôt. La disgrace tant espérée de sir E. Lyons s'est bornée à quelques admonitions et à l'invitation de se montrer désormais moins âpre pour le cabinet Coletti, aussi bien que pour la légation française.

Jamais du reste l'influence de la France n'a été mieux qu'aujourd'hui reconnue et admise en Grèce par tous les partis. Si nos agens savent tirer avantage de leur position, ils peuvent contribuer puissamment à consolider ce royaume et par là relever l'ascendant de notre pays en Orient. Toutefois, pour y réussir, ils doivent protéger en Grèce uniquement ce qui est national, sans s'inquiéter des personnes. Ils sont tenus d'appuyer le système Coletti tant que le peuple lui-même sera pour ce système; mais si la France en venait à soutenir en Grèce un système anti-populaire, comme les derniers évènemens d'Athènes, en se reproduisant, pourraient bien l'y pousser, alors l'influence française se détruirait elle-même. Puisse notre diplomatie ne pas renouveler bientôt à Athènes la faute qu'elle commit naguère en Syrie, où elle protégea l'établissement égyptien sans s'assurer si le système qu'elle appuyait avait des bases dans le sol, et s'il continuait ou s'il avait cessé de répondre au vœu des habitans!

En résumé, il nous semble que le système du *statu quo* musulman n'est plus tenable. L'islamisme repousse tout progrès; or ce qui ne marche pas rétrograde et doit finir par la mort. Si la diplomatie anglo-française ne peut s'accorder pour résoudre pacifiquement le débat des frontières turco-grecques et pour régler le sort des raïas, l'humanité lui fait alors un devoir de s'en remettre au *jugement de Dieu*, c'est-à-dire de stipuler solennellement la neutralité des grandes puissances vis-à-vis de la Turquie et de la Grèce, puis de déclarer la guerre ouverte entre les deux races chrétienne et musulmane de l'Orient. Tout indique que cette lutte dernière ne serait pas longue. Les Grecs en effet ne sont plus ce qu'ils étaient il y a encore peu d'années; l'amour de l'ordre a remplacé chez eux l'esprit de morcellement et d'anarchie : ils le prouvent avec éclat en subissant cette chambre appelée par eux *dictatoriale*, à laquelle Coletti fait voter unanimement tant de mesures nouvelles pour centraliser le pouvoir. Si cette dictature constitutionnelle est acceptée avec résignation par un esprit aussi bouillant, aussi impatient du joug que l'esprit grec, c'est que la Grèce espère par là augmenter ses forces, se rendre plus apte à réagir et à faire triompher son principe au dehors. En renonçant momentanément, il faut l'espérer, à tant de franchises provinciales, la Grèce prouve d'autant mieux qu'elle comprend sa mission, qui est d'émanciper l'Orient, fût-ce au prix de ses plus chères libertés. Elle

imite en quelque sorte la république française se livrant à Napoléon pour réussir plus sûrement à faire avec lui le tour de l'Europe.

Il ne s'agit, pour le moment, que d'affranchir un million de raïas, d'ailleurs en conspiration permanente. Par là seulement on empêche la dissolution de la Turquie, et on échappe à la catastrophe d'un prétendu partage de l'Orient, qui mieux encore que la partage de la Pologne assurerait le triomphe définitif du tsarisme. L'Europe, nous le répétons, n'a que deux manières d'accomplir cet affranchissement, ou par des négociations diplomatiques, ou en permettant la lutte armée entre les deux races. Nous savons bien que les diplomates sourient d'un air sceptique à la seule idée que l'épée des Hellènes puisse être d'un poids quelconque dans l'équilibre européen. Nous avouerons nous-mêmes que, si le royaume grec actuel était réduit à ses seules forces contre toutes les forces de l'empire ottoman, y compris celles de l'Égypte, l'issue de la guerre pourrait être regardée comme douteuse. L'Hellade a tout au plus dix mille soldats réguliers, même en y comprenant les milices congédiées, tandis que le sultan entretient sous le drapeau près de cinquante mille hommes du nizam. Il est vrai que le royaume compte au moins cent mille palicars et gardes nationaux de dix-huit à trente ans; mais aux palicars grecs la Porte saurait aussi opposer des armées irrégulières d'Albanais, de Bosniaques et d'Osmanlis, trois fois plus nombreuses. Il faudrait donc compter que dans cette guerre les musulmans seraient constamment quatre contre un. Sur mer seulement, les Grecs pourraient lutter à nombre d'hommes égal. Outre ses dix-huit navires de guerre et ses bateaux à vapeur, le royaume possède plus de trois mille vaisseaux marchands, montés par trente mille matelots endurcis à tous les périls. Ces bâtimens, devenus corsaires et transformant leurs barques en brûlots, inonderaient les mers ottomanes, et détruiraient bientôt en détail la grosse flotte du grand-seigneur. Par mer, la Grèce ne craint rien des Turcs; par mer, les Hellènes sont encore aussi indomptables qu'au temps de Thémistocle; mais sur terre, la question est beaucoup plus complexe : devant des forces quatre fois supérieures aux leurs, les Grecs, sans les raïas, ne sauraient faire sur terre qu'une guerre de montagnes et d'embuscades, une longue *guerilla*, dont pourrait bien se lasser la patience de l'Europe. Il n'y a pour l'Hellade qu'un seul moyen certain de triompher sur terre, c'est de se concilier les raïas slaves, et de combiner leur insurrection avec la sienne.

Malheureusement cette harmonie gréco-slave, qui est la grande nécessité de l'Orient, ne nous paraît pas encore près de se réaliser. La *slavophobie* a gagné la majorité des Grecs. Leur juste terreur de la Russie les égare au point de leur faire voir dans tout Slave un allié des tsars. C'est qu'autrefois ils n'eurent pas moins à souffrir des Serbes que des Moscovites, et les annales du Bas-Empire montrent le plus souvent les Slaves danubiens et les Russes coalisés ensemble contre Byzance. Cependant ce serait mal profiter des leçons de l'histoire que de tirer des évènemens d'un siècle barbare l'horoscope d'une époque civilisée. L'injuste aversion pour les Slaves, si la Grèce n'y renonce pas, amènera tôt ou tard la ruine et un nouvel asservisse-

ment de la nationalité hellénique. Cette antipathie, qui continue de faire agir séparément les Slaves et les Grecs, ne porte-t-elle pas aujourd'hui des fruits déplorables? Réduite, dans son propre empire, à une extrême minorité, la race turque peut encore exercer impunément les plus atroces cruautés contre les raïas divisés entre eux. Le seul moyen infaillible de garantir la paix de l'Orient serait d'opérer un rapprochement fraternel entre les deux races indigènes et asservies de la Turquie européenne. Ce rapprochement n'est point impraticable. En effet, il y a encore peu d'années, les Serbes haïssaient les Turcs assurément bien plus qu'ils n'ont jamais haï les Hellènes. Maintenant, ne sont-ils pas devenus les plus fidèles amis de la Porte, et ne l'ont-ils pas prouvé d'une manière éclatante depuis deux ans? La même réconciliation serait encore plus facile à accomplir entre les raïas slaves et les raïas grecs, si la diplomatie européenne voulait y prêter la main.

Cependant supposons, ce qui est assez probable, que la diplomatie s'obstine dans ses vieux erremens, quelle chance certaine de triomphe y a-t-il pour l'Hellade? Nous n'en voyons pas d'autre qu'une coalition gréco-slave, qui combinera les mouvemens de la Morée et de l'Épire avec ceux du Danube et de la Bulgarie, qui unira aux klephtes de l'Olympe et de l'Agrafa les haïdouks de Bosnie et du Balkan. Cette combinaison paraît du reste imminente, si la France et l'Angleterre continuent à soutenir dans son intégrité actuelle l'empire ottoman; car les Grecs et les Slaves, qui vivraient volontiers en bons alliés avec les Turcs, ne consentiront plus à rester encore long-temps leurs esclaves; ils empêcheront par leur résistance toute régénération de la Turquie, et ils finiront, s'ils ne peuvent y obtenir leur place fédérale, par briser l'empire d'Orient. Un double intérêt doit donc porter la diplomatie à intervenir en leur faveur : outre la raison d'humanité, il y a la raison de l'équilibre européen, puisque, sans les Grecs et les Slaves, les Turcs deviennent de jour en jour plus impuissans à servir de barrière contre la Russie. Au contraire, unis fédéralement aux Slaves et aux Grecs, les Turcs deviendraient invincibles, et ces trois peuples ensemble mettraient fin pour jamais aux protectorats russe et anglais en Orient.

Concluons que les complications qui viennent de surgir imposent à la diplomatie une mission sérieuse et nouvelle.. A elle seule est dévolue la tâche de résoudre heureusement et sans secousse la question des frontières turco-grecques; abandonnés à leurs propres instincts, les Hellènes et les Turcs ne la résoudraient pas sans verser beaucoup de sang. De plus, une telle guerre pourrait bien conduire les Hellènes victorieux au-delà de leurs frontières naturelles, et alors qui sait si la lutte de prétentions qui sépare encore les Grecs et les Slaves ne dégénérerait pas en une hostilité ouverte? Il est donc prudent de s'opposer à ce remaniement de frontières par le moyen des armes, d'où pourrait naître l'embrasement général de l'Orient; mais certes le moyen de prévenir cette catastrophe ne serait pas de s'obstiner dans un *statu quo* miné de toutes parts. C'est à nos hommes d'état de remédier au mal : *videant consules*.

CYPRIEN ROBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1845.

Quelques bonnes ames pensaient que la question des jésuites mettrait le feu dans le parlement. On espérait que la chambre des députés serait passionnée, violente; on comptait sur une discussion orageuse. Un peu de scandale aurait si bien servi les intérêts de certaines gens! Heureusement la chambre a démenti ces espérances sinistres. Calme et impartiale, elle a jugé froidement la cause débattue devant elle. Sous l'impression de la parole éloquente et sage de M. Thiers, elle a pris une résolution digne d'un grand corps politique qui connaît toute l'étendue de ses devoirs.

Depuis trop long-temps, une question bien simple semblait se compliquer et s'obscurcir, grace à la faiblesse du pouvoir et à l'audace toujours croissante du parti ultramontain. Cette question est décidée aujourd'hui. Après le discours de M. Thiers et les aveux tardifs de M. le garde-des-sceaux, après les énergiques paroles de M. Dupin et de M. Barrot, après la profession de foi que M. Hébert, le chef du parquet de Paris, s'est cru forcé de faire pour protester contre un scandale récent, on ne demandera plus où sont les lois qui ferment la France à la congrégation des jésuites. Ces lois, elles sont partout. Nous avons les arrêts des parlemens et les édits royaux, les lois de l'assemblée constituante et de 1792, les lois de l'empire et de la restauration. Veut-on des lois nouvelles? Nous avons la loi des associations. Dira-t-on que les jésuites établis en France ne forment pas une association, que ce sont des individus isolés, sans chefs, étrangers à toute action comme à toute direction commune? Quelle dérision! Toute l'habileté des jésuites ne réussira jamais à faire triompher de pareils argumens. Oui, les lois existent. Toute une législation est là pour frapper les jésuites dès qu'on le voudra. Mais le

moment est-il arrivé? M. Martin du Nord hésitait sur ce point, il y a un mois, devant la chambre des pairs; ses incertitudes se sont évanouies devant la chambre des députés. Que voulez-vous? l'argumentation de M. Thiers était si pressante, la chambre des députés était si convaincue, la majorité contre les jésuites était si forte, et le ministère est si chancelant! il a bien fallu que M. le garde-des-sceaux reconnût l'opportunité comme tout le monde. Déjà M. Duchâtel avait donné des marques d'assentiment au discours de M. Thiers, et les autres membres du cabinet avaient pris ostensiblement leur parti contre les révérends pères. Seul contre tous, M. le garde-des-sceaux pouvait-il encore résister? Si sa conscience disait oui, la nécessité disait non; il a donc cédé à la nécessité. Nous devons lui savoir gré de ce sacrifice en raison des efforts qu'il lui a coûtés.

Voilà donc le gouvernement mis en demeure. Il a pris l'engagement d'exécuter les lois, il ne peut plus reculer; les jésuites sont avertis. A entendre leurs clameurs, on voit qu'ils ont pris cet avertissement au sérieux. Ils se consolent, toutefois, en injuriant la chambre; ils crient à la tyrannie, à la persécution contre l'église. Cela devait être; mais le bon sens du pays est là pour séparer la cause du clergé de celle des jésuites. En frappant les jésuites, la chambre des députés n'a pas frappé l'église. En réclamant l'application des lois contre un ordre dont la prétention connue est de dominer l'église et l'état, elle n'a pas voulu nuire aux intérêts légitimes du clergé; en repoussant une société dont les principes ont été condamnés au nom de la morale et de la religion, elle n'a pas déclaré la guerre au catholicisme. Enfin, par son refus de tolérer les envahissemens d'un pouvoir ennemi de nos institutions, elle n'a pas commis un attentat contre la liberté; elle s'est montrée libérale, au contraire, dans la saine acception du mot, car il n'y a rien de plus opposé à la vraie liberté que les doctrines ultramontaines.

La chambre a eu peur, dites-vous? et de quoi? De voir les jésuites s'emparer du royaume, la France changée en un couvent. Mon Dieu, non. La France, en aucun temps, ne subira de pareilles métamorphoses. Elle peut soutenir la lutte contre les jésuites; l'issue du combat ne saurait être douteuse. Cependant il est inutile que le combat ait lieu. La prudence veut que l'on étouffe à sa naissance un germe dont le développement pourrait amener des troubles. Les jésuites ont provoqué notre société; humbles et pacifiques dans les premières années de notre révolution, ils sont tout à coup devenus, depuis quatre ans, usurpateurs et séditieux. Ils ont levé le masque; nous sommes bien forcés de les voir, puisqu'ils se montrent au grand jour, et de rappeler que leur existence est illégale, puisqu'ils bravent l'autorité des lois. Du moment qu'ils deviennent des hôtes incommodes et ingrats, pourquoi les supporterions-nous? On ne peut pas les chasser, dites-vous? ils resteront au milieu de nous en dépit de nos lois, de nos chambres et de nos arrêtés de police? C'est possible; mais ils resteront comme individus, non comme société; les membres demeureront, le corps sera dissous. Cela suffit pour les empêcher de troubler la paix publique.

Les jésuites ont trouvé dans M. Berryer un défenseur plus éloquent que convaincu. M. de Lamartine a-t-il voulu les soutenir? On l'ignore. Quant à M. de Carné, nous regrettons qu'il ait mis au service d'une pareille cause sa loyauté et son talent. M. de Carné croit que la liberté s'égare en repoussant les jésuites. Il voudrait que la révolution de juillet fût plus tolérante et plus confiante. Son erreur est celle d'un esprit trop généreux : nous la respectons. Comment croire que la révolution de juillet mérite le reproche d'intolérance et de timidité vis-à-vis des jésuites, quand on voit la modération avec laquelle M. Thiers l'a défendue? Quel langage plus digne et plus mesuré que le sien? que d'impartialité! M. Thiers a poussé la modération envers tout le monde jusqu'à voiler les fautes du ministère. On aurait pu croire un instant qu'il le protégeait. Mieux que personne, l'illustre rapporteur de la loi sur l'enseignement eût pu montrer les suites funestes de la faiblesse du cabinet dans ses rapports avec le clergé. Il sait que cette faiblesse a causé tout le mal. S'il ne l'a pas dit, c'est qu'il a voulu élever la discussion au-dessus d'un débat ministériel et donner au vote de la chambre le caractère d'une démonstration nationale. Vingt-cinq voix seulement ont protesté contre cette démonstration, et par des motifs différens. Cela peut donner aux jésuites une idée de leur force dans le pays.

Entre les mains d'un ministère habile, jaloux de sa dignité et de ses devoirs, le vote de la chambre pourrait déjà produire des résultats utiles. Appuyé sur l'opinion parlementaire, le gouvernement pourrait tenir au clergé un langage qui serait sérieusement écouté. L'opposition du clergé n'est pas unanime. L'épiscopat lui-même est divisé. Dans cette croisade si follement entreprise contre l'état, tous ne suivent pas la même bannière et ne sont pas animés du même esprit. A côté des fanatiques, il y a les modérés; à côté de ceux que l'intérêt ou la passion aveuglent, il y a ceux dont la conscience s'inquiète, et qui ont eu la main forcée. Ceux-ci n'auraient jamais passé dans les rangs hostiles, si le gouvernement avait mieux veillé sur eux, s'il les eût avertis à temps, si, au lieu de tout abandonner et de laisser tout faire, il se fût montré prévoyant et ferme, si enfin il eût traité différemment dès l'origine ses adversaires et ses amis. Aujourd'hui, le vote de la chambre doit inspirer des réflexions sérieuses à cette partie du clergé qui n'a pas entièrement méconnu l'autorité de l'état. Le gouvernement doit diriger ses regards de ce côté. Une politique habile pourrait encore désarmer bien des passions.

On a dit que les négociations entamées avec la cour de Rome n'avaient pas réussi, et que ce nouvel échec avait vivement affligé M. le garde-des-sceaux, peu sensible d'ordinaire à ces sortes de choses. M. Martin, dit-on, aurait offert sa démission. Nous ne garantirons pas ce bruit à nos lecteurs. Nous ferons seulement remarquer, en passant, que le ministère du 29 octobre est celui de tous où l'on a le plus souvent parlé de démissions individuelles. Cela ne prouve pas, à notre sens, une grande intimité entre ses membres. Nous avons vu des ministères où l'on savait mettre en commun la bonne et

la mauvaise fortune, où la solidarité n'était jamais plus étroite que dans les revers : quand l'un chancelait, tous le soutenaient : c'est le contraire dans le cabinet du 29 octobre. Les questions les plus graves y prennent un caractère isolé, et engagent particulièrement la responsabilité du ministre spécial, que ses collègues abandonnent généreusement à la merci des chambres. Si le ministre est battu, il se décourage et offre sa démission. Voilà ce qui arrive, par exemple, chaque fois que l'honorable M. Cunin-Gridaine soutient un projet de douane, et il n'est pas le seul dont les découragemens soient devenus publics. A chaque instant, la menace d'une démission trouble l'atmosphère, assez orageuse d'ailleurs, du 29 octobre. M. de Salvandy, en apprenant la destitution de M. Drouyn de Lhuys, n'a-t-il pas offert sa démission le jour même où il entrait dans le ministère ? M. Guizot lui-même, lors des négociations sur Taïti, n'a-t-il pas déposé son portefeuille ? M. Soult n'a-t-il pas eu ses grandes colères, suivies de longs séjours à Soult-Berg ? M. Duchâtel est le seul peut-être qui ait tenu bon jusqu'à présent. Encore, ses amis disent-ils aujourd'hui que sa confiance diminue, et qu'il regrette l'heureux temps où, simple ministre de l'intérieur, il n'avait que la France à gouverner, et laissait le monde à M. Guizot.

M. Duchâtel a obtenu cependant un succès personnel dans la discussion sur l'armement. Sa bonne étoile a voulu que M. de Lamartine vînt reprendre à la tribune un thème usé, qui traîne depuis trois ans dans le bagage des partis. M. de Lamartine ne dissimule pas le but de ses attaques; il accuse la royauté de conspirer depuis quinze ans contre le pays. Il voit dans les fortifications le couronnement d'un système dirigé contre les libertés publiques. L'honorable poète oublie qu'en 1838 il prêtait à ce système l'appui de son magnifique talent. Pourquoi ses convictions ont-elles changé ? pourquoi son langage est-il devenu si amer ? pourquoi un esprit si éminent est-il tombé dans une opposition si peu digne de lui, où la vérité, le bon sens, les convenances parlementaires sont sacrifiés à des passions aveugles ? M. de Lamartine est une ame tourmentée qui erre douloureusement sur les bancs de la chambre. Espérons qu'un jour elle trouvera sa place et se fixera. En attendant, les exagérations de l'illustre orateur sont une ressource précieuse pour les ministères dans l'embarras qui ne savent comment se tirer d'une discussion, et ont besoin d'un succès de tribune pour masquer leur défaite. Sous ce rapport, M. de Lamartine a merveilleusement servi M. Duchâtel, dont nous louerons d'ailleurs le discours ferme et habile. Voilà ce qui s'appelle parler nettement et à propos. Néanmoins, le discours de M. Duchâtel n'a pas tout sauvé; il était dit que cette discussion de l'armement, comme toutes les discussions importantes de cette session, serait un nouvel échec pour la dignité du cabinet.

Nous ne sommes pas de ceux qui disent qu'un gouvernement ne doit jamais faire de concessions. Un pouvoir qui ne cède jamais est un pouvoir injuste ou insensé. La liberté a des exigences respectables; il faut, dans cer-

tains cas, ménager ses susceptibilités. Cependant, il y a une limite qu'un gouvernement loyal ne doit jamais dépasser. Il ne doit jamais subir un arrêt de défiance prononcé contre lui; à plus forte raison ne doit-il pas le signer et le rédiger lui-même : or, c'est ce que le ministère a fait dans la discussion sur l'armement. Que voulait l'opposition? Faire triompher un amendement qui attacherait aux fortifications un caractère suspect. L'amendement de l'honorable M. Bethmont n'avait pas d'autre sens. Cet amendement voulait dire : « Les fortifications de Paris sont une menace pour la liberté; il faut prendre contre elles des garanties, il faut lier le pouvoir. » Cette injurieuse défiance, exprimée contre un gouvernement libéral, généreux envers ses ennemis, modéré devant l'émeute, scrupuleux observateur des lois, les ministres de la révolutiou de juillet devaient-ils l'accepter? N'y avait-il pas dans la chambre une majorité prête à soutenir un cabinet qui aurait courageusement repoussé cette humiliation? Pouvait-on transiger sur un semblable terrain? Le ministère a eu cette faiblesse. Pour éviter le combat, il a proposé lui-même, sous une autre forme, ce que l'amendement réclamait. Il a fait insérer dans la loi que le matériel de l'armement ne pourrait être transporté de Bourges à Paris qu'en cas de guerre. Il a reconnu ainsi que le gouvernement pouvait être suspect, et qu'il était bon de prendre contre lui des garanties spéciales. Au fond, l'opposition ne voulait pas autre chose, et l'honorable M. Bethmont, devant cette concession du cabinet, aurait pu retirer son amendement.

Nous avons entendu des membres du parti conservateur exprimer leur opinion sur cette nouvelle faute du ministère. Leur affliction était grande. Leur langage était plus sévère que le nôtre. Ils déploraient amèrement cet abandon successif de toutes les positions du pouvoir. Ils étaient les premiers à condamner cette politique passive, dont le seul but est de prolonger l'existence matérielle d'un cabinet au prix de sa dignité et de sa force. Pour justifier cette politique, on prétend que les circonstances l'ont rendue nécessaire; on dit que nous sommes dans un moment de transition, qu'il faut savoir attendre, qu'une conduite ferme et décidée perdrait tout aujourd'hui, que le seul moyen de gouverner est d'employer les ressources de la stratégie parlementaire. Hélas! oui, la stratégie parlementaire, autrement dit la faiblesse et la ruse, est peut-être la seule voie de salut qui reste au cabinet du 29 octobre; mais la stratégie parlementaire ne sauvera pas le pouvoir, elle ne fera que l'abaisser et l'amoindrir de plus en plus.

Quoi qu'il en soit, si nous regrettons de voir dans la loi sur l'armement une formule de défiance dont l'insertion n'aurait pas dû être consentie par le ministère, ce n'est pas que l'article voté par la chambre ait une grande portée en lui-même, et qu'il puisse jamais entraver l'action légitime du gouvernement. En réalité, on n'a réussi qu'à humilier le pouvoir; on ne l'a pas enchaîné. Tous les gens de bon sens savent fort bien que les fortifications de Paris ne sont pas faites pour la paix; jamais un ministère constitution-

nel ne fera porter les canons sur les murs de Paris qu'en cas de guerre. Veut-on prendre des garanties contre un gouvernement insensé qui voudrait bombarder la capitale pour régner sur des ruines? La seule garantie à prendre contre cette hypothèse serait de raser les fortifications. Que proposait M. Bethmont? De faire intervenir les chambres dans l'armement, d'exiger une loi spéciale pour le transport du matériel sur les remparts? Belle garantie contre un ministère qui aurait juré la mort de la constitution! Ajoutez que, pendant l'absence des chambres, M. Bethmont laissait le gouvernement faire ce qu'il voudrait, de sorte que la loi se fût détruite elle-même, et eût compromis la défense du pays sans garantir sa liberté. Nous l'avouerons, nous avons peine à comprendre les résistances qui ont accueilli sur les bancs de l'opposition le projet de loi sur l'armement. Les fortifications sont faites; l'opposition, en grande partie, les a votées; elle a voulu sans doute qu'elles servissent à protéger l'indépendance du pays : ne pas les armer serait le comble de l'inconséquence et de la folie. Nos ports sont négligés, dit-on; nos côtes sont sans défense : est-ce une raison pour ajourner l'armement des fortifications de Paris? Non, dit M. Thiers; c'est au contraire une raison de plus pour les armer, et pour exécuter en même temps les travaux que réclament nos ports et nos côtes. M. Arago voudrait que l'on attendît, pour fondre les canons, des procédés nouveaux. Quand viendront-ils? L'illustre savant nous promet de merveilleuses inventions, qui changeront l'art de fortifier les places. Combien de temps faudra-t-il les attendre? Soyons de bonne foi, ces raisonnemens, et beaucoup d'autres que l'opposition a employés, ne répondaient guère à l'objet de la discussion. Ce n'est pas l'armement que l'on a combattu, ce sont les fortifications mêmes. On a oublié que la question était jugée; on a voulu réveiller les préventions populaires que la discussion de 1841 avait si bien dissipées. Cette tentative n'a pas réussi. Félicitons M. Thiers et M. de Rémusat d'avoir déclaré que leur conscience bravait les calomnies, qu'ils étaient fiers d'avoir ordonné les fortifications, et jaloux de garder tout le poids de leur responsabilité. La constance et le courage sont de bons exemples à donner dans ce temps-ci.

Aux débats politiques succèdent les questions d'affaires. La chambre des députés discute en ce moment le chemin de fer du Nord. La question de système n'a pas ramené les vifs débats de l'an passé. L'exploitation par l'état et les compagnies fermières ont été faiblement défendues. Le système des concessions temporaires a prévalu. Nous ne reviendrons pas sur cette question, tant de fois controversée. Au point de vue de la politique et de l'intérêt général des citoyens, le système de l'exécution et de l'exploitation par l'état est le seul qui présente à nos yeux des garanties solides. C'est le seul qui convienne à un pays comme le nôtre, où l'administration, pour augmenter son prestige, a besoin d'accomplir de grandes choses, qui lui attirent l'admiration et la reconnaissance publiques. On allègue les difficultés financières: nous croyons qu'on les exagère. Si les chemins de fer sont de si beaux do-

maines à exploiter, nous ne voyons pas trop pourquoi l'intérêt du trésor exige qu'on les abandonne à des compagnies. L'état ne pourrait-il pas trouver des capitaux aussi bien qu'elles? Ensuite, qu'arrivera-t-il? Dès qu'il s'agira d'une ligne dont les produits seront assurés, les compagnies se présenteront, et le gouvernement abdiquera en leur faveur : s'il s'agit d'une ligne peu productive, les compagnies reculeront, et l'état sera forcé d'entreprendre l'exécution à ses risques. Est-ce là, comme on dit, un système rationnel? Ne serait-il pas plus juste que l'état, exposé à perdre d'un côté, conservât de l'autre tous ses avantages? Ce sont là des vérités qui ont été redites mille fois. Elles sont à peine écoutées aujourd'hui; n'en parlons plus. Au moins, puisque le système des concessions triomphe, entrons dans cette voie d'une manière sérieuse et efficace. En faisant un appel à l'esprit d'association, ne gênons pas son essor. Ne lui faisons pas une part de bénéfices trop chétive et trop restreinte dans ces entreprises immenses où il va s'aventurer sur la foi du gouvernement et des chambres. Soyons conséquens avec nous-mêmes. Nous voulons des compagnies; que ce soient des compagnies puissantes, formées avec des capitaux sérieux, qui mènent à bonne fin leurs entreprises, et qui donnent des dividendes à leurs actionnaires. Pour avoir des capitaux sérieux, il faut leur offrir des profits légitimes. Pour les attirer dans ces vastes spéculations où l'imprévu, le hasard, l'inexpérience, les fausses combinaisons, peuvent amener des chances si désastreuses, il faut leur présenter un attrait suffisant. Sur ce point, nous sommes d'accord avec le gouvernement, et nous croyons que les adversaires du projet de loi sur le chemin de fer du Nord ont fait fausse route.

La commission du budget a eu de longues conférences avec plusieurs ministres. Quoique favorablement disposée pour le cabinet, on assure qu'elle sera sévère, et que le rapport de M. Bignon révélera des faits importans. Un des points les plus débattus a été le budget de la marine. La commission est unanime pour blâmer l'administration actuelle de ce département. Les désordres de la comptabilité, les abus commis dans les ports, le mauvais emploi du matériel, la situation de la flotte, qui dépérit tous les ans malgré les dépenses croissantes du pays, tout appelle une réforme. La commission réclame une meilleure distribution des services et l'organisation d'un contrôle fortement institué. Dominé par des intérêts de corps et par des préjugés enracinés dans les bureaux, le ministre résiste. Cette résistance, si elle se prolongeait, pourrait devenir dangereuse pour lui. La commission elle-même, dès à présent, paraît disposée à blâmer directement M. de Mackau, s'il repousse toute idée de réforme, et à exprimer ce blâme par un refus de crédit. Cette résolution, dont l'initiative serait prise par des membres du parti conservateur, ne serait pas sans gravité dans la situation présente du cabinet. Du reste, si M. de Mackau est pressé vivement, on peut s'attendre qu'il cèdera; mais quel espoir pourra-t-on fonder sur des engagemens qu'il aura pris par nécessité, et sous la menace d'un blâme parlementaire? Pour exé-

cuter les réformes avec l'esprit qui les fait réussir, il faut être convaincu de leur utilité. Or, M. de Mackau, par indifférence ou par système, paraît trouver que l'organisation actuelle de notre marine est excellente. Cependant, les autorités les plus graves, les esprits les plus éminens, se sont déjà prononcés sur cette question. Un prince, dont le nom est cher au pays, a exprimé sur l'état de notre flotte une opinion devenue populaire. Aucun de ceux qui ont traité ce grave sujet n'approuve la situation présente; tous, au contraire, proclament avec douleur l'existence d'un mal que l'intérêt du pays commande de signaler. Les uns déplorent avant tout les désordres du système administratif et financier. Ils réclament des garanties nouvelles dans l'intérêt de la fortune publique. Ils veulent que les fonds votés par les chambres reçoivent l'emploi qui leur est fixé, que les ordonnateurs de la marine ne puissent plus éluder les prescriptions des budgets; que, par des interversions de chapitres, on ne consacre plus à des dépenses abusives l'argent voté pour les constructions de la flotte; qu'enfin les sacrifices de l'état ne soient jamais détournés de leur but légal. Ils exigent une surveillance plus sévère dans les arsenaux, une comptabilité plus exacte, un contrôle plus sûr. D'autres, sans exclure ces moyens administratifs, appellent surtout les réformes de l'art et les progrès de la science navale; ils voudraient aussi une excitation plus forte du sentiment maritime. Ils réclament des constructions meilleures, des manœuvres plus habiles, des équipages mieux organisés, un mode de recrutement plus large et plus énergique. Ces deux points de vue diffèrent sans se contredire. Que d'un côté on veuille rétablir l'ordre dans l'administration, que de l'autre on veuille une réforme militaire, peu importe : on a toujours le même but de part et d'autre, celui de fortifier et d'agrandir notre puissance navale. Ce serait une belle tâche pour un cabinet d'encourager et de satisfaire ce noble but. Il y aurait une page glorieuse dans l'histoire pour le ministère qui relèverait sur des bases nouvelles la puissance maritime de la France. Toutefois, de pareilles œuvres ne peuvent être confiées à des mains débiles. Pour les entreprendre, il faut de la durée. Il faut la sève et la vigueur d'un cabinet nouveau, qui répand autour de lui la confiance qu'il porte en lui-même.

Si le cabinet du 29 octobre n'a pas l'énergie nécessaire pour régénérer notre marine, s'il ignore l'art de créer des vaisseaux et des marins, il crée du moins des pairs de France : cela est plus facile, et ne peut jeter le moindre nuage sur la politique de l'entente cordiale. Nous avons eu, depuis quinze jours, une troisième ou quatrième promotion. D'autres suivront encore; on en fera pendant la session, et puis après, et, à la session prochaine, on en fera encore, s'il plaît à Dieu. Le ministère a juré qu'il peuplerait la pairie de ses souvenirs. Le dévouement, l'affection, les rapports de bienveillance ou d'amitié, sont plus consultés, il est vrai, que la valeur des titres personnels; mais ce sont de petits scandales que l'institution ne défend pas, et l'on peut être sûr que la chambre des députés n'en dira rien : le ministère est donc

parfaitement tranquille. Cependant les notabilités de la pairie témoignent un vif mécontentement : M. le chancelier, particulièrement, ne cache à personne comment sa bonne foi a été surprise. Dans l'origine, on lui a demandé s'il accepterait une promotion générale de trente à quarante pairs; il a refusé. Puis, on lui a demandé s'il accueillerait le système des petites promotions; il a trouvé l'offre convenable. Dans sa sincérité, il ne soupçonnait pas la perfidie du ministère. Il ne savait pas que les petites promotions, en se renouvelant tous les quinze jours, atteindraient ou dépasseraient bientôt le chiffre de cette grande promotion, dont le projet l'avait frappé d'épouvante. Il ne savait pas surtout que l'on ouvrirait les deux battans du Luxembourg aux choix les plus bizarres. Jugez de son étonnement, quand il a vu entrer dans la noble chambre certaines infirmités morales ou physiques, très respectables d'ailleurs, très honorables, mais qu'il était si peu nécessaire, dans leur intérêt même, d'affubler du manteau de pair! Que dirait donc aujourd'hui M. d'Argout? Ce n'est pas tout; il y a quelque chose de plus sérieux : jusqu'ici, les ministères, en faisant des promotions, avaient consulté les convenances de la pairie plutôt que celles de la chambre des députés. Un siége au Luxembourg n'était pas un moyen d'assurer la majorité au Palais-Bourbon. Si certains choix permettaient de supposer un semblable calcul, on prenait au moins la peine de le dissimuler. Il était réservé au ministère du 29 octobre de dépouiller à cet égard tous les scrupules. La pairie lui sert à se fortifier au Palais-Bourbon; il l'avoue franchement. Tel est nommé pair parce qu'il sera remplacé à la chambre par un député plus sûr, tel autre parce qu'il gêne une élection ministérielle, un troisième parce que son concours sera précieux aux élections prochaines, et ainsi des autres. Comment de pareils choix ne feraient-ils pas naître des réflexions tristes dans le sein de la pairie? Qu'on se rappelle les engagemens contractés vis-à-vis d'elle en 1830. Pour prix de cette hérédité dont l'abandon était exigé par l'esprit du temps, on lui garantissait le prestige attaché à l'illustration des services, à l'autorité des lumières, à l'éclat du talent, à l'indépendance des grandes situations. Or, parmi les choix nouveaux, combien remplissent, nous ne disons pas toutes ces conditions, mais une seule? Le ministère, dit-on, s'inquiète fort peu des mécontentemens qu'il a soulevés au Luxembourg. La pairie murmure; un grand corps de l'état est froissé; une institution fondamentale se détériore et s'abaisse; la pensée d'une modification tôt où tard inévitable se répand dans les esprits graves; l'équilibre réel ou fictif de notre constitution menace de se rompre. Qu'importe? Cela pourra créer des embarras sérieux pour l'avenir; mais ce n'est pas cela qui peut renverser le cabinet.

Le bruit s'est répandu que plusieurs têtes couronnées viendraient à Paris au mois de juillet. On a dit que la reine d'Espagne et la reine d'Angleterre seraient du nombre des augustes personnages qui se donneront rendez-vous pour visiter le roi des Français. Nous doutons que ces nouvelles se confirment sérieusement; la présence de la reine Isabelle au château des Tuileries serait

un fait que la diplomatie n'a pas encore rendu très facile: et quant à la jeune reine d'Angleterre, le voyage qu'elle doit faire en Irlande l'empêchera probablement de venir à Paris.

Plusieurs questions étrangères, que l'on croyait terminées, semblent offrir des difficultés nouvelles. La mission de M. le duc de Broglie n'a pas encore eu tout le succès qu'on en attendait. On parle de certains démêlés qu'auraient fait naître des explications sur la souveraineté française en Algérie, et sur les mesures à prendre contre les établissemens négriers de l'Afrique. La note du gouvernement mexicain sur la question du Texas, tient la diplomatie en suspens. Quant aux affaires de Suisse, si la querelle entre les partis n'est pas vidée, au moins l'agitation s'est calmée, et tout présente l'aspect d'une trêve que la modération des vainqueurs pourrait changer en une paix durable. Lucerne juge ses prisonniers de guerre. Leur chef, le docteur Steiger, homme d'intelligence et de cœur, est condamné à être fusillé. Si la sentence n'est pas commuée en un bannissement, comme on l'espère, cette sévérité impolitique ranimera les haines, et pourra enfanter de nouvelles crises.

— Lord Brougham, dans les loisirs de sa villa de Cannes, loisirs studieux qu'il consacre au culte des lettres françaises, a écrit l'automne dernier un long travail de biographie et d'études philosophiques sur Voltaire et Rousseau. Cet ouvrage, où la plume du célèbre publiciste s'essaie pour la première fois dans notre langue, doit paraître cette semaine à Paris (1). A une pareille publication, la sympathie d'un public français ne saurait manquer; c'est le privilége de certains grands esprits (Voltaire et Rousseau sont du nombre) d'appeler incessamment sur eux l'attention des commentateurs et des critiques. Qui se vantera jamais d'avoir dit le dernier mot sur Voltaire? Aussi de pareils sujets ne sauraient vieillir. Un point de vue qu'on éclaire, un renseignement, un fait apporté à la masse, suffisent pour rajeunir le thême et piquer au vif l'intérêt. A ce compte, l'ouvrage de lord Brougham doit réussir, surtout en France, ne fût-ce que par les curieuses révélations qu'il contient sur le séjour de Voltaire en Angleterre, ses rapports avec certains personnages du temps, et enfin sur le degré de foi que l'on doit ajouter aux diverses opinions touchant ses connaissances de la langue de Shakspeare et de Newton. Le point était tout spécial, et lord Brougham l'a traité de manière à ce qu'on n'ait plus besoin d'y revenir. Nous en dirons autant du chapitre concernant Frédéric, morceau spirituel, animé, et dont mainte lettre inédite de Voltaire à la duchesse de Saxe-Gotha, grand'mère du prince Albert, vient encore, en manière de citation, rehausser l'intérêt. Bien que l'auteur, en cette grave discussion, cherche à se passionner le moins possible pour l'un ou l'autre de ses héros, cependant on n'y saurait méconnaître son penchant pour Voltaire, surtout dans cette éloquente digression où lord Brougham apprécie le génie historique de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*.

(1) Chez Amyot, rue de la Paix.

La verve inépuisable et rayonnante de Voltaire, l'universalité de ses connaissances, son activité surhumaine, tout cela était certes bien fait pour tenter l'imagination du noble ex-chancelier. Lord Brougham est voltairien, mais en repoussant toute attaque à la religion comme à la morale, voltairien de cette profession de foi qu'émettait l'autre jour M. Thiers à la tribune de la chambre.

— Le Tyrol est un pays plus connu des poètes que des touristes. Goethe lui a consacré quelques-unes des plus fraiches pages de son *Voyage en Italie*. M. Alfred de Musset, on s'en souvient, l'a chanté en beaux vers, et l'auteur des *Lettres d'un Voyageur* a su traduire avec éloquence les impressions qu'éveillait dans son ame la majesté des Alpes tyroliennes. A côté de ces inspirations gracieuses ou magnifiques, nous avons maintenant, grace à M. Mercey, les observations d'un voyageur spirituel et décidé à être *vrai* avant tout. Son ouvrage sur *le Tyrol et le nord de l'Italie* (1), dont la seconde édition vient de paraître, est un agréable recueil de souvenirs et de récits de voyage, qui cache souvent des notions curieuses, des renseignemens pleins d'intérêt, sous l'attrayante légèreté de la forme. C'est mieux que le journal d'un touriste, c'est le livre d'un esprit juste et d'un observateur pénétrant. L'auteur du *Tyrol* ne s'occupe pas seulement de décrire le pays et de noter les mille incidens de la route; il s'attache aussi à donner une idée exacte du caractère et des mœurs de la population. A ce titre, l'ouvrage de M. Mercey méritait d'être soumis à cette périlleuse épreuve de la réimpression, qui en pareil cas ne peut être que l'occasion d'un nouveau succès.

— *Le Foyer breton*, de M. Émile Souvestre (2), ne doit pas être confondu avec les innombrables publications dont la Bretagne ancienne et moderne a été le sujet depuis quelque temps. L'auteur a pour sa province un amour sérieux et discret, qui ne rappelle en rien les engouemens frivoles dont tant d'écrivains semblent aujourd'hui possédés. Le livre qu'il vient de publier est un complément ou plutôt un commentaire dramatique des *Derniers Bretons;* c'est un choix de contes populaires, encadrés dans un tableau fidèle et animé de l'auditoire auquel ils s'adressent. D'élégantes illustrations accompagnent le texte, et traduisent souvent avec bonheur la pensée de l'écrivain. On doit souhaiter que l'exemple de M. Souvestre soit suivi, et que de patiens érudits cherchent à grossir, après lui, le nombre de ces traditions orales, répétées depuis tant de siècles au foyer du paysan breton, et pleines d'indications précieuses sur l'histoire du vieux duché.

(1) Deux volumes in-8°, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.
(2) Un volume in-8°, chez Coquebert, rue Jacob.

V. DE MARS.

is-
ter
ais
de
la

the
ta-
au-
ons
ces
e à
ral
se-
de
ens
e le
pé-
s et
une
age
im-
cès.

adu
ne a
our
dont
pu-
iers
llèle
ac-
cri-
e de
ions
ines